Nov 10
taken away
Nov 10
taken away

L'EXPRESS

Institut Français du Royaume-Uni
Bibliothèque
0828
Queensberry Place, London, S.W.7

1er MARS 1957. — No 297 100 FR. ALGERIE, TUNISIE, MAROC : 100 FR.

L'Arme « ultime » arrive : qui l'aura ?

SPEIDEL, scandale et fantôme

Un débat sur les Arts Ménagers :

La machine à laver et le sens de l'Histoire

MANUEL (11 ANS) A BARCELONE

« Ecrivez que, quoi qu'il arrive, je ne serai jamais avec le vainqueur... »

(Malraux, « L'Espoir »)

(Voir page 10 : L'Homme de la Semaine, Franco.)

CETTE SEMAINE :

LES AFFAIRES POLITIQUES. — Dans la capitale politique de l'Occident, Washington, les difficultés françaises, les économies anglaises et même le dramatique dialogue avec Israël, qui a placé les Américains dans la pénible situation de découvrir que « Papa ne sait pas mieux », ont été surpassés par une déclaration grave : l'arme ultime, l'arme sans parade arrive. Et dans la course que disputent les Etats-Unis et l'U.R.S.S. pour la saisir, les premiers considèrent qu'ils partent avec un sérieux handicap. — En Espagne, un généralissime prudent se heurte à la jeunesse qui a grandi avec lui, jeunesse dont les « jeux de mains » font l'objet du roman dont Paris parle. — En France, un général d'Hitler soulève une passion que J.-M. Domenach met à sa vraie place. — En Pologne, on réapprend à penser, et K.S. Karol fait confiance à la sagesse de Gomulka. — Mais pour Georges Izard, la «déviation stalinienne» a fait régresser l'avènement du socialisme.

PARIS EN PARLE. — La mode et les Arts ménagers se disputent l'intérêt d'un public soucieux de mieux vivre. — On ne met plus les femmes dans du coton mais on les trouve encore dans les lessiveuses. — La Mamma et Anastasia se partagent la tâche de divertir mais même les grandes comédiennes ne font que de petits miracles. — Le docteur Knock dit comment on guérit avec des mots. — Le journal parlé de la télévision n'intéresse plus que ceux qui viennent y contempler leur visage, etc.

En page 2, le détail de notre sommaire.

Au téléphone, 10 % de faux appels
(Statistique officielle des P.T.T.)
Les statistiques des P.T.T. font ressortir qu'un appel sur 10 est erroné par la faute de l'abonné ! Ce qui représente beaucoup de millions payés inutilement par les usagers du téléphone, sans compter la valeur du temps perdu. Or, il existe un appareil (le Mémophone) qui évite les faux appels et qui, de plus, compose tout seul les numéros de vos correspondants habituels sans que vous ayez à vous les remémorer ; le Mémophone refait le numéro semi-automatiquement en cas de « pas libre ». Avec le Mémophone, vous appelez en faisant un seul geste au lieu de 7, sans interrompre un travail ou une conversation. Le prix de l'appareil, en France, (pose comprise, garantie totale un an) est de 36.000 francs.
Documentation X-4 à S.A.N.E.M., 82, rue Saint-Lazare, Paris (9e) TRI. 61-12.

Offrez un vison sauvage
MAURICE KOTLER
10, rue La Boétie
Pendant les travaux
présentation de la collection au premier étage
PARKING GRATUIT
garage Saint-Augustin, 26, rue Cambacérès

* * * * *

La lettre de "L'Express"

COLETTE G..., 23 ANS
La vie marche mieux à la machine

UNE fois par semaine, le travail commence très tôt dans nos bureaux et, lorsque nous arrivons, les femmes de ménage sont encore là, agenouillées, qui tordent leurs serpillières de leurs mains usées.

Leur âge ? Elles n'en ont guère. Leur métier ? Ce que l'on appelle pudiquement « les gros travaux ».

L'après-midi, elles font des lessives en ville. Et, le dimanche, elles la font chez elles.

La lessive, pour le cinéaste, c'est un drap blanc claquant au soleil ; pour le poète, c'est « une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour » ; pour les enfants des familles humbles, c'est le jour où maman a la taloche facile ; pour les autres, c'est le jour où il est défendu d'entrer à la cuisine. Pour toutes les femmes, c'est une malédiction liée à leur condition.

Si, pour « L'Express », la lessive est devenue cette semaine un sujet de conversation, ce n'est pas, cependant, que les soucis domestiques de la fraction féminine de notre équipe l'aient subitement emporté sur de plus nobles préoccupations.

Nous pourrions même dire : au contraire.

LORSQU'UN économiste de nos amis nous a dit, soutenu par un homme d'affaires, approuvé par notre envoyé spécial B. Girod de l'Ain qui rentrait d'un voyage aux chantiers navals de Nantes :

« Les Français ? Ne leur parlez plus de l'Algérie, ils en sont excédés. C'est leur niveau de vie qui les intéresse. Parlez-leur donc des Arts ménagers... Ils ont dépensé 290 milliards en 1956 en articles de ménage ! Et la production des machines à laver est passée de 55.000 en 1950 à 390.000 en 1956... », les femmes présentes se sont un peu moquées de cet éminent technicien qui découvrait, dans ses chiffres, que la vie quotidienne est faite aussi de café à moudre, de tapis à balayer et de linge à laver.

Mais soudain, à partir de ces chiffres et de quelques autres, un nouvel aspect du monde, de la société, des relations humaines, s'est dessiné. Des questions se sont croisées, des problèmes se sont posés. Ce formidable élan vers le confort, vers la civilisation mécanique, qui soulève les Français, vers quoi les mène-t-il ? Comment s'inscrit-il dans l'histoire ? Que contient-il de puissance explosive ou, au contraire, pacificatrice ? Que fait-il pour leur bonheur ou pour leur malheur ?

AUSSITOT, nous décidions de réunir un spécialiste des études de consommation, un professeur de sciences politiques, un sociologue pour qu'ils ouvrent, devant nos lecteurs, ces perspectives.

Se sentant menacée par la place qu'occuperait la publication de ce débat, Madame Express défendit alors l'espace nécessaire à la présentation des modèles de haute couture dont la diffusion commence.

« Elle a raison, déclara l'économiste. Le peuple français est le plus dépensier du monde en matière d'habillement. 14 % de son budget y passe et... »

Les robes, à leur tour, montrèrent leur face chiffrée, se transformèrent en « biens de consommation », en « besoins cristallisés »...

C'est pourquoi, cette semaine, nos lecteurs trouveront la Marche des Idées consacrée à la marche de la vie, une vie qui ne se déroule point dans les dossiers et dans les statistiques, mais qui inscrit là en termes barbares ce qu'un ouvrier de Nantes exprimait en termes simples :

« On est en guerre pratiquement depuis 1939. S'il fallait attendre que cela finisse pour être mieux payé, on pourrait passer la consigne à nos petits-enfants. »

Et il ne semblait point disposé à attendre d'être grand-père pour participer, si peu que ce fût, à l'élan universel vers le mieux-être.

F. G.

Les rappelés parlent

Etudiant, j'ai été rappelé officier en Algérie, où je suis resté jusqu'en novembre dernier dans une unité opérationnelle. J'ai conscience d'y avoir fait mon devoir, comme mes camarades, mais je suis revenu d'Algérie convaincu, comme lorsque j'y suis parti, que le maintien du *statu quo* est une chose impossible. Or, il semble aujourd'hui évident qu'une partie importante des Français de la métropole paraissent approuver le maintien de ce *statu quo*, surtout si l'on se réfère à la dernière élection de Paris. Or, je crois que les anciens rappelés ont leur part de responsabilité dans cet état de l'opinion.

S'ils étaient éduqués politiquement, les Français comprendraient la nécessité humaine d'un changement en Algérie ; or, c'est un fait que j'ai connu une majorité de rappelés qui s'en tenaient, vis-à-vis de l'indigène, à l'attitude élémentaire d'un mépris tantôt condescendant, et tantôt hostile.

Je le répète : je crois que le retour des anciens rappelés a contribué à répandre ou à développer cet état d'esprit dans une métropole assez disposée, par instinct, à l'accueillir. Je me rappellerai toujours la réflexion que firent quelques-uns de mes camarades en voyant, un soir, un ouvrier agricole musulman qui, rentrant chez lui, embrassait ses enfants et jouait avec eux devant la porte d'un pauvre gourbi. « C'est comme chez nous », disaient mes camarades, en regardant curieusement la scène. Ils n'avaient sans doute pas pensé, à priori, que ce père de famille algérien pouvait se conduire comme un père de famille français !

C'est précisément ce qui fait la valeur d'un journal comme « L'Express », d'essayer de lutter contre ce racisme du premier mouvement, qui fait que la plupart des Français moyens semblent, aujourd'hui, prendre l'Africain du Nord pour un homme de race inférieure.

Claude ENTREVAN,
Le Cannet (A.-M.).

Anciens d'Algérie

A la suite de notre lettre parue dans « L'Express » du 15 février, et indiquant que quelques jeunes rappelés et maintenus démobilisés désiraient se grouper en association, un très grand nombre de réponses nous sont parvenues.

Je voudrais indiquer ici à tous nos correspondants que nous répondrons cette semaine à cet abondant courrier, et les remercier de leurs témoignages émouvants sur leurs expériences en Algérie.

Pour le Comité de formation « Anciens d'Algérie »,
Jean-Pierre PROUTEAU,
31, avenue du Maréchal-Maunoury,
Paris.

« Les Techniciens »

Permettez à un jeune ingénieur de vous faire part de son avis sur la formation des « techniciens ».

On forme assez de techniciens (ou presque), mais les traitements de la branche commerciale sont trop tentants. La solution que j'estime la plus normale est de diminuer cet écart et de donner à des jeunes ayant une formation juridique ou administrative des notions techniques, afin que les ingénieurs ne soient plus tentés d'aller dans une direction où une autre personne fera aussi bien qu'eux, car même avec un matériel exceptionnel techniquement, ce sont toujours les arguments commerciaux qui priment.

J. M.,
Paris.

La raison du plus capable

M. Mauriac déplore qu'on n'ait pas formé une confédération franco-nord-africaine, sous notre direction, « cela va de soi » (! ?).

Pourquoi « cela va-t-il de soi » ? Le leadership appartient au plus capable et non au plus puissant. M. Mauriac a tout à fait raison d'affirmer que l'indépendance « est une création lente et difficile », mais est-il sûr que les assises offertes, ou à offrir, ne seront pas sapées à la base par notre incurable déloyauté ? Or, je pose la question à M. Mauriac : le peuple français est-il assez intelligent pour comprendre qu'à la longue il n'y a que l'honnêteté qui paie ? Ignorance, indifférence, lâcheté (peur de se compromettre), sottise et suffisance, c'est-à-dire manque quasi total d'esprit d'examen et de critique — et, recouvrant le tout, une solide carapace d'égoïsme qui l'empêche de voir au-delà de son intérêt individuel immédiat, voilà le portrait du Français moyen d'aujourd'hui. Ce portrait est-il trop sombre ? Peut-être... Mais l'Ecriture ne dit-elle pas qu' « on juge un arbre à ses fruits » ? Et quels sont les fruits de la politique actuelle tolérée par l'opinion qui se veut habile et n'est que malhonnête ? Eh bien, non ! A ce mélange de brutalité et d'injustice, de mensonges et de combines, je préfère le sens politique, la fermeté et le courage d'un Bourguiba.

R. FARINE,
Aix (B.-du-Rh.).

Mon père

Je lis dans « L'Express » du 1er février 1957, à la rubrique « Politique » :

« ...Selon la formule des « Croix de feu » d'avant 1939, base du Parti Social Français (PSF) du colonel de la Rocque, ces organisations sont la véritable plaque tournante de toute la droite. »

Il ne s'agit pas ici de reprendre tout l'article bien construit, il s'agit seulement d'informer, sur un point, l'auteur et vos lecteurs.

Mon père n'a jamais été « de droite ». Il s'est publiquement et sans relâche élevé contre toutes les agitations nocives, s'est refusé de collaborer avec les Ligues extrémistes, quelles qu'elles soient ; il en était la bête noire. La presse de l'époque en témoigne. Si le cri de : « La Rocque au poteau ! » lancé dans les meetings communistes devint leur slogan — ce qui honore ma famille — une haine étendue à toute l'œuvre de mon père animait contre lui les hommes d'extrême droite. Il n'a fait partie d'aucun « Front » et s'est dressé contre le Front commun « précurseur » de celui de la Liberté, et du Front populaire. Les « Fronts » représentaient dans sa pensée des blocs séparant les Français par des fossés artificiels, redoutables.

Le fait de respecter la Tradition, de susciter parfois, d'accompagner toujours le progrès social, le rendait incompréhensible à ceux de l' « immobilisme ». Sa Doctrine de sagesse s'est heurtée à une contre-propagande puissamment orchestrée, car elle disposait de possibilités matérielles considérables. Le « centre » agissant est rarement compris dans notre cher pays aux passions politiques vite exaspérées.

Arrêté par la Gestapo avec cent cinquante de ses collaborateurs, son vice-président mort de faim au camp d'extermination de Sandbostel, mon père, après avoir été jeté dans les camps de la faim, a été, pour finir, envoyé au camp d'otages d'Itter.

Gilles DE LA ROCQUE,
Paris.

Les sections S.F.I.O. des E.N.S. de la rue d'Ulm et de Saint-Cloud à MM. Mendès France et Maurine

Nous avons lu avec indignation les deux articles parus dans le journal de notre parti, « Le Populaire », les 23 et 24 février 1957, l'un intitulé : « Pas d'Etat sans moi, l'autre : « Maur...ras ».

Nous vous prions de ne voir dans ces articles que des injures proférées d'une façon toute personnelle par leurs auteurs : J. Parpais et Suzanne Labin. Puisque ceux-ci se sont permis de vous insulter dans le journal même de notre parti, nous nous permettons de vous adresser nos excuses et nous vous prions de bien vouloir insérer cette lettre, sans commentaire, dans le prochain numéro de l'hebdomadaire « L'Express » où vous écrivez.

En témoignage de notre estime,

LES SECTIONS S. F. I. O.
des E. N. S. de la rue d'Ulm
et de Saint-Cloud.

Bravo, Bevan !

L'article de Bevan dit exactement ce que je n'ai pas le temps d'écrire. Le « Populaire » va en faire une maladie ! Quand aurons-nous un Bevan ?

F. Mauriac semble découragé : il en a bien le droit. Les idées de Bevan vont le retaper ; il regrettera que A. Philip n'ait pas la même envergure, le même besoin de progrès social immédiat.

G. SONDER.
Toulouse.

Suite du courrier page 31

Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

Vous trouverez dans ce numéro :

- Courrier .... pp. 2, 31

Les Affaires françaises

- La semaine, Complot, Algérie .... p. 3
- **SPEIDEL, GENERAL FANTOME, *par J.-M. DOMENACH* ...... p. 4**
- L'Algérie à Washington, *par Jean Daniel* .... p. 4
- Opinion .... p. 5
- Sahara : Aux frontières inutiles .... p. 6
- En deux mots .... p. 6

Les Affaires étrangères

- Etats-Unis : Papa ne sait pas mieux.
- Europe : Les économies de M. Sandys .... p. 7
- **L'ARME ULTIME ARRIVE: QUI L'AURA? pp. 8, 9**
- Israël : Pas de garanties, des promesses .... p. 10
- L'Homme de la semaine : Franco, un général habile p. 10
- Pologne : Rapprendre à penser.
- Afrique : La tournée de « Dick » Nixon ...... p. 12

La marche des idées

- **La machine à laver tourne-t-elle dans le sens de l'Histoire ? pp. 13, 14, 15, 16, 17**
- **On ne met plus les femmes dans du coton . . pp. 18, 19, 20**

Actualités

- Santé : guérir avec des mots. Oh ! pardon .... p. 21
- Etudiants. Je, Tu, Il. Vogue p. 22

Paris en parle

- La semaine. Théâtre : Popesco passe le cap. . pp. 23-24
- Musique. Télévision : séries imposées. Cinéma .... p. 24
- **VOUS EN DISCUTEREZ : LE MYSTERE D'ANASTASIA .... p. 25**
- Disques .... p. 28

L'essentiel d'un livre :

- **Viol d'un mausolée, *par Georges IZARD* pp. 26, 27**

Lettres

- On vous en parlera. Etranger. Science fiction......... p. 28
- Traduction. Essai. Lu cette semaine .... p. 29
- **JEUX DE MAINS EN ESPAGNE .... p. 30**

Et

- **LE F.L.N. ET NOUS, *par François MAURIAC.* p. 32**

LES AFFAIRES FRANÇAISES

« ...Et voilà mon harem à moi, Monsieur le Président... »

LA SEMAINE

Ces quarante sous

LE samedi 23 février, au début de l'après-midi, une vingtaine d'hommes étaient rassemblés dans un champ, en pleine campagne landaise, autour d'un étrange appareil. Préfet en tête, les autorités du département — parlementaires, maires, conseillers généraux, hauts fonctionnaires — étaient venues assister au deuxième essai de mise en production du forage pétrolier de Clermont II, près de Dax. Enfin, on allait savoir...

Après trois longues heures d'attente, il fallut se rendre à l'évidence : pas une goutte de pétrole n'était remontée. Les officiels quittèrent le chantier, laissant les techniciens autour du puits...

Ce n'est que le lendemain qu'on eut enfin l'explication de cette léthargie : du ciment, injecté entre les parois et le tube d'acier, pour consolider le forage, avait muré accidentellement le puits. Les dégâts seraient vite réparés. Et il n'y a pas de scéance en Bourse le dimanche.

● Lundi, un petit groupe d'hommes, aussi anxieux que les officiels landais, étaient réunis autour de la table à tapis vert des conférences ministérielles, à l'Hôtel Matignon.

Le matin, à l'heure même où MM. Guy Mollet et Christian Pineau débarquaient à New-York d'un Super-Constellation d'Air France désigné par le nom réglementaire de « Fox-Trott Bravo », M. Paul Ramadier avait été soudain pris de vertige : l'indice, le fameux indice des 213 articles, qui dérange les nuits du ministre des Finances, allait franchir le seuil fatidique de 149,1, au-delà duquel se déclenche l'échelle mobile des salaires.

Après trois heures de discussion en conseil de cabinet extraordinaire, le gouvernement dut se résoudre à un expédient qui n'a jamais fait ses preuves, sinon négatives : une baisse autoritaire de la viande. Un nouveau ciment coulé dans le forage...

● Le ministre des Finances a encore d'autres ennuis. Les députés, par le biais d'une modification anodine du calcul du prix du lait, menacent de relever de deux francs le coût du litre à la production. Beurres et fromages suivraient ; l'indice — encore lui ! — monterait cette fois d'un point entier.

Les cent millions de dollars débloqués par un groupe bancaire américain pour financer les achats de pétrole français ne seront pas de trop pour faire pencher la balance lorsqu'au retour de M. Guy Mollet il faudra peut-être se résoudre à poser la question de confiance sur cette affaire du lait. Le gouvernement engagerait son existence sur ces quarante sous.

COMPLOT

Baranès bis

LES « aveux » du champion de natation Kovacks, inculpé dans le complot contre le général Salan, ont donné cette semaine un rebondissement politique spectaculaire à cette affaire.

Kovacks a cité les noms d'un officier supérieur, d'un député, d'un sénateur et d'un ancien gouverneur général. Aussitôt, un réseau de petits ultras est devenu dans la presse un complot contre la République.

Me Tixier-Vignancour, avocat de Kovacks, est comblé : c'est exactement ce qu'il souhaitait. Pour mieux défendre son client, il entend démontrer qu'il n'est qu'un comparse et que les vrais responsables sont des personnages haut placés. Le coup de Baranès (1) a si bien marché, dans l'affaire des fuites, qu'il n'y a qu'à recommencer. C'est le même avocat qui cherche à grossir démesurément et par d'insidieuses calomnies la puissance et les ramifications politiques du réseau.

Tixier-Vignancour a la partie belle : l'un des inculpés, le commandant Guillotray, est un ancien attaché au cabinet du général Cogny. Le rôle de Guillotray paraît avoir été important. Le général Cogny, lui, est hors de cause. Mais l'amalgame est facile et l'avocat de Kovacks l'a suggéré à tous ses amis : fait singulier, ce sont surtout des journaux de gauche qui sont tombés dans le piège tendu par l'avocat d'extrême-droite.

Quant aux hommes politiques cités par les inculpés (un sénateur gaulliste, et deux jeunes députés de droite nouvellement élus), il n'y a aucune pièce dans le dossier qui les implique directement.

(1) Baranès a été acquitté, « au nom de la France et de son drapeau ».

ALGÉRIE

Qui s'y intéresse ?

« C'EST peut-être injuste, ou dramatique : mais l'Algérie lasse l'opinion métropolitaine. Les combats n'émeuvent plus. Les tortures n'indignent plus. Les gens en ont assez d'entendre parler de l' « Algérie française », du « fossé qui sépare les deux communautés », « de l'avenir algérien de la France » ou de la « lutte des peuples colonisés ».

Ce sont les propos qu'a tenus cette semaine à ses rédacteurs le directeur d'un quotidien parisien.

Et puis les informations sont arrivées. Derrière chaque événement, on a retrouvé l'Algérie. Il a bien fallu alors reparler, et parfois avec gros titres, souvent même « à la une », des embuscades et des morts, des arrestations et des complots, des négociations officieuses et des projets parlementaires.

Une obsession

C'est qu'il n'y a pas aujourd'hui de problème plus important pour les Français. C'est que les économistes, les diplomates, les militaires et les techniciens expliquent que la France ne saurait espérer aboutir dans quelque domaine que ce soit, tant que le conflit algérien ne sera pas réglé.

Il se peut en effet que le grand public finisse par ne plus se sentir réellement concerné par tout ce qui se passe en Algérie. Quand le drame se déroule trop loin et qu'il dure trop longtemps, on se lasse. Mais il y a en France un certain nombre de collectivités qui, elles, n'ont qu'une obsession et cette obsession est algérienne.

Dans ces collectivités il y a les leaders des Français d'Algérie, les rappelés et leurs familles, une partie de l'armée, l'élite dirigeante de l'administration et des partis politiques. Tandis que l'opinion se lasse, ces collectivités réagissent dans des sens divergents — poursuivant des luttes dont l'issue décidera du sort du peuple français.

● A Alger, une fois de plus, on est dans l'expectative. C'est une situation dont les Algériens ont pris l'habitude. Tout récemment on attendait l'issue du débat de l'O.N.U. : on attend maintenant le retour de M. Guy Mollet des Etats-Unis. Ce fut, cependant, une période de détente. Au moins pour la ville d'Alger — car on continue de se battre dans le bled. Mais dans la capitale, les Algérois ont passé quinze jours entiers sans aucun attentat. Ils ont vu les enfants musulmans reprendre progressivement le chemin de l'école, les Arabes fréquenter les cinémas et les cafés européens, la grève du tabac se terminer pratiquement. Comme si pour un laps de temps qu'on ne peut prévoir, la population musulmane s'était accordé l'autorisation de souffler. Comme si, surtout, cette population craignait beaucoup moins la terreur des rebelles. Les « paras » de Massu et Bigeard ont littéralement investi Alger, l'ont passée au crible et ont procédé à d'innombrables fouilles, vérifications et arrestations. Les Européens se disent que quand on sait y mettre le prix, la force paie. Non, évidemment, pour une solution définitive. Mais pour obtenir une accalmie. De quel prix cette accalmie a été payée, on ne peut le savoir encore.

● C'est la question que se sont posée un certain nombre de Français à Paris. Les rappelés libérés commencent à alimenter d'atroces récits sur ce qu'ils ont vu. Le « Dossier Muller », recueil des lettres d'un combattant d'Algérie mort dans une embuscade, vient de paraître en brochure et sa lecture en est presque insupportable. Un écrivain de renom, Pierre-Henri Simon, publie un livre sur les tortures infligées aux musulmans par des Français et dans une longue préface fait appel à l'opinion.

A hue et à dia

● Pendant ce temps, penchés sur leurs bilans, les économistes concluent à l'impossibilité pour la France de faire face, longtemps et sans aide extérieure, aux dépenses nécessaires pour la continuation de la guerre d'Algérie. Elles sont en passe d'atteindre presque deux milliards par jour.

(*Suite page* 5.) →

Un « rappelé » parle

***L'EXPRESS* commencera la semaine prochaine la publication de**

« LIEUTENANT EN ALGÉRIE »

le récit de

J.-J. SERVAN-SCHREIBER

FAITES CONFIANCE AUX
REPRESENTANTS - AGENTS TECHNIQUES COMMERCIAUX INSPECTEURS DES VENTES
qualifiés formés par l'
ECOLE POLYTECHNIQUE DE VENTE
(Directeur Jean-Charles LEPIDI)
Ecrivez-nous pour vos postes à pourvoir. Aide de placement absolument gratuite du service social des Anciens de l'E.P.V., 71, rue de Provence, PARIS (9e), tél. PIG. 64-47

JEAN-MARIE DOMENACH

SPEIDEL, GÉNÉRAL FANTOME

LORSQUE le maréchal Juin abandonna ses fonctions de commandant en chef du secteur Centre-Europe (l'un des quatre secteurs stratégiques des forces alliées en Europe dépendant de l'O. T. A. N.), on convint de lui donner un successeur français : le général Valluy.

Cependant, comme son subordonné, le général Carpentier, commandant pour ce secteur les forces terrestres, était lui aussi appelé à d'autres fonctions, on décida de réserver ce second poste vacant à un officier allemand. Souci bien naturel : les accords de Paris prévoyaient la participation de l'Allemagne à la défense atlantique, et ce pays n'ayant ni aviation ni marine militaires, quelle autre affectation donner à un général allemand ?

Entre la décision et la nomination, plus d'un an s'écoula. Les Allemands ne se pressaient pas. Anglais et Français insistaient. Enfin, il y a quelques semaines, le gouvernement de Bonn désignait le général Hans Speidel, dont la nomination était rendue publique le 6 février par un communiqué du S.H.A.P.E.

Speidel, qui dirigeait depuis longtemps à Paris la mission allemande auprès de l'O.T.A.N., est maintenant destiné à avoir sous son autorité une part importante des troupes françaises.

Aussitôt que la proposition de nommer Speidel avait été connue, une campagne de presse se déclenchait en Angleterre. Puis l'émotion gagna certaines organisations françaises : le parti communiste, les gaullistes, des associations d'anciens résistants.

La presse allemande ripostait ; les sociaux-démocrates eux-mêmes, bien qu'ils aient été hostiles à la participation de l'Allemagne à l'O.T.A.N., soutenaient la candidature de Speidel, connu pour être le moins hitlérien des généraux de Hitler. Le récuser, disaient-ils, c'est récuser tout le peuple allemand, et l'écarter, sous de mauvais prétextes, de la construction de l'Europe.

Sa carrière

ON avait besoin d'un général allemand, et pas d'un commandant ou d'un colonel. Les grades comptent lorsque plusieurs armées collaborent. Professionnellement, les généraux allemands ont tous fait la guerre. Celui-ci était le moins compromis. Administrateur et non hobereau, technicien et non politicien, presque intellectuel même, puisqu'il a fait ses études de droit et qu'il est membre d'honneur de la Société Mark Twain, le général-docteur Speidel apparaissait comme le meilleur candidat pour introduire à l'Organisation atlantique la nouvelle armée allemande. Mais le meilleur est encore loin d'être idéal.

En réponse à certaines biographies très fardées, le sénateur Debû-Bridel a retracé sa carrière véritable : officier de renseignements avant guerre, attaché d'ambassade en France, collaborateur d'Abetz, puis, au début de la guerre, chef du service de renseignements des armées de l'Ouest, il rédige à ce titre les conditions de l'armistice de juin 1940. En France entre 1940 et 1942, le général Speidel part en Ukraine, puis revient à Paris au début de 1944 comme chef d'état-major de Stulpnagel. En juillet 1944, il sera impliqué dans le complot des généraux, arrêté et interné sur l'ordre de Hitler, et finalement libéré par les troupes françaises.

Voilà ce qu'on sait de sa carrière.

Faut-il faire de cet homme un symbole ?

La Wehrmacht

S'IL y a un cas Speidel, ce ne sont pas les Allemands qui l'ont créé, et il serait injuste de s'en saisir pour dresser les Français contre le retour du militarisme allemand. Les Allemands n'ont pas imposé Speidel. On le leur a demandé. Et ils ont attendu avant de nous le livrer.

Mais le meilleur des généraux de Hitler reste un général de Hitler, même s'il a compris, en juillet 1944, que les choses commençaient à tourner mal.

Une carrière brillante, un commandement élevé dans la Wehrmacht (et dans une branche politico-militaire de la Wehrmacht), cela suppose au moins une acceptation des buts et des méthodes de guerre des nazis. Speidel n'est pas un criminel de guerre, mais il a pris une part, une part que ses fonctions rendaient importante, à une entreprise qui, de l'avis commun, est sortie du cadre ordinaire des entreprises militaires : volonté d'impérialisme mondial, destruction des races inférieures, déportation de travailleurs, camps d'extermination... la Wehrmacht était un des instruments au service d'une machine d'anéantissement, politique, policière et militaire, d'un genre absolument nouveau.

On ne saurait donc considérer un dirigeant de la Wehrmacht aussi haut placé que Speidel comme un brave général qui a fait consciencieusement son métier de militaire et le réintégrer, avec les honneurs de la guerre, dans le syndicat international des généraux. Cela ne signifie pas qu'on étende à toute l'armée allemande l'opprobre d'une culpabilité collective. Les lettres de Stalingrad, qu'on vient d'éditer, nous montrent assez qu'il y eut dans l'armée allemande des soldats humains, très conscients, et même pacifistes. Simplement on ne traite pas les dirigeants comme les exécutants. La France de la Libération a fait passer en jugement les préfets régionaux de Vichy et non les employés de la voirie. Un général est un général, et Speidel n'était pas le dernier des généraux.

De fait, des documents établissent que Speidel, comme tous ceux qui commandaient dans des territoires occupés, a réclamé et ordonné des exécutions d'otages, des déportations de juifs, de communistes, de résistants. On sait qu'il a protesté auprès du gouvernement de Vichy contre l'insuffisance des condamnations à mort prononcées par les tribunaux français. Aucune barbarie particulière, mais une participation disciplinée et active à la barbarie nazie.

Bien sûr, de telles choses sont devenues difficiles à dire pour des Français. Ce qui s'est passé en Indochine, ce qui se passe en Algérie ne nous laisse pas les mains parfaitement pures. Et le supérieur français direct de Speidel, on connait sa responsabilité dans le bombardement d'Haïphong... Pourtant, je ne crois pas qu'on puisse se débarrasser de tout scrupule dans une dénonciation universelle. Si pénibles que soient les horreurs qui l'accompagnent, la guerre d'Algérie ne se compare pas à cette entreprise inouïe d'avilissement et de mort dans laquelle a fait carrière le général Speidel.

On ne construit qu'en s'appuyant sur des fidélités. Et tant pis si d'autres les exploitent. Soyons sans rancune, mais non pas sans mémoire. La réconciliation franco-allemande avait le sens d'un dépassement, non d'un effacement. Qu'un de ceux qui envoyaient nos camarades au poteau ou dans les camps de concentration soit aujourd'hui promu à un poste où il commande des troupes françaises est un scandale. Sans doute agissait-il sans haine. Nous le disons aussi sans haine : il y a des hommes qui auraient dû disparaître dans le silence de leur bibliothèque ou dans l'ombre de leur jardin, qu'ils soient allemands, qu'ils soient français !

L'histoire — du moins au niveau tragique où le nazisme l'a portée — n'est pas un théâtre où les mêmes acteurs reviennent sous divers déguisements. Elle nous fut imposée comme une épreuve totale. Speidel, là où on le place, symbolise la négation de ce combat.

La campagne

LA nomination de Speidel fait éclater l'ambiguïté de l'alliance militaire avec une Allemagne que nos gouvernements ont pressée de réarmer sans qu'elle eût pris sa forme nouvelle et sans que l'objectif de cette alliance eût été précisé. Cette alliance, il est bon de le rappeler aux communistes, n'aurait probablement pas existé si l'U.R.S.S. avait esquissé avant sa conclusion les gestes de détente qu'elle multiplia après. Faut-il maintenant refuser en détail ce que certains d'entre nous croyaient possible, malgré tout, de refuser en bloc, mais que le Parlement et le gouvernement français ont approuvé ? Je ne le crois pas.

La nomination de Speidel crée un scandale moral mais ne pose aucune question politique nouvelle. Le militarisme allemand ne s'est pas encore réveillé, et c'est plutôt du militarisme français qu'il faudrait s'inquiéter. La campagne contre Speidel s'appuie certainement sur des sentiments respectables, mais elle n'a que deux débouchés possibles : ou bien une objection de conscience individuelle — qu'on ne discute pas — ou bien une campagne de propagande hargneuse et diversionniste. Est-ce une prise de conscience de notre aliénation nationale ? Même pas, car ce n'est plus par rapport à Hitler, à ses généraux, que la question se pose, mais par rapport à Washington, par rapport à la guerre d'Algérie et à l'occupation de la Hongrie.

Symbolique, certes, mais isolé, le cas Speidel constitue moins un danger qu'un avertissement : il nous montre que faire l'Europe avec des hommes qui l'ont martyrisée est une opération contradictoire et démoralisante ; il nous révèle notre stagnation et l'inconsistance de notre politique. L'Europe des militaristes et celle des économistes libéraux, c'est l'Europe qui s'est détruite elle-même. Speidel est le revenant de ce triste passé. Dans une Europe qui voudrait renaître comme centre de liberté, d'indépendance et d'organisation sociale, il s'évanouirait de lui-même.

L'apparition des fantômes témoigne toujours d'un désordre profond. Mais ils relèvent d'une autre stratégie que les êtres vivants. On ne les traque pas, on les isole. On parle d'autres choses, on repeint la maison. Et surtout, on commence par se soigner soi-même.

Jean-Marie DOMENACH.

(*Copyright « L'Express ».*)

JEAN DANIEL

L'ALGÉRIE A WASHINGTON

L'ALGERIE a été au centre de toutes les conversations Eisenhower-Mollet à Washington. On pouvait s'en douter. C'est en vain que les officiels se sont ingéniés à donner le change par des démentis de pure forme. Précautions bien inutiles. Depuis les débats à l'O.N.U., « l'américanisation » du conflit algérien est une évidence.

Après avoir cru toute l'année pouvoir arriver à l'O. N. U. une fois l'Algérie pacifiée, le gouvernement français a été contraint d'aborder les débats en faisant dépendre entièrement son sort de l'attitude américaine. Ce sont les Etats-Unis qui, entraînant tous leurs alliés, ont décidé du vote.

C'est sur les Etats-Unis, d'ailleurs, que l'effort de propagande française s'était concentré. C'est devant les hommes d'Etat américains que le gouvernement français, au cours de conférences nombreuses, a pris de véritables engagements.

Aussi, quand bien même M. Guy Mollet aurait-il voulu se soustraire à une tractation quelconque, il était bien normal — comme l'écrit le « Washington Post » — que les Américains se permettent de demander aux Français des détails sur la réalisation pratique des promesses qu'ils ont faites.

POUVAIT-ON éviter d'en arriver là ? L'année 1956 a vu se rétrécir jour après jour le champ des possibilités françaises. Le gouvernement a perdu une à une toutes les occasions — peut-être les dernières — de donner une solution française au problème algérien. Il a même largement compromis jusqu'à l'aide qui pouvait lui venir des Tunisiens et des Marocains dans cette affaire.

Depuis le 6 février, de funeste mémoire, il n'est pas une occasion de redressement qu'il n'ait presque délibérément négligée. Si peu habiles qu'aient été les rebelles, ils n'en ont pas moins gagné à leur cause des masses musulmanes sur lesquelles la France n'a pratiquement rien tenté.

Quant au Sultan du Maroc et à M. Bourguiba, ils seront plus libres et plus réalistes avec M. Nixon, vice-président des Etats-Unis, qui se prépare à un itinéraire nord-africain, qu'avec les représentants du gouvernement français.

ECHAPPANT au domaine des initiatives exclusivement françaises, l'Algérie est désormais entrée dans les préoccupations occidentales.

Peut-être faut-il se résigner à reconnaitre que la France, pour faire pression sur le F. L. N., pour négocier avec la Tunisie et le Maroc, bref pour se sortir de l'effroyable impasse où elle s'est mise depuis un an, ne peut plus se passer de l'intermédiaire américain.

Peut-être aussi convient-il de dire qu'en l'occurrence, et contrairement à ce qui s'était passé pour l'Indochine, la contribution américaine vise à un rétablissement de la paix et non à une extension de la guerre.

Enfin, devant les dangereux déchainements de certains nationalistes arabes, l'insuffisance française rend peut-être inévitable pour l'Occident une collaboration américaine en Afrique du Nord.

Mais on ne peut s'empêcher de constater que l'année 1956 aura sans doute consacré l'incapacité de la France à construire seule la communauté franco-nord-africaine. Et l'on ne peut s'empêcher non plus de retourner contre le gouvernement de M. Guy Mollet les accusations de défaitisme et de démission dont il est si prodigue.

Jean DANIEL.

(*Copyright « L'Express ».*)

(*Suite de la page 3.*)

● Enfin, au Parlement, tandis que de petits groupes socialistes ou radicaux projettent des initiatives qui prennent M. Pineau au pied de la lettre et tentent d'obtenir un « cessez-le-feu », la majorité de M. Guy Mollet se félicite de ce que, selon les termes mêmes de la presse américaine, le président du Conseil ait déçu les Américains en ne prenant plus à son compte les promesses de M. Pineau.

Le peuple français n'est plus à même de suivre ces contradictions. Le directeur du journal parisien a sans doute raison : le conflit algérien ne l'intéresse plus. La tragédie se déroule en son absence.

OPINION

« C'est trop dur »

(*De notre envoyé spécial B. Girod de l'Ain*)

DEUX longues lignes soigneusement tracées s'allongent sur le mur. Elles courent parallèles, s'écartent, se rapprochent brusquement, s'écartent à nouveau. Un doigt vif pointe :

« Là, vous voyez l'écart maximum. C'est lui qui provoqua l'explosion de l'été 1955. Après quoi la courbe inférieure marque une forte remontée et rattrape celle du dessus. Mais vous pouvez constater qu'elles s'écartent à nouveau. Si les patrons ne savent pas lire à temps, il y aura une nouvelle grève. »

La pièce est simple, l'homme aussi. Les mouvements libres sous le blouson, l'œil clair et le cheveu court, il a les gestes dégagés de ces ouvriers américains qui, transformés en G.I., déambulaient sur nos trottoirs. Secrétaire pour la région de Nantes de la Fédération C.F.T.C. de la métallurgie, Declercq n'est plus un inconnu après le rôle de premier plan qu'il tint lors de la grève de 1955. Ancien dessinateur, permanent syndical depuis 1951, il se refuse à se laisser absorber par « l'appareil ». Son blouson, connu partout à Nantes, est le symbole voulu d'un contact permanent avec la base dont il a presque fait une théorie.

La courbe d'en haut reproduit l'évolution de l'indice moyen des salaires pour l'ensemble de la France. Celle du bas les salaires de la région nantaise.

Declercq : *« La source de ces courbes est la plus officielle qui soit : le Bulletin officiel des salaires et des prix. Encore heureux qu'il soit toujours publié. L'indice du coût de la vie dans les villes de province, lui, n'est plus « révélé ». depuis décembre 1955. Il était alors monté à 148,3. Il a maintenant dépassé cette cote de 149,1, au-delà de laquelle joue l'échelle mobile des salaires. Le prix du lait vient de baisser de 4 francs à Paris, seule ville pour laquelle l'indice est encore calculé. Mais, ici, le lait et les autres produits peuvent tranquillement rester à l'ancien prix, puisqu'on a fait disparaître l'indice. »*

Au « bureau des pleurs »

A 18 heures, les Chantiers de Bretagne crachent leurs milliers d'ouvriers, suivis une demi-heure après par ceux des Chantiers de la Loire. Les cyclomoteurs s'entassent comme des cartes contre les murs des cafés. C'est l'heure du muscadet.

● *« On ne demanderait pas à être plus payé,* dit un vieil ouvrier, *si les prix ne montaient pas. Mais ils ont tellement monté qu'il nous faut vingt francs de plus de l'heure. »*

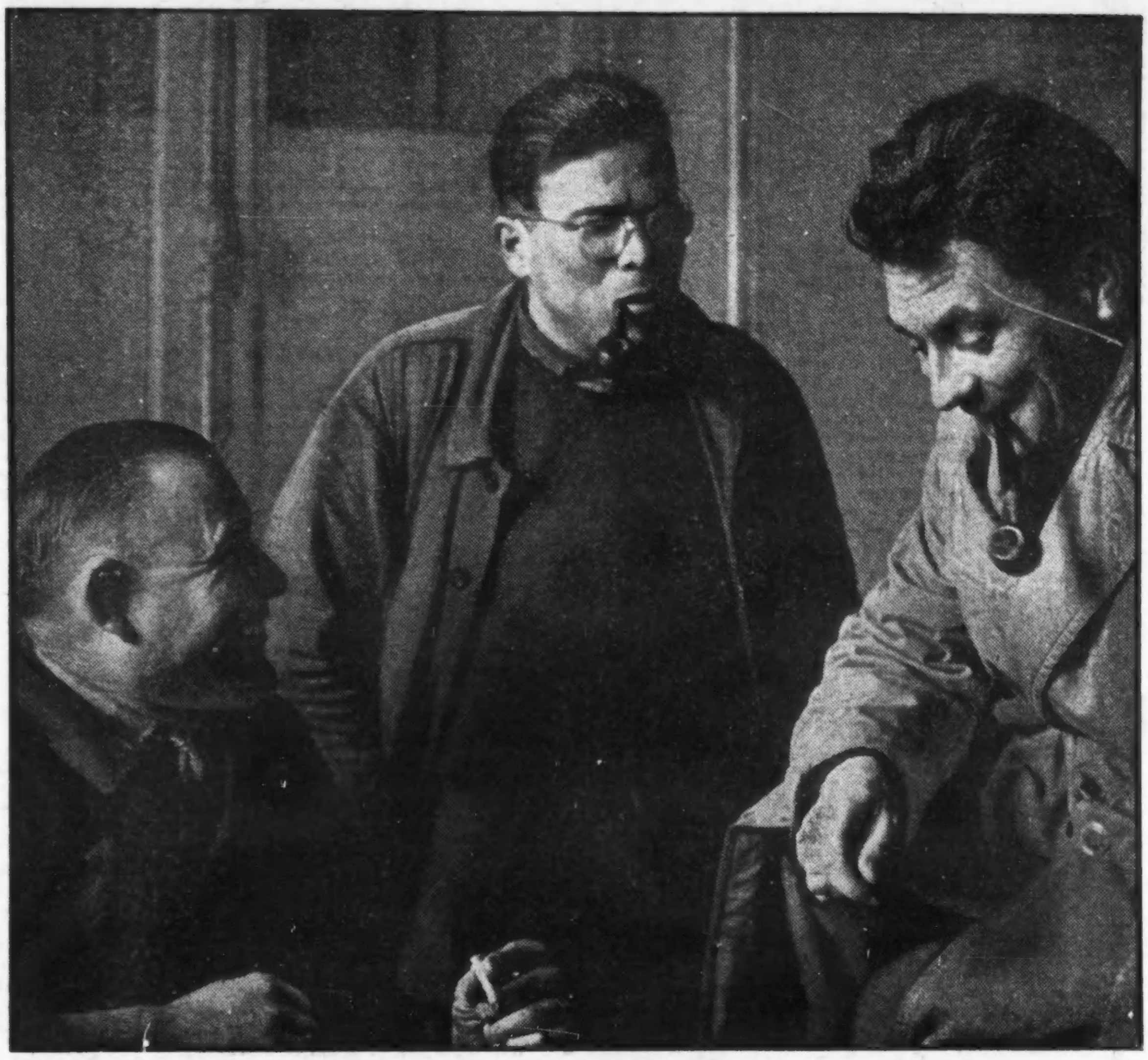
● *« On va bien être obligé de faire encore la grève,* dit un autre. *D'ailleurs, c'est l'année :* 1953, 1955, 1957. *Alors, avant ou au retour de vacances, comme d'habitude, ça pourrait y aller. »*

● *« Après la grève de 1955,* ajoute un troisième, *on avait rattrapé un bon bout de notre retard sur les salaires de Paris. Mais on recommence à être à la traîne. Et cependant tout est aussi cher qu'à Paris. »*

La conversation se déroule lentement. Le Nantais n'a ni la faconde du Méridional, ni le bagout du Parisien. Mais ce qu'il dit, il le pense, et rien ne pourra l'enlever de cette tête qu'on dit « cabocharde ».

On en vient à la question de « bons de marchandage », nom que donnent les ouvriers aux fiches qui fixent le travail à exécuter et le temps donné pour le réaliser selon le système du travail au rendement.

● *« Le travail serait bien mieux fait si on était simplement payé à l'heure »,* dit l'un.



DECLERCQ DE LA C.F.T.C. (A DROITE) ET DEUX MILITANTS
Son blouson est devenu à Nantes le symbole du contact

● *« C'est bien vrai. Si le temps fixé est trop court, on va au « bureau des pleurs » (le planning) et ils sont bien forcés de vous le rallonger. Mais s'il est trop long on ne dit rien et on repasse du temps à un copain. Chez nous, il y a une banque clandestine des bons. Les patrons devraient comprendre qu'ils ne gagnent rien à toute cette paperasse qui nous humilie. »*

● *« A la coque* (1) *nous avons obtenu la suppression des bons (aux Chantiers de la Loire). C'était juste après la grève de 1955. On a voulu exploiter notre force. A coup de petits débrayages, une fois une demi-heure, une fois trois quarts d'heure, on a eu le patron à l'usure. C'était un peu vache, parce qu'il était pas remis de la grève. Maintenant, on a un boni fixe. Il paraît qu'à la Bretagne les charpentiers réclament la même chose. »*

La plupart de ceux qui discutaient de cette façon n'étaient pas syndiqués.

● *« Moi,* indique le vieil ouvrier, *je n'ai pas repris de carte depuis la scission de 1947. »*

● *« La C.F.T.C. et Force Ouvrière,* dit un jeune, *appuient trop sur la Hongrie et pas assez sur l'Algérie. La C.G.T., c'est le contraire. »*

● *« Moi, je suis à la C.G.T. et j'y resterai. Mais je ne suis pas d'accord sur la Hongrie. La force doit servir pour le peuple et non contre le peuple. »*

« L'autorité se perd »

« Nous n'aurons pas de successeurs, affirme M. Roux, directeur des Chantiers de la Loire. *C'est trop dur. »*

L'œil vif, la bouche ironique, il paraît démentir par toute sa personne le pessimisme de ses propos.

« L'encre d'un accord n'est pas encore sèche que les syndicats formulent de nouvelles revendications. Pour eux, signer un accord, c'est obtenir quelque chose ; après quoi, ils l'oublient. Et, cependant, que n'ont-ils pas obtenu : une augmentation semestrielle de quatre francs, tous les jours fériés payés, 80 % du salaire en cas de maladie... Maintenant, ce sont les titaniers (conducteurs des grues-titans) qui se sont mis en grève. Ils ne sont que neuf, mais tiennent une position-clé pour approvisionner les cales. Si je les augmente, tous les autres vont revendiquer. Alors ils me forcent à trouver des combinaisons compliquées, des primes supplémentaires pour travaux sales, afin d'améliorer le gain des titaniers sans déclencher une hausse générale des salaires. »

Il lève les bras, dans un geste de désespoir, puis fait mine de chasser d'invisibles mouches :

« Ce ne sont que perpétuelles tracasseries. Pourtant, le travail est mieux fait qu'avant. Que voulez-vous, l'autorité se perd. Influencés par Declercq, les curés parlent d'améliorer le contact avec la base. Ils parlent de la vraie Eglise, celle des Catacombes. Mais enfin, il y avait des catacombes parce qu'il y avait des lions. On n'en est plus là. Et ne voilà-t-il pas que les curés de Nantes consultent leurs paroissiens pour l'achat d'un confessionnal ! Ils font des référendums. Où va-t-on ? »

● *« C'est vrai qu'on lui mène la vie dure à M. Roux »,* me disait, de son côté, M. Jacquet, secrétaire de la Fédération C.G.T. de la métallurgie.

Un « syndicat-oseille »

Prolongeant les chantiers et les usines, le quartier ouvrier de Chantenay étire d'interminables rues qui paraissent ne mener nulle part. On s'écrase dans un café propre, mais miteux : il possède un appareil à disques. *« Dix-sept mille francs qu'on lui retire du ventre chaque semaine ! »* dit le patron.

Trois ouvriers du bâtiment y glissent des pièces à tour de rôle.

● *« Les syndicats,* dit l'un, *c'est des suce-gouttes. On a fait la grève. Ils ne nous ont pas donné une perche* (secours de grève). *On arrive à se faire* 40.000 *francs à tout casser. Si on veut plus, c'est pas les syndicats qui comptent, mais les pavés et les boulons. Comme les prix montent, on pourrait bien les employer à nouveau. »*

● *« La Hongrie, l'Algérie, c'est des trucs dont on nous parle trop. Tout ça, c'est des prétextes. Avant il y avait l'Indochine. Après il y aura encore autre chose pour justifier les bas salaires. »*

Ballottés entre des propagandes contradictoires, mais également péremptoires sur « l'Algérie française » ou « la sale guerre d'Algérie », beaucoup d'ouvriers réagissent maintenant de façon inattendue.

« Pratiquement, dit l'un d'eux, *la France est en guerre depuis 1939. S'il fallait attendre que cela finisse pour être mieux payés, on pourrait laisser la consigne à nos petits-enfants. »*

Pour beaucoup d'entre eux, l'Algérie finit par ne plus être que le dernier maillon de ces catastrophes dont on leur a rebattu les oreilles pendant des années : l'occupation américaine et la menace soviétique, la guerre bactériologique et les camps de travail forcé en U.R.S.S... Tous ces événements, dont les propagandes leur avaient à chaque fois affirmé qu'ils pouvaient provoquer la guerre mondiale, se sont évanouis, laissant la place à d'autres calamités que radios et journaux se lancent à la tête. Si les catastrophes ne se sont pas produites, la paix véritable n'est pas venue non plus. Alors, ils en ont assez et se refusent à mêler encore à la défense de leurs intérêts matériels un problème politique quelconque.

● *C'est peut-être vrai ce que tu dis sur l'Algérie,* réplique un charpentier. *On nous en raconte trop. Mais pour les syndicats, tu as tort. Sans eux, on est désarmé devant les patrons. Seulement, il faut pas qu'ils fassent de la politique. Ce qu'il nous faut, c'est un « syndicat-oseille », un syndicat qui s'occupe de notre argent, un point c'est tout. »*

Un brusque bruit de lutte met fin à la conversation. Un combat de boxe très peu amical se déroule entre deux jeunes ouvriers.

« Que voulez-vous, dit le patron, après les avoir expulsés, *la chopine*

→

chez votre Tailleur
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

de muscadet (22 centilitres-35 frs) vaut moins cher que les sodas, qui coûtent 50 ou 60 francs. Alors même les parents commandent du vin pour leurs gosses et ils l'allongent d'eau. C'est moins coûteux. » (2)

« Les rappelés sont contre tout »

Dans la pièce réservée au comité d'entreprise d'une importante usine métallurgique de Nantes, les délégués C.G.T. et C.F.T.C. discutent d'une lettre à envoyer à la direction. On lit les deux textes que rien ne sépare, sinon quelques tournures de phrases.

« *Le directeur*, dit le délégué C.F.T.C., *veut augmenter les seuls professionnels. On n'est pas d'accord. On veut une amélioration pour tout le monde.* »

Finalement, c'est le texte C.G.T., plus explicite, qui est retenu. Il va être tapé par le secrétaire C.F.T.C. et sera envoyé dans l'après-midi. Le « syndicat-oseille » souhaité par l'immense majorité des ouvriers est déjà une réalité.

« *Ici, les patrons ont tellement pris l'habitude de nous voir réclamer en commun*, dit Hébert, délégué F.O. pour Nantes, *que si un syndicat se présente seul, ils ne le reçoivent même pas.* »

« *La C. G. T., c'est ici* », dit le concierge de la Bourse du Travail, qui ajoute : « *Le syndicat prétendu communiste.* »

L'œil malin et la parole mesurée, Jacquet, secrétaire du Syndicat de la Métallurgie G.G.T., est un peu la mémoire de la vie syndicale nantaise :

« *A Nantes, on a toujours été en avance pour la revendication. Dès* 1922, *nous avions obtenu une prime de vie chère liée aux indices locaux. Actuellement, nous réclamons* 20 *francs d'augmentation horaire pour tenir compte de la hausse du prix de la vie.*

« *D'ailleurs, à force de tripoter l'indice du coût de la vie, le gouvernement l'a rendu populaire. Il y a un an encore, quand nous voulions dénoncer sa fausseté, les camarades ne nous écoutaient pas. C'était trop abstrait. Maintenant, tout le monde sait que le prix des balles de tennis fait partie de cet indice.* »

A la C.G.T., comme aux deux autres centrales syndicales, on s'inquiète de la mentalité des rappelés qui rentrent d'Algérie.

« *Ils sont contre tout*, dit un adjoint de Jacquet. *Contre les colons qui leur ont fait payer l'eau, contre les officiers d'active, contre les fellagha qui ont tué leurs camarades.* »

Il me lit des lettres de rappelés montrant ce désarroi si éloigné de tous les mots d'ordre :

« *Et d'ailleurs*, ajoute-t-il, *quoi de plus nationaliste qu'un ouvrier.* »

La C.G.T. de Nantes paraît avoir accueilli avec soulagement la dépolitisation du syndicat décidée par le centre après la Hongrie et vouloir aller le plus loin possible dans cette voie.

« Tous d'accord pour la grève »

« *En mon âme et conscience*, me dit un patron nantais, *je ne peux pas dire que la prime de productivité puisse réduire actuellement les demandes d'augmentations horaires du personnel. Pour cela, il faudrait que les prix soient stables.* »

Faute d'une telle stabilité, la plupart des patrons nantais paraissent considérer la grève comme un cataclysme périodique et inévitable : on retarde au maximum les concessions à faire, puis on les incorpore dans les prix. Mais la prochaine fois, le patronat local écoutera moins les supplications gouvernementales lui demandant de ne pas céder afin de ne pas déclencher une hausse générale des salaires : « *On nous avait confié une mission retardatrice qui a été mal comprise par l'opinion* », dit le président de l'office patronal, M. Durand-Perdriel. Ce « sacrifice » est symbolisé par le mobilier flambant neuf de l'office patronal, qui remplace les meubles que les grévistes de 1955 ont jetés par les fenêtres. Il ne se renouvellera plus.

En écho, un très jeune ouvrier du bâtiment, 18 ans, qui a encore les longs cils de l'enfance : « *Nous, les jeunes, on n'est pas forts pour se syndiquer. Mais pour la grève on est tous d'accord. Cela pourrait bien être pour l'été prochain.* »

B. G. de l'A.

(*Copyright* L'Express.)

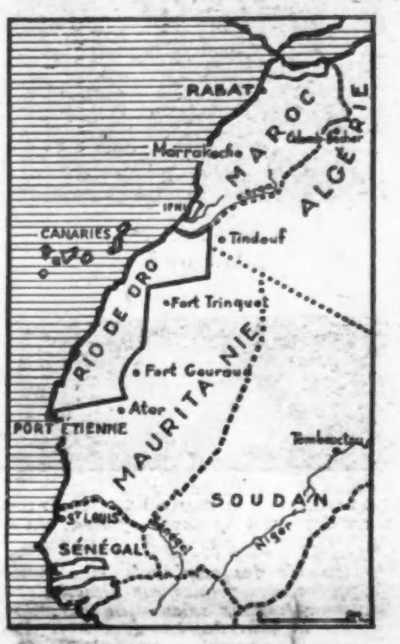
(1) Le montage, jamais semblable et plein d'aléas, de la coque se prête mal au calcul et à la fixation de temps précis, nécessaires pour un salaire au rendement.

(2) La Loire-Inférieure a le triste privilège de faire partie des départements-records pour les décès par alcoolisme (20 pour 100.000 habitants en 1954 contre 2 dans les Bouches-du-Rhône).

SAHARA

Aux frontières inutiles

« LA *Mauritanie? Une nouvelle poudrière.* » C'est ainsi que le « Times », journal réputé pour sa mesure, jugeait mardi dernier la situation créée par les incursions marocaines dans ce territoire africain. Trois jours auparavant, quatre généraux français se réunissaient en effet à Tindouf. L'un d'eux était le général Ely, chef d'état-major général de l'armée française. Il avait convoqué sur place le général Cogny, commandant supérieur au Maroc, le général Burgund, commandant supérieur en



LA « POUDRIÈRE » MAURITANIENNE
C'est l'Espagne, avec le Rio de Oro, qui détient les explosifs...

A.O.F. Le général Quenard représentait enfin le général Salan, commandant en chef des troupes d'Algérie. En bref, un véritable conseil de guerre...

Au même moment, la situation se tendait à Paris. M. Maurice Faure déclarait : « *Toute tentative d'incursion de bandes marocaines au sud du Draa entraînera une riposte immédiate de nos forces.* » M. Defferre, ministre de la France d'outre-mer, précisait sans ambiguïté : « *Si les membres de l'armée de libération marocaine tentent encore de pénétrer en Mauritanie, il leur en coûtera cher...* » Le gouvernement décidait enfin de faire intervenir énergiquement à Rabat notre représentant, M. Lalouette : une nouvelle épreuve de force naissait entre la France et le Maroc.

A Rabat, la presse locale s'enflammait. Les deux principaux partis, le P.D.I. et l'Istiqlal, appuyaient de tout leur poids la revendication du « Grand Maroc ». L'opinion publique, exaltée par les meetings et les promesses d'Allal El Fassi, se faisait de plus en plus pressante. Le gouvernement du Sultan décidait de porter le problème sur le terrain juridique et demandait à la France d'ouvrir des négociations immédiates sur la fixation des « frontières ».

Droits de conquête

Car tout le drame vient de là : les frontières marocaines ne sont fixées que sur une centaine de kilomètres à peine à partir de la Méditerranée. Plus au sud, ce sont des limites administratives approximatives. « Dans le désert, la terre ne se laboure pas », les frontières sont inutiles... C'est pourquoi Allal El Fassi peut revendiquer non seulement la Mauritanie, mais également Colomb-Béchar, le Touat et la région de Tindouf, c'est-à-dire une partie de l'Algérie.

Sur quoi reposent ces prétentions ? De Colomb-Béchar on peut dire peu de choses : avant l'installation française, cette région n'était qu'une étendue pratiquement désertique où nomadisèrent les premiers Mérinides, avant de fonder Fès. Il est vrai par contre que le Touat fut conquis au XVI[e] siècle par le fameux sultan Ahmed El Mansour qui parvint jusqu'à Tombouctou. C'est du reste en son souvenir que la prière est dite au nom du Sultan en un seul point de Mauritanie, à Arouane. Mais des accords franco-marocains consacrèrent, en 1901, l'appartenance du Touat à la France. Reste le Sud du Draa et la Mauritanie elle-même : les Mauritaniens ont bien conquis le Maroc au XII[e] siècle. Ils s'apprêtaient même à réitérer l'opération en 1912, quand Mangin les arrêta dans le Sud marocain. Si le fait d'avoir été conquis par un pays est un argument suffisant pour prétendre l'annexer, on ne voit pas pourquoi l'Allemagne ne s'appuierait sur le précédent napoléonien pour revendiquer la France... En fait, les historiens du XIX[e] siècle situent tous la frontière marocaine sur l'oued Noun ou sur l'oued Draa.

La Patrie

Les Mauritaniens sont du reste profondément humiliés des prétentions marocaines. Peuple de guerriers, ils se sont toujours sentis supérieurs aux purs citadins, aux marchands. Le « rezzou » qui est au désert ce que la « course » est aux océans, constituait leur principale industrie. De toute façon, ils veulent se distinguer et des Marocains et des noirs, leurs anciens esclaves.

La réaction des populations devant les incursions de l'armée de libération marocaine l'a du reste prouvé. Au plus fort du dernier combat de Fort-Trinquet, un Marocain se mit à crier, après que les trois officiers français eurent été abattus : « *Nous ne voulons pas tirer sur vous.* » C'est un R'Guibat qui leur répondit : « *Les Français défendent avec nous notre patrie.* » Et les supplétifs attendirent tout le jour l'arrivée de renforts, fixant sur place l'adversaire... à 30 contre 200.

La cinquième colonne

Les Marocains faits prisonniers n'ont pas caché leurs désillusions. Ils s'attendaient à être accueillis en libérateurs : habilement, Allal El Fassi leur avait confié une mission analogue dans sa forme à celle de « commandos de pacification » en Algérie. C'est-à-dire appliquant une méthode de pénétration et de présence politique. A cet effet, Allal El Fassi avait mis sur pied une véritable cinquième colonne. Utilisant certains commerçants marocains installés en Mauritanie, il a organisé un réseau de liaison et de propagande. Chaque commerçant se chargeant de se constituer, vu sa fortune, une sorte de « clientèle » de type romain. Jusqu'à présent, cette méthode semble avoir échoué. Malgré l'appui qu'ont apporté aux commandos marocains les R'Guibat installés au Maroc espagnol, malgré le rôle qu'Allal El Fassi fait jouer à Horma Ould Babana et son état-major repliés à Rabat.

Le « Prince »...

Horma Ould Babana est en effet animé d'une vaste ambition. Il se fait appeler Emir des Croyants. Et son secrétaire, qui est un simple marabout noir, s'arroge le titre de prince, le prince Sese Zacharias. Obstiné et orgueilleux, Horma Ould Babana n'a pas accepté son échec aux dernières élections législatives : après avoir tenté en vain de faire invalider son rival heureux, Si Moktar, il briguait un poste à la perception de La Roche-sur-Yon. En désespoir de cause, il rallie Le Caire, puis Rabat. Indépendamment de son secrétaire, le « prince » Zacharias, il a auprès de lui M. Djiddou, un Maure de Boutilimit, ancien conseiller territorial de Port-Etienne, et Ma El Ainin, originaire de la zone espagnole.

Le « danger »

« *La malchance de Ould Babana, c'est le vote de la loi-cadre* », déclarait récemment une personnalité politique mauritanienne. En fait, les élections qui se dérouleront le mois prochain seront le véritable test des intentions et de l'orientation des Mauritaniens. Les deux principaux partis, l'Entente mauritanienne, c'est-à-dire l'ancien parti de M. Ould Babana, et l'Union progressiste mauritanienne, mettent déjà sur pied dans les zones menacées des listes communes « contre le danger marocain ». Les résultats de ces élections seront décisifs : le destin de la Mauritanie, plus que de tout autre pays, est entre ses seules mains.

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

M. MAURICE FISCHER, ancien ambassadeur d'Israël à Paris, s'est entretenu, cette semaine, avec Mgr Tardini, prosecrétaire d'Etat, c'est-à-dire ministre des Affaires étrangères du Vatican.

Le but de sa démarche était d'obtenir la reconnaissance diplomatique d'Israël par le Vatican. Une condition a été mise par Mgr Tardini à cette reconnaissance : l'internationalisation de Jérusalem.

La réponse de M. Fischer fut : « Les Lieux Saints ne se trouvent pas dans le Jérusalem israélien, mais dans le Jérusalem jordanien. »

★

LES deux principaux ministres radicaux au gouvernement viennent de faire connaître publiquement leur position avant le « Conclave » qui réunira à Chartres l'ensemble des parlementaires du parti radical.

M. Bourgès-Maunoury a dit : « Faire apparaître un désaccord à Paris ce serait reculer la réalisation de la paix et donner un ultime espoir aux rebelles. » Conclusion : une seule politique, celle du gouvernement.

M. Billères a dit : « Nous approuvons sans réserve la politique du gouvernement et nous lui demandons de la poursuivre. » Ce qui est encore plus net.

Et pourtant... l'un et l'autre ont résumé ainsi l'état actuel de la « pacification » : « Le but de la paix civile n'est pas encore atteint » (Bourgès), et « Il est difficile de prendre, dans un climat de terreur, des mesures libérales » (Billères).

Quel est donc le fond de leur pensée ? La politique officielle est-elle bonne ou est-elle mauvaise ? Ce n'est plus très évident. Mais un troisième ministre a mis un pe de lumière et a dit : « Sur l'Algérie M. Mendès France a raison. Mais il a tort de donner son opinion. Cela gêne le gouvernement. »

★

LE gouvernement a pour la presse d'extrême droite des indulgences particulières.

C'est ainsi que, dans le journal de M. Tixier-Vignancour, « L'Espoir » (dans les Basses-Pyrénées) on relève cette semaine un appel à l'insurrection :

« Seule une révolution complète, balayant les principes et les hommes du régime, pourra sauver l'Algérie et la France en instaurant un Etat populaire juste et fort, selon les principes d'autorité (...). Tous les Français doivent s'unir afin d'accroître la seule force politique qui précipitera la chute du régime. »

« L'Espoir », saisi presque chaque semaine par les services officiels, a dû cesser sa publication : mais c'est d'un autre « Espoir » qu'il s'agit, celui des libéraux d'Alger. « L'Espoir » de M. Tixier-Vignancour n'est pas inquiété.

★

TROIS cent cinquante agrégés de l'Université, professeurs dans les lycées parisiens Michelet, Molière, Pasteur, Buffon, La Fontaine, Marcelin-Berthelot et celui de Saint-Germain-en-Laye (filles) viennent de signer la motion suivante :

« Les professeurs et membres du personnel invitent le gouvernement à reprendre rapidement les contacts nécessaires en vue de négocier dans les plus brefs délais et de façon enfin efficace un cessez-le-feu en Algérie. Seule la négociation permettra de définir les bases d'un règlement pacifique et de déterminer dans un intérêt commun les rapports nouveaux librement consentis entre la France et l'Algérie. »

B. G.

GANTS TETINES OLLA CHEZ VOTRE PHARMACIEN

LES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

ETATS-UNIS

« Papa ne sait pas mieux »

(D'un correspondant à Washington.)

POUR la première fois en quatre ans, le peuple américain a mis en doute la sagesse de son président. L'évènement est d'importance dans un pays où domine un solide conformisme social, et où l'affection pour Ike a pris souvent la forme désagréable du culte de la personnalité. « Father knows best » (Papa sait mieux que vous), tel est le maître-mot de l'administration républicaine s'abritant derrière l'autorité et le prestige du général président, du guide éclairé de la nation.

Pourtant, l'histoire enregistrera que, pendant la semaine du 17 au 24 février 1957, les Américains auront refusé la confiance à leur gouvernement et fait preuve du plus mauvais esprit d'insubordination, en rejetant la politique officielle à l'égard d'Israël. Suivant la tradition, lettres et télégrammes s'abattirent sur les bureaux des « congressmen », protestant véhémentement contre le principe même de sanctions contre Israël. On n'écrivait pas seulement de Brooklyn, bastion avancé israélien en territoire américain, mais de Vichita ou de Kalamazoo.

Le rebelle séduit

Ceux-là mêmes qui avaient dénoncé l'intervention franco-britannique en Egypte, louaient Israël de se maintenir en territoire conquis et l'encourageaient dans sa résistance aux pressions extérieures. « *Appliquer les sanctions à l'U.R.S.S., c'est la guerre, mais à Israël, c'est la paix...* » Ce mot apocryphe, mais qu'on attribua à Foster Dulles, révolta l'opinion qui prit parti pour l'enfant terrible Israël, en rébellion ouverte contre les Etats-Unis, leur père spirituel... Bien sûr, le mouvement n'était pas entièrement spontané. Quelques organisations puissantes, ayant de solides appuis dans les « mass media » (radio, presse, télévision) peuvent assez facilement conditionner les cerveaux. Mais l'action des groupes sionistes peut-elle expliquer entièrement la révolte de l'opinion ? En novembre, les mêmes journaux essayèrent d'expliquer et de justifier auprès du grand public l'action militaire des Franco-Britanniques. Ils échouèrent...

Dans le cas d'Israël, c'est le réflexe de justice et d'équité très puissant chez l'homme de la rue américain qui a été touché. Ici on aime l' « underdog », celui qui part battu mais qui tient tête malgré tous les handicaps. Il aura fallu plusieurs années à divers gouvernements français pour comprendre que la servilité n'était pas le moyen de gagner l'amitié et l'appui des Américains. Israël assimile cette vérité en quelques jours : le rebelle gagne.

L'exploitation

Sur ce mouvement d'opinion, est venue se greffer une curieuse opération politique. On sent mieux l'air du pays du haut du Capitole, et les parlementaires comprirent que la réaction populaire pouvait très bien être canalisée et utilisée à la réalisation d'objectifs personnels et de parti. C'est Knowland, leader de l'aile droite républicaine, leader de la minorité au Sénat, qui déclencha la bataille, en annonçant qu'il démissionnerait de la délégation américaine à l'O.N.U. si des sanctions étaient appliquées à Israël. Le puissant Californien vise la présidence en 1960...

Il n'en fallait pas plus pour faire réagir les démocrates et notamment Lyndon Johnson, leader de la majorité, un homme du Texas, qui n'avait jamais manifesté autant d'intérêt pour les Affaires étrangères. Dans une lettre comminatoire à Dulles, il exprima, au nom du groupe des sénateurs démocrates, son hostilité totale aux sanctions.

Du côté de l'aile libérale démocrate, les hommes les plus brillants, les Mansfield, Fullbright, Humphrey, Morse, etc., qui venaient de marquer un point contre l'administration dans le débat sur la doctrine Eisenhower, virent là une nouvelle occasion d'entretenir le mécontentement contre Dulles. Divisés sur un certain nombre de questions, les démocrates se retrouvent dans la même hostilité contre le secrétaire d'Etat dont certains se sont juré d'avoir la peau.

Ainsi, des ultranationalistes, adversaires déclarés des Nations Unies et des « internationalistes » bon teint se retrouvèrent pour des raisons différentes dans une coalition hétéroclite, affirmant publiquement et bruyamment leur opposition à la politique de la Maison Blanche.

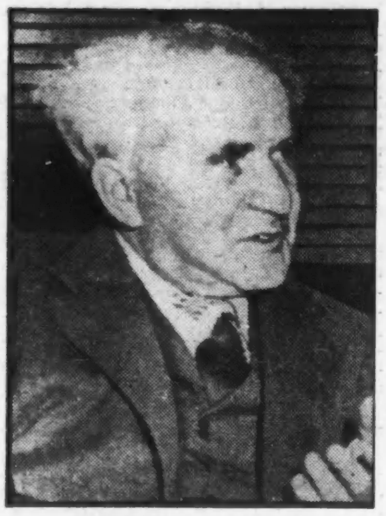
Ike agacé

Une explication s'imposait. Elle eut lieu mercredi 20 février, dans une atmosphère tendue. Les leaders parlementaires étaient furieux, une fois de plus, contre Dulles qui, la veille, dans une conférence de presse, avait compliqué, affaibli la position relativement claire et ferme contenue dans l'aide-mémoire remis à Eban, ambassadeur d'Israël.

Ike, pour sa part, était agacé par l'obstination de Ben Gourion et l'attitude des « congressmen » qui, à son avis, enfonçaient les portes ouvertes, car il n'avait jamais songé aux sanctions qu'en toute dernière extrémité. De plus, ils l'obligeaient à écourter ses vacances de Thomasville (Georgie) où la chasse avait été magnifique. C'était tant mieux pour les cailles, tant pis pour lui... A un moment, il avait suggéré de convoquer les parlementaires en Georgie, mais il avait fallu y renoncer devant les susceptibilités manifestées par certains...

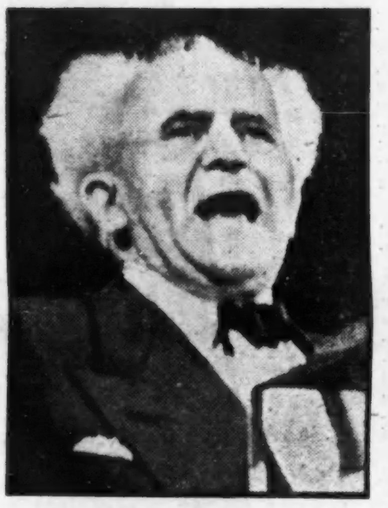
Une suggestion perfide

On parla pendant près de trois heures. Cabot Lodge expliqua qu'il ne pouvait plus retarder indéfiniment l'offensive des Afro-Asiatiques, et que l'avenir des Nations Unies était en jeu. Dulles l'appuya, évoquant l'importance de la doctrine Eisenhower pour le Moyen-Orient, et rappela les grands intérêts économiques, dans la balance.

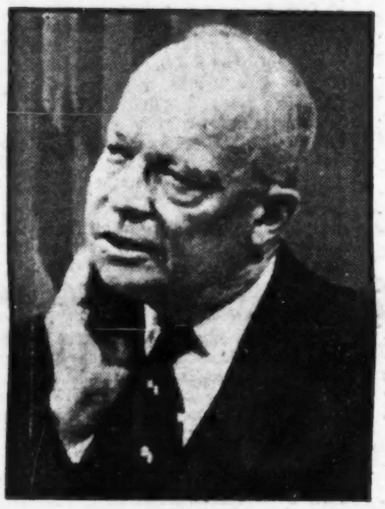


BEN GOURION
Non !

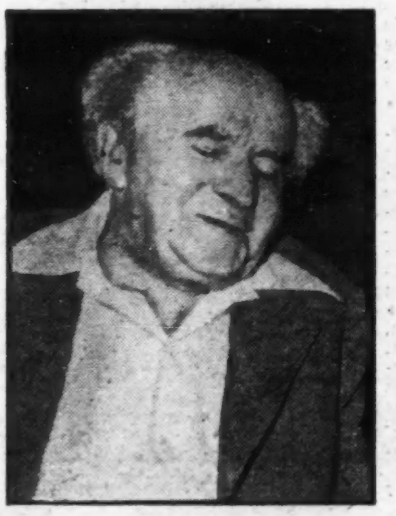
EISENHOWER
On verra !



Non et non !



Je vois



Non, sauf...

Vous voyez !

Néanmoins, il fallait aller aussi loin que possible pour assurer la sécurité d'Israël, mais le Congrès serait-il prêt à souscrire de nouvelles obligations ? Le président estima que l'évacuation des forces israéliennes était indispensable, et qu'il était impossible de récompenser l'agression. « *Expliquez donc tout cela au pays* », suggéra perfidement le sénateur Russel.

Entre deux quintes de toux, Ike s'adressa à la nation le soir même, la faisant juge du problème, adoptant, à la surprise générale, la position la plus contraire au courant de l'opinion. Celle-ci fut ébranlée, mais dans l'ensemble, resta froide aux arguments du président. Le « New York Times » dressa le bilan suivant, établi d'après les éditoriaux de la presse : New-York, contre ; New-Jersey, pour ; Pennsylvanie, pour ; district de Colombie, pour ; Maryland, pour ; Kentucky, contre ; Illinois, Michigan, Minnesota, Utah, Massachusetts, Georgie, tous contre ; Missouri et Californie, pour et contre.

Devant une réaction aussi partagée et la fermeté de l'opposition parlementaire, la Maison Blanche dut faire retraite et composer.

Compromis

A dire vrai, l'administration n'avait cessé, depuis le début de la crise, d'assouplir sa position. On était passé successivement d'une promesse orale à Eban, à l'énoncé précis de l'aide-mémoire. On songeait maintenant à une déclaration conjointe du Congrès et à une déclaration solennelle sur la liberté de navigation. « *Nous étions bien décidés à éviter les sanctions* », dirent les officiels.

« *Paradoxe, malentendu tragique* », disait-on à la Maison Blanche, car jamais les Etats-Unis ne furent aussi déterminés à faire prévaloir une solution juste pour Israël. Le refus de Tel Aviv bloquait le développement d'une politique qui comporte le clair et net avertissement à l'Egypte d'avoir à respecter la liberté de navigation non seulement à Akaba, mais à Suez. Quant au président, il agissait comme un shériff dans un « western », avec une conscience très scrupuleuse de ses obligations envers les Nations Unies, et tenait le raisonnement suivant :

> « *Parce que quelques malfaiteurs sont encore en liberté, faut-il supprimer la police ?... L'un a tort, l'autre n'a pas obligatoirement raison s'il fait lui-même sa propre justice...* »

Le leadership ingrat

Le petit drame historique, c'est que, pendant une semaine, les Américains ont partagé avec les Canadiens, les Britanniques, les Français et bien d'autres pays étrangers, les mêmes doutes et les mêmes réserves à l'égard de la politique de leur président. Ce n'est pas la première fois, ni sans doute la dernière fois qu'une collusion tacite entre une puissance étrangère et le public américain pèse lourdement dans une décision gouvernementale.

EUROPE

Les économies de M. Sandys

UNE conférence pour rien. Sept ministres et un secrétaire d'Etat, des diplomates américains et canadiens, l'ancien commandant de l'Ecole polytechnique, le général Brisac, pour représenter le Shape, six heures de discussions et un communiqué : la conclusion est remise à une date ultérieure. Tel est le résultat de la réunion à Londres du Conseil de l'Union de l'Europe occidentale, convoqué pour examiner les projets britanniques de réduction des effectifs en Allemagne.

La balle passe maintenant à l'O.T.A.N. On n'en peut guère attendre une décision plus ferme. Le gouvernement anglais paraît bien décidé à rester sur ses positions : son budget sera présenté en avril et il lui faudra absolument annoncer alors de « sérieuses économies » sur les dépenses militaires. A Lancaster House, M. Duncan Sandys, devant les ministres continentaux, a indiqué que si la Grande-Bretagne ne changeait rien à l'organisation de ses forces armées, il lui faudrait dépenser pour elles, en 1960, plus de deux mille millions de livres (2.000 milliards).

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"

L'ARME ULTIME AR

(DE NOTRE ENVOYE SPECIAL A WASHINGTON MICHEL BOSQUET.)

M. PETERSEN, directeur de la Défense civile américaine, vient de déclarer devant la Chambre des Représentants à Washington :

« Dans un an ou deux, en 1960 au plus tard, les fusées balistiques intercontinentales, avec tête thermonucléaire, seront l'arme numéro un. Lorsque cette *arme ultime* sera au point, tous les plans de protection et d'évacuation prévus par notre gouvernement tomberont à l'eau. »

Le même jour, l'état-major de la U.S. Navy faisait publier dans un journal de New York les révélations suivantes :

> *« Les usines atomiques d'Oak Ridge, les aciéries de Youngstown et Pittsburgh, les champs pétrolifères et les usines chimiques du Sud, toute la Nouvelle-Angleterre, l'Etat de New York, la Pennsylvanie et l'ensemble de la côte atlantique sont maintenant à la portée des nouvelles fusées nucléaires auxquelles les sous-marins soviétiques à grand rayon d'action peuvent servir de bases de lancement. »*

Les avertissements de cette nature sont de plus en plus fréquents aux Etats-Unis. Ils viennent de personnalités ou d'organismes qualifiés pour savoir de quoi ils parlent. Le bilan, en ce début de mars, de ce qui a été révélé en Amérique sur les derniers développements dans la fabrication des engins à fusée, doit être formulé en ces termes :

> *Les Etats-Unis sont engagés avec l'U.R.S.S. dans une course serrée pour la possession de « l'arme ultime », et les techniciens américains paraissent considérer que, dans cette course, l'U.R.S.S. a peut-être déjà pris un avantage décisif.*

Cette crainte, qui bouleverse bien des projets, se fonde sur les estimations sérieuses des services américains de renseignements et de recherche.

Le rapport Symington

Voici, par exemple, le rapport Symington publié par une sous-commission du Sénat qui avait enregistré, durant plusieurs semaines, les témoignages d'officiers supérieurs de l'Air Force, de l'Armée et des services de renseignements :

PRODUCTION AERONAUTIQUE. — « Actuellement, et depuis trois ans, les Soviets produisent davantage d'*avions de combat* modernes que les Etats-Unis.

« Les unités de combat russes possèdent actuellement plusieurs milliers d'avions de plus que les Etats-Unis.

« Les Soviets produisent actuellement dix fois plus de *chasseurs* que les Etats-Unis, et leurs unités de chasse comprennent davantage d'appareils à réaction que l'ensemble de l'aviation américaine.

« Les Soviets ont davantage de *bombardiers* lourds que les Etats-Unis et les produisent à une cadence plus rapide. »

RECHERCHE ET DEVELOPPEMENT. — « Les Soviets progressent plus rapidement que les Etats-Unis dans le développement et la production d'armes scientifiques d'un type nouveau et si les plans actuels des Etats-Unis ne sont pas modifiés, l'U.R.S.S. détiendra la supériorité dans ce domaine.

> *« L'U.R.S.S. forme annuellement deux fois plus de chercheurs et d'ingénieurs que les Etats-Unis.*

« En *physique nucléaire* et électronique, les laboratoires de recherche soviétiques sont supérieurs à ceux de tout autre pays du monde, et les chercheurs soviétiques sont très capables. »

FUSEES. — « La Russie a commencé plus tôt que les Etats-Unis le développement de projectiles balistiques et semble avoir fait dans ce domaine des progrès substantiels au point d'avoir devancé les Etats-Unis dans certains aspects au moins de l'I.C.B.M. et de l'I.R.B.M. (projectiles balistiques intercontinentaux et à portée intermédiaire (1). Il a été témoigné que les Russes ont tiré des projectiles balistiques d'une portée supérieure aux nôtres et qu'ils sont aussi avancés, sinon plus, que les Etats-Unis pour les fusées balistiques à longue portée. »

Quelques sénateurs républicains ont contesté la véracité du rapport Symington ; ils accusent le sénateur démocrate de défendre les intérêts de l'Air Force et de noircir à dessein le tableau, afin d'obtenir des crédits.

Le rapport Killian

Mais le rapport Symington est confirmé par un autre document, dont les auteurs ne peuvent être suspectés de motifs politiques : c'est le rapport préparé, à la demande du Conseil national de Sécurité (l'équivalent du « cabinet restreint ») par le Dr James Killian, président du Massachusetts Institute of Technology, en collaboration avec cinquante techniciens et directeurs d'industrie.

Le rapport Killian affirme : « En raison des progrès accomplis par les Soviets, l'avantage américain, en matière de bombardements intercontinentaux, disparaîtra vers l'été 1957, s'il ne passe pas carrément aux Soviets à cette date... Et durant la période 1960 à 65, les Soviets jouiront d'une importante prédominance en matière de projectiles intercontinentaux. »

Le rapport Killian rejette l'hypothèse d'une offensive générale des Soviets durant cette période, mais prévoit que « les Soviets exploiteront avec audace et résolution leur position avantageuse ».

Dans l'optique du rapport Killian, le comportement récent de l'U.R.S.S. apparaît aux chefs militaires américains sous un jour nouveau : assurés peut-être, pour les années à venir, d'une supériorité relative dans le domaine des armes décisives, les Soviétiques peuvent se montrer désinvoltes (en Hongrie, au Moyen-Orient); ils savent que l'Amérique, pour des années, ne prendra pas le risque d'un conflit général pour un enjeu local.

Les rapports Killian et Symington éclairent aussi certains autres événements aux yeux des Américains :

● Quand le maréchal Boulganine ou M. Kroutchev se réfèrent, à trois reprises en six mois, aux « projectiles à *tête* thermonucléaire qui peuvent atterrir en n'importe quel point du monde », cela signifie que l'U.R.S.S. est consciente de son avantage et qu'elle possède les engins que les experts lui attribuent.

« L'U.R.S.S. ne s'est jamais vantée d'un accomplissement qu'elle n'aurait pas réalisé, a déclaré le secrétaire de l'Air américain, M. Quarles. Elle ne possède sans doute pas encore le projectile intercontinental, mais des indices nous portent à croire qu'elle possède une fusée de 1.300 kilomètres de portée et qu'elle mettra en service dans le courant de 1957 une fusée d'une portée deux fois plus grande. »

● Quand — comme ce fut à nouveau le cas jeudi dernier — un avion téléguidé américain échappe au contrôle des spécialistes, cela indique que la technologie américaine n'a peut-être pas encore maîtrisé tous les problèmes de l'usinage à très haute précision, et qu'au surplus les Etats-Unis poursuivent leurs expériences avec des *avions* téléguidés (le « Matador » et le « Snark » ne sont pas des fusées, mais des avions sans pilote, volant à moins de 1.200 km/h et interceptables), parce qu'ils ne pensent pas pouvoir développer à bref délai des fusées de plus de 1.000 km. de portée (2).

Eisenhower : « Crash program »

● Quand, d'autre part, le président Eisenhower — comme il vient de le décider — inscrit un crédit *supplémentaire* de 1.100 milliards de francs au budget de l'Air Force et fait arrêter en même temps le développement de nouveaux types de bombardiers, cela signifie que les Etats-Unis ne comptent plus pouvoir gagner *à la fois* la course aux bombardiers et la course aux fusées.

« L'égalité avec l'U.R.S.S. en matière de bombardiers stratégiques n'est pas nécessairement impérative pour nous », a déclaré le président Eisenhower lors de l'enquête Symington.

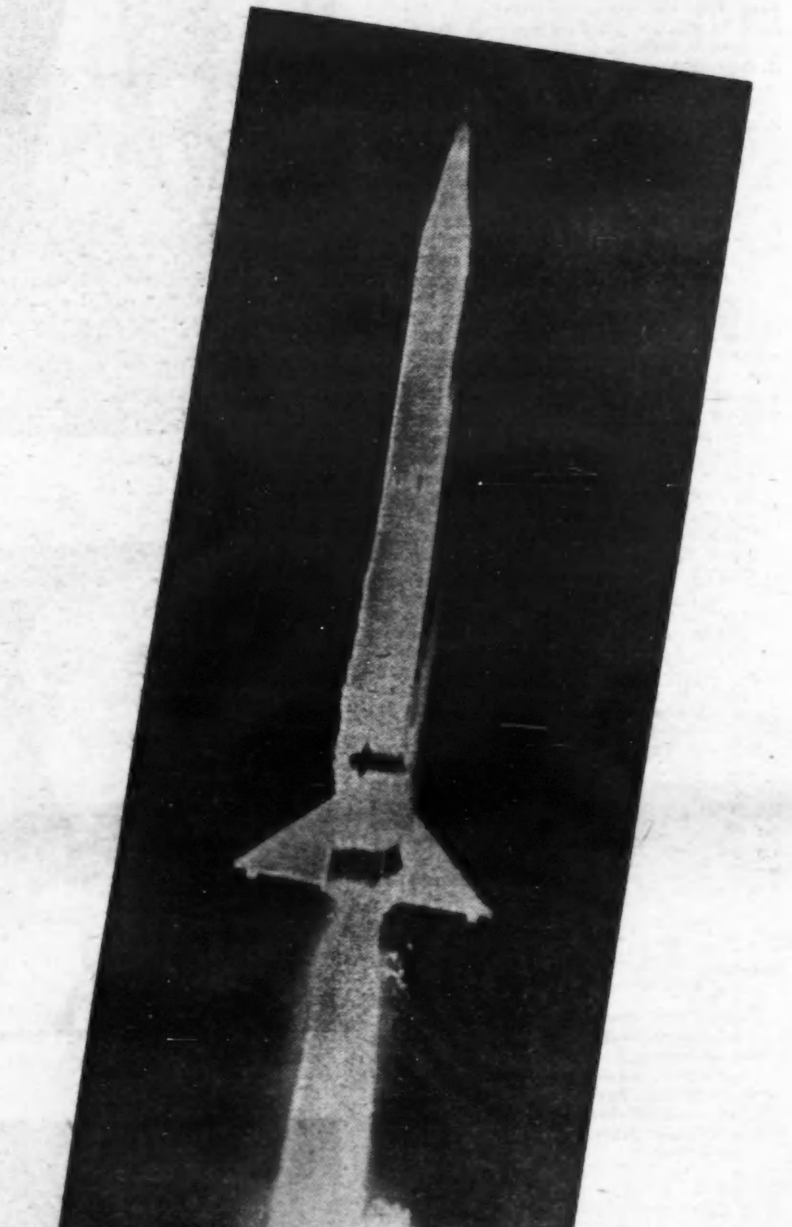
Mais le gouvernement américain vient de reconnaître que l'égalité en matière de fusées, elle, est un impératif absolu.

Si réellement l'U.R.S.S. met déjà en service des fusées de 1.300 et de 2.500 km. de portée, toutes les bases périphériques américaines (en Europe, en Afrique, en Asie et en Extrême-Orient) sont en effet à la merci de projectiles qu'il sera longtemps encore *impossible d'intercepter*, car ils volent (comme vient de l'indiquer M. Duncan Sandys) à 160 km. d'altitude et à une vitesse de 8.000 km/h. La seule protection consiste à posséder des armes identiques, afin de décourager l'agression.

D'où la soudaine décision du président des Etats-Unis : « *Crash program* » (programme d'extrême urgence) pour la construction de fusées.

Ce programme représente l'entreprise technique la plus gigantesque de l'histoire américaine. Le fameux « projet Manhattan », qui aboutit en 1944 à la construction de la bombe atomique, avait coûté 800 milliards de francs ; pour les fusées, les Etats-Unis ont déjà dépensé 2.000 milliards, dont plus de la moitié pour la recherche.

« L'arme ultime » a déjà fait surgir plusieurs villes aussi secrètes et complètes que le fut Los Alamos pendant la guerre ; elle a révolutionné la technologie dans des domaines aussi divers que ceux des matériaux réfractaires, des machines-outils à haute précision et des combustibles solides.



FUSÉE AMÉRICAINE EN CALIFORNIE
Les invalides de préférence : ils font moins de poussière...

Dix-sept des plus grandes entreprises américaines, avec leurs milliers d'ingénieurs et de techniciens, exécutent des recherches et des commandes prioritaires pour le « crash program » : la General Electric, Remington, Bosch, Bell, Martin, Douglas, la North American Aviation, Convair, surtout, qui embauchera en automne 6.600 ouvriers dans sa nouvelle usine de San Diego.

RIVE : QUI L'AURA ?

Grâce à cet effort colossal, qu'elle est résolue à fournir, l'Amérique va-t-elle rattraper l'avance que ses experts attribuent généralement à l'U.R.S.S. ?

Le fabuleux I.C.B.M.

La mise au point et la fabrication de « l'arme ultime », l'I.C.B.M. (Intercontinental Balistic Missile), comme l'appelle déjà couramment le public américain, posent des problèmes extraordinairement complexes. Pour les résoudre, la puissance industrielle — à l'échelle des géants russe et américain — est nécessaire, mais elle ne suffit pas. Il faut aussi pouvoir puiser dans un réservoir scientifique et technologique considérable ; il faut inventer mille procédés nouveaux ; il faut mettre à sa disposition des centaines de chercheurs et accumuler ainsi un immense réservoir d'imagination créatrice. C'est là le principal « goulot d'étranglement ». Un savant de 30 ans ne se construit pas aussi vite qu'une usine.

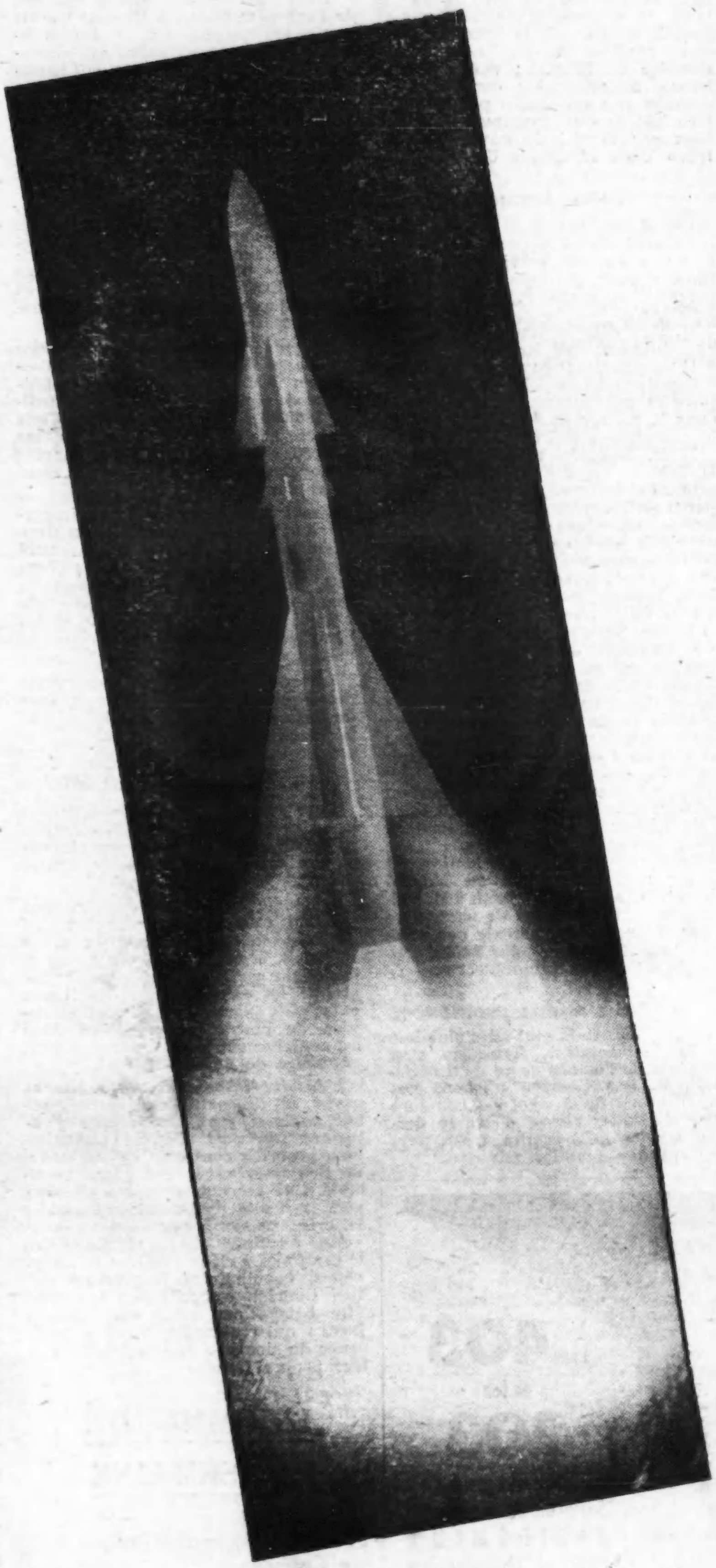
Une description schématique de l'emploi de l'I.C.B.M. indique la nature des problèmes à résoudre.

L'I.C.B.M. sera long de 30 mètres. Il pèsera une centaine de tonnes et sera propulsé par une fusée à deux étages. Il s'élèvera verticalement et atteindra, à l'apogée de sa trajectoire, une altitude de 1.500 km. et une vitesse de 13.000 km/h. Il retombera 8.000 km. plus loin en atteignant, au cours de sa chute libre, une vitesse supérieure à 20.000 km/h. Comment empêcher la fusée de se volatiliser lorsqu'elle rentre à une vitesse météorique dans l'atmosphère terrestre ? Et par quelle méthode de guidage réduire l'erreur de tir à moins de 8 km., soit à un pour mille de la trajectoire ?

Il ne faut pas songer à guider le projectile sur tout son parcours, car il est actuellement possible de brouiller les ondes de radioguidage et de faire ainsi dévier de sa trajectoire prévue un engin télécommandé. La fusée ne devra donc être contrôlée du sol que sur les premières centaines de kilomètres de son parcours. Après quoi elle devra compenser elle-même les forces de dispersion (en particulier les variations imprévisibles du champ magnétique terrestre) qui agiront sur elle. Il faudra donc la munir d'un système d'autoguidage par inertie : de gyroscopes qui enregistrent les forces de dispersion, transmettent les informations recueillies à un calculateur électronique qui détermine et commande les rectifications à opérer.

Ces gyroscopes doivent être montés dans une atmosphère rigoureusement exempte de poussière. A cette fin, il a été construit, entre autres, dans le désert de l'Arizona, une usine étanche, sans fenêtres, dont l'air est filtré et entièrement renouvelé toutes les neuf minutes. Les dessinateurs, auxquels il est interdit de déchirer du papier ou d'employer une gomme à effacer, sont choisis de préférence parmi les invalides : leur immobilité forcée réduit au minimum le frottement des vêtements et des pieds.

L'usinage des gyroscopes doit être effectué au 1/40.000 de millimètre près. Pour obtenir une précision de cet ordre, la fabrique de montres « Gruen Watch Company » s'est vu attribuer, à elle seule, un crédit de recherches de près d'un milliard de francs.



Fusée russe en Ukraine
Les moins célèbres sont meilleurs : ils connaissent les détails...

La percée russe

Jusqu'en 1955, l'Amérique se croyait, dans le domaine de la haute technologie en avance sur les Russes. N'avait-elle pas accueilli, dès avant la guerre, les meilleurs savants du monde occidental ? N'avait-elle pas importé, après la guerre, les plus illustres spécialistes de l'aéronautique et des armes « V » allemandes ? Les Russes étaient généralement considérés comme d'excellents imitateurs, mais cela seulement. Si bien qu'un nombre important de responsables estimaient que les Russes ne sauraient réaliser que ce que l'Amérique aurait réalisé d'abord.

En 1955, toutefois, ces illusions se sont vite dissipées. Au défilé aérien du 1er mai, les Russes avaient exhibé des bombardiers d'un type que l'Amérique ne s'attendait pas à voir apparaître avant plusieurs années. Ces bombardiers étaient propulsés par des réacteurs deux fois plus puissants (et donc moitié moins nombreux) que ceux des derniers bombardiers américains.

La même année, le Pentagone (Haut Etat-Major américain) révélait que « les Russes avaient essayé une fusée balistique d'une précision inconnue et d'une portée d'au moins 1.300 km. — portée qui dépasse celle de tous les engins esssayés à ce jour en Amérique ».

Le sénateur Jackson (de la sous-commission militaire attachée à la Commission de l'Energie atomique) avertit alors le Sénat que les Russes pourraient tirer une fusée de 2.500 km. de portée avant la fin de l'année 1955. Des fusées de ce type sont apparues, depuis, au-dessus de la mer Noire.

Les Russes avaient réussi une « percée technologique » impressionnante. Pendant que d'illustres spécialistes allemands (Dornberger, von Braun, von Neumann, etc.) faisaient en Amérique des plans pour l'avenir, les « deuxièmes choix » des centres d'essai allemands de Peenemünde travaillaient en Russie à des réalisations concrètes. Ces techniciens plus obscurs, plus jeunes, peu remarqués encore en 1945, se révélaient plus précieux que les « grands patrons » : mieux que ceux-ci, qui étaient surtout des théoriciens, ils avaient acquis une connaissance pratique des problèmes de technologie.

Les techniciens allemands ne sont pas d'ailleurs le seul atout soviétique. Dès 1930, l'U.R.S.S. avait lancé un immense programme de formation de cadres scientifiques, et c'est ce programme qui porte aujourd'hui ses fruits.

Tandis qu'en Amérique des entreprises concurrentes travaillent souvent à un même problème et conservent leurs secrets techniques, les ministères spécialisés d'U.R.S.S. mobilisent chacun jusqu'à 3.000 ingénieurs, travaillant en équipe et sous une direction unique aux divers aspects d'une question. Cette « méthode de choc », à en croire le témoignage d'une commission d'études britannique, a permis à l'U.R.S.S. d'acquérir la suprématie mondiale dans le domaine des machines-outils de précision et de l'automation. Le domaine des fusées en est, pour une grande part, le prolongement.

L'amiral Strauss, président de la Commission américaine de l'Energie atomique, a révélé que l'U.R.S.S. forme annuellement 60.000 ingénieurs et scientifiques — contre 22.000 aux Etats-Unis — et qu'elle possède actuellement 280 ingénieurs par million d'habitants — contre 136 aux Etats-Unis.

Alerte à l'Occident

Le professeur Teller, principal théoricien américain de la bombe H, a déclaré la semaine dernière devant les directeurs de l'industrie aéronautique américaine :

« Il y a dix ans, les meilleurs savants du monde se trouvaient sans conteste aux Etats-Unis. Aujourd'hui, la Russie nous dispute notre supériorité. Dans dix ans, les meilleurs savants se trouveront sans conteste en U.R.S.S. Je ne vous dis pas qu'il en sera ainsi *à moins que* nous ne prenions des mesures énergiques. Je vous dis qu'il en sera *sûrement* ainsi, car il faut du temps pour former des scientifiques, et l'avance russe est telle qu'elle est maintenant irréversible. »

Cette situation éclaire et justifie la nouvelle collaboration scientifique anglo-américaine dans le domaine des fusées, et la collaboration franco-britannique qui s'articulera sur elle. Le capital scientifique du monde occidental tout entier n'est pas de trop pour venir à bout des problèmes de l'I.C.B.M. et pour réduire la période durant laquelle l'U.R.S.S. pourrait détenir un avantage stratégique sur l'Ouest.

L'issue incertaine de cette nouvelle compétition explique également pourquoi l'Amérique est prête, aujourd'hui, à accorder aux Européens des têtes atomiques pour les fusées, dont certaines vont être fournies directement et dont d'autres seront développées en commun. L'Amérique a en effet cessé d'être hors de portée des engins russes. Elle est aujourd'hui logée à la même enseigne que ses alliés. Comment jurerait-elle, dès lors, qu'elle risquerait sa destruction pour empêcher que l'Europe ne capitule devant un ultimatum russe ?

C'est la question que semble s'être posée le sénateur Jackson : « Imaginez, déclarait-il devant le Sénat américain, que les Russes démontrent aux attachés militaires occidentaux une fusée de 2.500 km. de portée. Quelques jours plus tard, le maréchal Boulganine pourrait inviter les ministres des Affaires étrangères d'Europe occidentale et leur conseiller une politique neutraliste. Il est hautement probable que nos alliés seraient contraints de s'incliner. »

En effet... *à moins que l'Europe occidentale ne dispose elle aussi de projectiles à moyenne portée.* Elle pourrait alors résister à un chantage russe, même si l'Amérique, faute de posséder l'I.C.B.M., ne pouvait riposter par un ultimatum atomique à l'ultimatum que l'U.R.S.S. aurait adressé à l'Europe.

Telle est la raison de l'actuel effort américain pour mettre l'Europe en possession d'armes à fusée. Telle est également l'origine des initiatives politiques qui sont préparées à Washington en matière de sécurité européenne et de désarmement.

Michel BOSQUET.

(1) Une portée de 800 à 3.000 km. est dite « intermédiaire ». A partir de 5.000 kilomètres, elle est dite « intercontinentale ».

(2) Les Etats-Unis croient posséder une avance sensible en matière de fusées contre-avions (« sol-air »), à tête chercheuse. Deux fusées de ce type (« Nike » et « Bomarc ») sont produites en série, de même qu'une fusée aéroportée (« Falcon ») de 7 km. de portée.

Le projectile américain à plus longue portée est actuellement la fusée « Redstone », dérivée du V-2 allemand : elle peut voler à environ 500 km. de distance et est produite en série. Les engins à portée supérieure (Jupiter, Thor, Polaris, Atlas, Titan) sont encore en cours d'étude. L'essai d'une fusée « Thor » (2.500 km. de portée prévue), le mois dernier, a créé quelque émoi : l'engin n'a pas décollé, mettant en péril la vie des équipes de techniciens.

LES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

ISRAËL

Pas de garanties, des promesses

IL n'y aura pas de « drame israélien » à l'O.N.U. Les Etats-Unis n'auront pas à voter à contre-cœur la motion arabo-asiatique demandant que des sanctions économiques (mortelles) soient prises contre le jeune Etat juif. Un accord est intervenu entre Washington et Jérusalem : les troupes israéliennes seront retirées de la zone de Gaza et de Charm-el-Cheikh en échange de certaines garanties.

Chacun respire, mais personne n'est vraiment satisfait. Les concessions faites de part et d'autre font de l'accord réalisé entre Israël et les Etats-Unis un demi-échec ou un demi-succès pour chacune des parties.

Israël n'a pas marché

M. Foster Dulles n'a jamais souhaité *« rayer Israël de la carte »*, ni même le contraindre à revenir à l'invivable « statu quo ante ». Mais il avait besoin pour conserver intact le prestige que lui avait valu auprès des Arabes son attitude dans l'affaire de Suez d'obtenir une évacuation sans condition du territoire égyptien par les envahisseurs israéliens. Le succès de la « doctrine Eisenhower » au Moyen-Orient (*« Vous voyez bien que nous sommes anti-impérialistes ; acceptez donc nos dollars et laissez tomber les Russes »*) était à ce prix. Les Israéliens ayant cédé, M. Dulles avait l'intention — et se faisait fort — d'obtenir une solution qui ménage les intérêts vitaux de Jérusalem.

Les Israéliens n'ont pas marché. Ils n'ont pas eu confiance. Ils ont dit : *« Garanties d'abord, retrait de nos troupes ensuite. »* Et pour éviter l'ultime épreuve qu'il redoutait par-dessus tout — le vote des Nations Unies sur la demande de sanctions économiques contre Israël — M. Dulles a dû faire des concessions qui le placent dans une position beaucoup moins confortable.

Pour lui, une nouvelle bataille commence : celle qu'il devra mener pour faire accepter par l'O.N.U. les points essentiels de son accord avec Israël. En vertu de cet accord, les Etats-Unis vont déposer une motion demandant que les forces des Nations Unies prennent la relève des troupes israéliennes dans les deux zones de Gaza et de Charm-el-Cheikh ; que l'administration de la zone de Gaza soit confiée à un haut commissaire de l'O.N.U. ; enfin, que la liberté de navigation dans le golfe d'Akaba soit proclamée par l'Assemblée générale et confirmée dans les faits par l'envoi de navires « neutres » dans le détroit de Tiran.

Une bonne nouvelle

C'était aller beaucoup plus loin que les Etats-Unis ne le souhaitaient, car il n'y a aucune « majorité automatique » pour une telle résolution, et l'opposition arabe s'est violemment manifestée.

M. H. a déjà marqué ses réticences en soulignant que les forces de l'O.N.U. ne pouvaient en aucun cas servir à imposer telle ou telle solution politique et que l'envoi d'unités navales dans le golfe d'Akaba n'était pas de la compétence des Nations Unies.

Si M. Dulles a accepté d'engager la bataille sur les garanties qu'il a promises à Israël, c'est en partie parce qu'il a reçu au dernier moment une « bonne nouvelle » pour l'avenir de la doctrine Eisenhower. Cette doctrine avait déjà reçu l'approbation des pays du pacte de Bagdad (Irak, Iran, Turquie, Pakistan) et des deux jeunes Etats nord-africains : Tunisie et Maroc. Restaient un indécis (l'Arabie séoudite) et trois irréductibles (Egypte, Syrie, Jordanie). Au cours de sa visite aux Etats-Unis, le roi Séoud d'Arabie s'est facilement laissé convaincre de la bonne odeur des dollars américains et s'est engagé à s'en faire l'avocat auprès des trois autres.

Or, le gouvernement jordanien vient de faire savoir qu'il accepterait toute aide américaine qui ne s'assortirait d'aucune condition politique.

En prouvant que la séduction du dollar reste très forte au Moyen-Orient, cette décision laissait à M. Dulles une certaine marge de manœuvre pour aider Israël à obtenir une solution acceptable sans pour autant ruiner la « doctrine Eisenhower ».

De simples promesses

Si les Etats-Unis sont allés plus loin qu'ils ne voulaient, Jérusalem s'est contenté de l'ombre de ce qu'il réclamait. M. Ben Gourion n'ignore pas que l'accord qu'il vient de conclure avec M. Dulles risque d'être le dernier service qu'il rendra à son pays en tant que premier ministre.

Dans sa résolution du 23 janvier, le Parlement israélien (Knesset) avait nettement précisé que le gouvernement ne devrait en aucun cas accepter l'évacuation de Gaza et de Charm-el-Cheikh avant d'avoir obtenu l'assurance formelle que la liberté de circulation dans le golfe d'Akaba serait militairement garantie (par l'O.N.U. ou par les Etats-Unis) et que les troupes égyptiennes ne seraient pas autorisées à réoccuper Gaza.

Ben Gourion n'a obtenu aucune assurance de cet ordre et a dû se contenter de simples promesses. Promesses solides, plus importantes que celles que les Etats-Unis étaient initialement disposés à accorder, mais qui ne constituent pas des garanties.

Le gouvernement israélien souhaite que le problème des réfugiés palestiniens (900.000 en tout) soit définitivement réglé et propose d'en accueillir 300.000 à condition que les Etats arabes se chargent d'intégrer les 600.000 autres à leurs communautés nationales. Il n'a obtenu aucune assurance sur ce point.

Israël attache une énorme importance à la liberté de circulation dans le golfe d'Akaba (la voie commerciale du détroit de Tiran-Elath-Haïffa pourrait concurrencer efficacement le canal de Suez), mais personne n'a précisé ce qui se produirait si les Egyptiens reprenaient le blocus du détroit de Tiran.

La question, enfin, du non-retour des forces égyptiennes dans la zone de Gaza a été totalement laissée dans le vague par les Etats-Unis.

Un nouveau leader

Pour beaucoup d'Israéliens, il y a là un recul que Ben Gourion devrait payer de sa place de premier ministre et une crise paraît probable à bref délai.

L'homme qui monte derrière Ben Gourion, c'est Ygal Alon, ancien chef du Palmach (troupes de choc de la Haganah, armée de défense juive) et leader du parti *Achdut Ha'avoda*, qui groupe les éléments les plus jeunes et les plus dynamiques d'Israël. Champion de l'intransigeance, Ygal Alon est actuellement le personnage le plus populaire du pays.

L'*Achdut Ha'avoda* fait actuellement partie de la coalition gouvernementale, mais si Ygal Alon décide d'entraîner son parti dans l'opposition pour protester contre les « abandons » de Ben Gourion, la crise sera inévitable. Une nouvelle coalition étendue vers la droite paraissant peu viable, la crise pourrait entraîner de nouvelles élections au cours desquelles le camp des « vieux sionistes », diplomates, conciliateurs (représenté par Ben Gourion et le Mapai), pourrait être balayé par celui des « jeunes turcs » qui croient moins en la puissance du sionisme international qu'en leur propre force.

L'HOMME DE LA SEMAINE

Franco, généralissime, mais prudent

DEUX généraux en retraite et un économiste septuagénaire, dont les théories sont passées de mode depuis une trentaine d'années, sont venus «rajeunir» cette semaine l'équipe qui gouverne l'Espagne sous la direction — combien pesante — du doyen des chefs d'Etat européens, en place depuis dix-huit ans : le « Généralissime » Francisco Franco Bohamonde, le « Caudillo ».

Ce remaniement ministériel présenté par la presse officielle du régime comme « un grand changement » n'est qu'un nouveau tribut payé par Franco, en présence d'une crise économique aiguë, d'une agitation populaire croissante et de multiples conspirations contre son régime, à la devise qu'il choisit, jeune officier, et qui lui tient depuis toujours lieu de programme : « Habil prudencia ».

Quelle habile prudence en effet a constamment guidé ce fils de petit-bourgeois galicien, provincial et lourdaud, pour en faire, à quarante et un ans, le chef d'état-major de l'armée de la République, deux ans plus tard, le leader incontesté de la rébellion nationaliste, et depuis près de vingt ans, l'inamovible dictateur de cette « unité de destin dans l'universel » qu'est, selon sa propre expression, l'Espagne contemporaine.

Le « glorieux mouvement »

A vingt ans, Francisco Franco n'avait rien du traditionnel officier espagnol. Petit, trapu, les traits lourds, il se voyait traiter avec quelque mépris par ses camarades pour la plupart de vieille souche castillane. D'abord affecté à l'armée du Rif, il sut y acquérir une réputation de bravoure sans cependant obtenir, à son grand regret, la « croix laurée de San Fernando », omission qu'il s'est hâté de réparer depuis en organisant son autodécoration aussitôt arrivé au pouvoir.

Mais ce début de carrière prometteur lui permit de franchir un pas décisif dans la voie de l'opportunisme en choisissant — avec quel soin — son épouse, la belle Dona Carmen, dans une famille de bourgeois respectés et bien-pensants. Conquise de haute lutte sur les résistances de sa belle-famille, Dona Carmen l'introduisit auprès des gens « bien » et il s'appliqua dès lors à compenser dans la société espagnole l'esprit de répartie dont il était remarquablement dénué par un de ces silences « lourds de pensée » dont on ne sait trop s'ils dissimulent un esprit acéré ou le néant absolu.

Son heure vint le 17 juillet 1936. Quatre jours plus tôt, le député Calvo Sotelo, chef de file de la droite, avait été victime d'un meurtre qui répondait à ceux de deux officiers républicains. Une série de pronunciamientos éclatait. Le général Franco, alors plus ou moins exilé aux Canaries, s'emparait sans difficulté du pouvoir local, débarquait le lendemain d'un avion anglais au Maroc où les rebelles triomphaient également, et prudemment, attendait à Casablanca pendant plus de 24 heures « pour faire le plein d'essence » que le succès des insurgés se confirme. En arrivant enfin à Séville, il apprenait la mort accidentelle du meilleur chef militaire espagnol, le général monarchiste Sanjurjo, qui faisait de lui le seul chef possible du « glorieux mouvement ».

Petit général colonial

Les talents militaires du Généralissime restent très controversés. Un des plus fameux généraux allemands, qui participait aux combats des nationalistes, aurait, dit-on, demandé son rappel à Hitler, « faute de pouvoir s'entendre avec Franco, petit général colonial, qui n'avait pas dans la tête plus d'une brigade ».

En fait, chef de l'insurrection du Sud, Franco n'apparut au premier plan qu'au printemps 1937, lorsqu'il vint prendre des mains des généraux Mola et Kindelan, chefs de l'insurrection dans le Nord, le commandement militaire unique.

Entre ces deux officiers, tous deux minces, élancés et de haute taille, le petit général Franco, grassouillet, agitant rapidement ses pieds pour se mettre à leur pas, défila au centre de Burgos. Ecoutant tout le monde avec une patience distraite, taciturne et impénétrable, d'une ignorance encyclopédique, il sut s'installer dans le rôle d'arbitre. Il avait le don de rassurer également les forces hétérogènes (fascistes, cléricaux, monarchistes) qui se disputaient le contrôle du mouvement. Il était déjà « le Caudillo », pompeux surnom choisi par lui à l'imitation de ceux de « Duce » et de « Fuhrer », lorsque, avec la paix, le 1er avril 1939, l'ombre de Philippe II et de son Escorial retomba sur l'Espagne.

Un étrange mélange de théocratie, de pseudo-régence, de visions impériales et de dictature policière s'abattit sur le pays. Très vite, le parti unique, base du régime, « la Phalange », qui était traditionaliste et autoritaire, mais également radicale, anticléricale et socialisante, se trouva en conflit avec le dictateur. La Phalange exprimait le ressentiment de la petite-bourgeoisie contre l'aristocratie et sa peur du prolétariat ; Franco choisit de s'appuyer sur des forces plus sûres et plus respectables : l'Eglise, la féodalité terrienne, le capital financier et l'armée ultra-conservatrice.

« C'est un curé »

A la tête d'un régime hâtivement édifié sur ces bases, il entreprit aussitôt une des politiques étrangères les plus sinueuses et compliquées qu'on ait vues.

En septembre 1939, lors de la déclaration de guerre, l'Espagne était « neutre ». Le 12 juin 1940, dès le déferlement des panzerdivisionen sur la France et l'héroïque décision du Duce d'entrer à son tour en guerre, l'Espagne remplaçait le terme de neutralité par celui, plus équivoque, de « non-belligérance ».

Après un télégramme de félicitations à Hitler, Franco arrêtait bientôt son modeste programme : « Il est nécessaire de faire une nation, de forger un empire, disait-il le 18 juillet. Pour cela, notre première tâche est de renforcer l'unité de l'Espagne. La possession de Gibraltar, l'expansion en Afrique et le maintien d'une politique d'unité sont toujours un devoir et une mission. » Bientôt, il revendiquait non seulement tout le Maroc, mais l'Oranie.

Le 23 octobre 1940, il rencontrait à Hendaye un Hitler dynamique et en pleine euphorie de victoire. Au sortir de cette rencontre, le Fuhrer, imitant avec l'art d'un véritable comédien les gestes onctueux, le ton benoît de Franco, déclarait textuellement : « Ce n'est pas un général... c'est un curé. »

A Hendaye d'ailleurs, Hitler n'avait rien cédé, et il ne cachait pas que son mépris s'étendait, par-delà le Caudillo, à son régime lui-même : « Les prêtres et les monarchistes, répétait-il, ces ennemis mortels de la renaissance de notre peuple, se sont ligués pour prendre le pouvoir en Espagne. » Le Fuhrer rêva même un moment de remplacer Franco par le général Munoz Grandes, qui commandait sur le front germano-soviétique la division bleue (Azul), contribution volontaire de l'Espagne à la « lutte de l'Occident contre le communisme », afin, disait-il encore, « de nettoyer ce pays de la boue monarcho-cléricale ».

L'espérance impériale

Quelques jours avant « l'historique entrevue » d'Hendaye, Franco avait pourtant remplacé son conservateur ministre des Affaires étrangères, trop anglophile à son gré, le colonel Beigbeder, qui apprit d'ailleurs la nouvelle en lisant son journal, par son propre beau-frère, Serreno Suner, jusque-là ministre de l'Intérieur et chef de la Phalange, le plus chaud partisan de l'Axe en Espagne.

En dépit des efforts de Suner, d'une entrevue avec Mussolini en 1941, d'innombrables messages échangés avec Hitler, les dictateurs de Berlin et de Rome redoutaient plus qu'ils ne la souhaitaient l'aide espagnole. Le premier, en effet, craignait d'avoir à fournir plus d'armements et d'aliments qu'il n'obtiendrait d'avantages militaires en contrepartie ; le second avait lui-même trop d'ambitions nord-africaines pour susciter un concurrent. Suner eut beau ajouter le Portugal aux revendications africaines du Caudillo, « l'espérance impériale » dut être provisoirement remisée.

après qu'il a communié. »

Le Caudillo de la paix

Elle s'allume de nouveau le 22 juin 1941, lorsque les divisions nazies passent la frontière russe. « Je considère avec vous, écrit Franco à Hitler, qu'un destin historique vous unit à moi et au Duce par des liens indissolubles... »

Trois ans durant, tandis que des manifestations « spontanées » se déroulaient périodiquement devant l'ambassade britannique, que les résistants français s'entassaient au camp de Miranda pour un long purgatoire sur la route de l'Afrique du Nord, la « vocation impériale » dut ronger son frein. Serrano Suner, désavoué, avait été éliminé en 1942 du gouvernement. A partir de février 1943, l'Espagne s'offrait, en vain, comme arbitre pour préparer « l'unité de la grande famille des peuples chrétiens » contre l'U.R.S.S. Mais les jeux étaient faits.

Le journal « Informaciones », d'ordre du dictateur, publiait bientôt cette prodigieuse épitaphe :

« *Un énorme PRESENT s'étend sur toute l'Europe parce qu'Adolf Hitler, fils de l'Eglise catholique, est mort en défendant la chrétienté.* »

Le lendemain, tous les journaux espagnols étalaient en première page une énorme photographie du vrai vainqueur avec cette légende : « *Victoire de Franco, le Caudillo de la paix.* »

que celui du Caudillo...

On supprima le salut à la romaine, les chemises bleues se firent plus rares. Une après-guerre pleine d'angoisse commençait pour le gouvernement espagnol. La France fermait ses frontières. L'O.N.U., à la fin de 1946, condamnait le régime pour ses origines et son manque d'esprit démocratique, les pays occidentaux retiraient leurs ambassadeurs. C'était l'isolement, dont l'Espagne ne sortirait qu'après six ans d'efforts diplomatiques, lorsqu'elle aurait trouvé enfin un nouveau « parrain impérial » : les Etats-Unis d'Amérique.

« Le peuple ne t'aime pas »

Mais cet isolement même facilitait le réveil d'une conscience intérieure. L'identification, chaque jour plus poussée de l'église espagnole au régime, n'empêchait pas certains prélats eux-mêmes, comme le cardinal Segura, d'élever la voix pour qu'on rendît à Dieu ce qui n'appartenait pas à César. Franco avait beau suggérer, comme moyen de lutter contre le communisme, la distribution d'images pieuses dans les pays avoisinant la Russie ; faire publier dans la presse sa photographie en uniforme, un genou en terre devant la Vierge de Fatima, avec pour légende: « *L'homme n'est jamais si grand qu'à genou. Il n'est pas de tableau plus beau que celui du Caudillo après qu'il a communié* », le clergé, pourtant l'un des piliers du régime, se montrait d'une prudence croissante.

de tableau plus beau...

L'armée, de son côté, élevait parfois la voix. Ainsi le général Yagüe, s'adressant en 1947, à l'issue d'un banquet qui suivait de modestes manœuvres près de la frontière française, au généralissime, l'avertissait : « *Je vais parler clair avec cette franchise qui est de mise entre anciens compagnons d'armes. Mon général, je dois te donner une mauvaise nouvelle. Le peuple ne t'aime pas et la grande famille militaire non plus. Tout cela vient de ce que tu es entouré de voleurs qui exploitent la misère des gens et dont le luxe est à l'opposé des buts qui furent ceux du mouvement.* »

Virilité

Non, le peuple ne l'aime pas. Tous les Français qui ont passé ces dernières années des vacances en Espagne — et ils sont nombreux — ont ressenti le contraste saisissant entre l'appareil du régime et le mépris qui l'entoure. Le représentant de la force publique au couvre-chef bonapartien, le « guardia civil » haï et envié à la fois par la population est un maniaque de la « documentacion », ces papiers d'identité qu'il faut brandir à tout bout de champ en répondant docilement aux questions qu'on vous pose. Il agace, mais ne fait pas peur. Il n'effraie même plus les troupes de « golfillos », les « sciuscia » espagnols, qui assaillent le touriste ou le « riche » aux cris de « una peseta, una pesetita, por favor » et se jettent sur le moindre uniforme américain en scandant interminablement « Americanos dolares, Americanos dolares... »

De temps en temps, dans l'indifférence totale de la population, le Caudillo change de gouvernement comme le propriétaire d'un hôtel change de domestiques. Puis il prononce quelques discours où revient constamment l'un de ses mots favoris « Virilité » et, sous diverses formes, renouvelle ses revendications africaines. De remaniement en remaniement, la droite « monarcho-cléricale » détient plus que jamais le pouvoir réel. Depuis la semaine dernière, sept ministères au total sont aux mains des intégristes catholiques, affiliés ou proches de « l'Opus Dei ».

FRANCO
« *Il n'est pas...*

L'Opus Dei

Cette association mystérieuse, la plus réactionnaire d'Espagne (elle tenta même de rétablir l'Inquisition), est, avec la Phalange et la police, le troisième arc-boutant du système. L'Opus Dei, « institut séculier » (c'est-à-dire organisation à but religieux dont les membres, tout en faisant les trois vœux de religion, continuent à vivre comme des laïcs), groupe les catholiques d'extrême-droite partisans d'une monarchie absolue et nostalgiques du féodalisme médiéval. Elle s'efforce surtout de noyauter les cadres de l'enseignement et de l'administration. Mais elle est combattue à la fois par la gauche phalangiste et surtout par la gauche démo-chrétienne.

Soutenue par quelques évêques (ceux de Valence, Santiago, Saragosse, Malaga notamment) cette gauche chrétienne s'efforce de reconquérir l'audience des ouvriers en dénonçant l'égoïsme des possédants. « Des ouvriers à l'âme de mendiants, déclarait récemment l'un de ses dirigeants, sont la proie la plus facile d'une poignée de militants communistes convaincus de la dignité humaine. On ne peut plus calmer l'inquiétude prolétarienne en remplissant plus ou moins le râtelier. »

Le « baiser de la mort »

Spontanément le plus souvent, et aussi à l'appel des chrétiens de gauche, autant sinon plus que des socialistes clandestins, la fière jeunesse espagnole, écrasée par la misère, étouffée sous vingt ans d'obscurantisme, rappelée constamment à la sagesse par les souvenirs vivaces d'une guerre civile qu'elle n'a pas connue, se réveille. Dans les Asturies, à Barcelone, à Madrid, elle manifeste, fait grève, s'en-

→

CHAUDE en hiver, FRAICHE en été, LUMINEUSE en toute saison

LA MAISON DU SOLEIL
SALON DES ARTS MÉNAGERS 1957

Doit ses qualités aux
VITRAGES ISOLANTS

Réalisation des Fabricants de Glaces et de Verres • SAINT-GOBAIN • BOUSSOIS • ANICHE

flamme. Les garçons du moins : car, la condition des femmes espagnoles n'est guère propice à l'émancipation. Quelles préoccupations communes entre cette Andalouse blonde au visage de poupée et à la cervelle d'oiseau, surnommée par des amis français « la Vénus au miroir » en raison des longues heures qu'elle passait à se parer devant sa glace, et son «novio», charmant lui aussi, lui aussi Andalou, mais pétillant d'intelligence et de dynamisme, et que la police soupçonne à juste titre aujourd'hui d'être le meneur de la récente grève des tramways de Madrid ?

Mais, emmenés par les étudiants, par les jeunes ouvriers, 350.000 Barcelonais peuvent bien défiler aux funérailles du capitaine général Bautista, mort dans des conditions suspectes alors qu'il nouait des contacts avec les monarchistes et les républicains : l'impasse de l'opposition reste en apparence complète. L' « habil prudencia » de Franco qu'illustrent tant de photos montrant le dictateur donnant l'accolade (« le baiser de la mort » dit-on en Espagne) à Sanjurjo, Mola, Calvo Sotelo ; puis à Hitler, Mussolini, Himmler, Ciano, Laval, Eva Peron ; enfin à l'amiral Sherman ou au banquier américain Tirana, n'a pas fini de tenir ses ennemis en échec. Mais l'heure de la résignation est passée. Voici revenir celle du courage.

POLOGNE

Rapprendre à penser

« *AU cours des trois dernières années, nous avons rappris à parler, et grâce à cela, nous avons pu faire notre révolution d'Octobre. La tâche qui est maintenant la nôtre est de rapprendre à penser ; c'est de formuler les conditions précises de la construction d'une véritable Pologne Nouvelle.* »

Ces quelques phrases prononcées par un dirigeant de la Pologne actuelle résument à elles seules toutes les difficultés et tous les espoirs des hommes au pouvoir en Pologne. La période du stalinisme, les grandes déceptions des dernières années ont créé, chez un certain nombre de Polonais, un état d'esprit purement négatif où le nihilisme voisine avec un mécontentement permanent.

Cet état d'esprit caractérise surtout un certain nombre d'intellectuels qui se situaient jadis à l'avant-garde du stalinisme polonais. Plus ils ont été convaincus jadis, plus ils sont sceptiques aujourd'hui. Certains d'entre eux, après la démystification de l'époque stalinienne, mettent en doute les fondements mêmes du socialisme en Pologne.

Pourtant, ce sont eux qui ont les contacts les plus nombreux — en partie à cause de leur connaissance des langues étrangères — avec les intellectuels ou les journalistes occidentaux qui se rendent souvent ces derniers temps en Pologne. Il n'est donc pas étonnant qu'en Occident on perçoive mieux les aspects négatifs de l'expérience polonaise que l'effort énorme de reconstruction du socialisme qui se fait dans ce pays.

Cet effort est moins spectaculaire que les luttes passionnelles qui ont caractérisé l'Octobre polonais. Mais il n'est pas moins réel ni moins fécond pour l'avenir. Il constitue, en tout cas, la préoccupation majeure des dirigeants polonais et c'est de lui qu'il faut parler en premier lieu quand on veut savoir ce qui se passe dans la Pologne d'aujourd'hui.

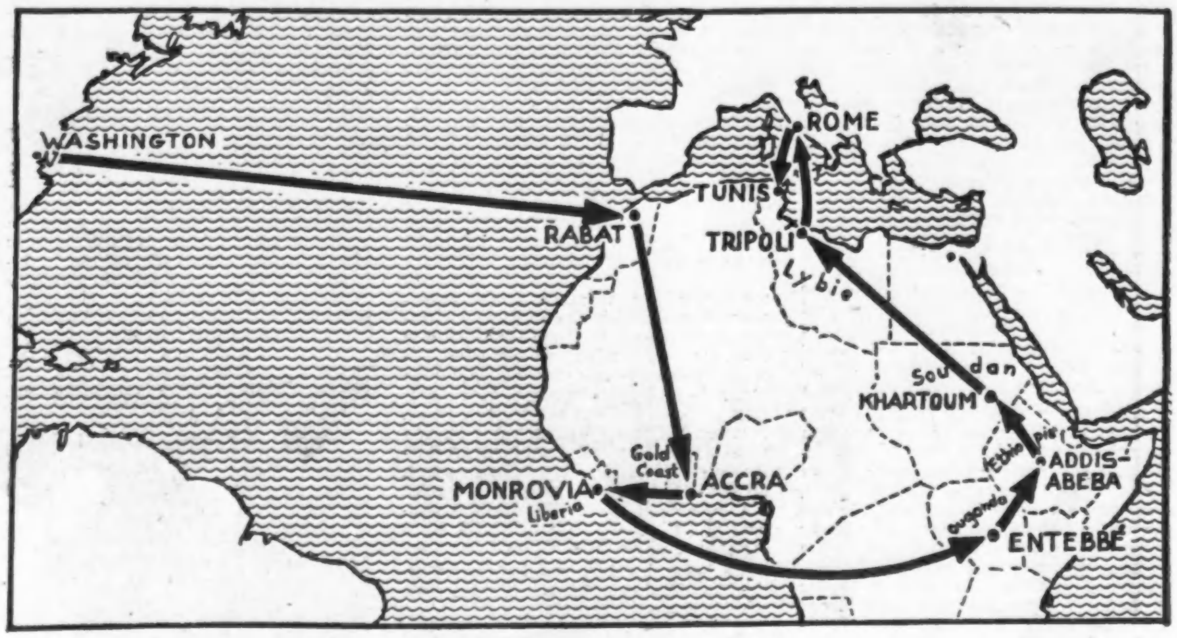
Le « Conseil des Sages »

Pour définir le modèle nouveau dans lequel il faut mouler la vie économique, politique et sociale du pays, Gomulka et les siens ont pris récemment trois décisions de première importance :

1. Constituer un brain-trust des plus éminents économistes polonais et de tous les hommes qui se sont distingués ces derniers temps par leur appréciation judicieuse du fonctionnement de l'économie polonaise.

C'est un organisme unique dans les annales des pays de l'Est qui vient d'être créé à Varsovie sous le nom de « *Conseil Economique* » et dont le but est d'étudier et de définir les voies que doit emprunter l'économie polonaise.

La présidence de ce Conseil des Sages a été confiée au professeur Oscar Lange, ancien professeur de l'université de Chicago, et économiste de renommée mondiale ; le poste de premier vice-président et de dirigeant effectif de l'équipe a été affecté à M. Czeslaw Pobrowski, ministre de la Planification entre 1945 et 1948, qui, à cause de son opposition au stalinisme, a été contraint d'émigrer et a passé sept ans en France.



L'ITINÉRAIRE NIXON
Où iront les continents qui « montent » ?

Un caractère

2. En même temps, il a été décidé de libérer les universités polonaises de toute ingérence de l'Etat et de leur donner une liberté de recherches dont elles n'ont probablement jamais joui dans l'histoire de ce pays. Symboliquement, au poste suprême de président de l'Académie des sciences polonaises, a été élu le professeur Thadée Kotarbinski, philosophe très connu, un des chefs de l'école des logiciens, esprit libéral et non conformiste.

Le professeur Kotarbinski a déjà été avant la guerre considéré comme *persona non grata* pour s'être distingué dans la lutte contre l'ostracisme à l'égard des étudiants juifs, et pour le courage avec lequel il critiquait le régime semidictatorial de l'époque. Il a montré le même courage dans la période stalinienne et, bien qu'il ait perdu son poste de recteur de l'université de Lodz, il n'a jamais accepté de faire la moindre autocritique, ni de se prêter aux entreprises de mystification stalinienne.

Quand une délégation du parti communiste vint solliciter sa condamnation du procès des Rosenberg aux U.S.A., il répondit qu'il se joindrait à l'action entreprise à condition qu'on lui permette, dans les mêmes journaux et dans les mêmes caractères, de protester contre les procès Rajk et Slansky. Aucune intimidation, aucune pression ne réussirent à le faire changer d'avis. Qu'un homme de ce caractère soit aujourd'hui président actif de l'Académie des sciences est, pour les universités polonaises, une garantie de liberté de pensée beaucoup plus efficace que toutes les dissertations de certains sceptiques professionnels.

Un climat

3. Une offensive générale contre toutes les manifestations de racisme et de haine vient d'être entreprise.

Une commission spéciale a été créée par le gouvernement pour veiller à ce que cesse l'incitation à l'antisémitisme dans certaines régions du pays. Déjà dans plusieurs grandes villes, des procès exemplaires viennent d'avoir lieu et des jugements sévères ont été prononcés à l'égard des accusés qui s'étaient permis, par des actes ou par des paroles, de brimer les minorités nationales en Pologne.

Ces trois grandes décisions du gouvernement polonais prises au cours du mois de février ont toutes le même but : créer un climat tel que, sans aucune pression et sans aucune intimidation, les Polonais puissent « rapprendre à penser ». La déstalinisation passionnelle doit, selon le désir de Gomulka, céder la place à un effort constructif pour qu'on sache enfin où on va.

L'aide étrangère

Un autre grand problème domine la vie polonaise, sans qu'il soit aisé de le débattre en public : pour réorienter l'économie nationale, pour introduire des rapports nouveaux entre les travailleurs et l'Etat, le pays a besoin de sortir du marasme économique dans lequel il est plongé.

Il ne sert à rien de doter les conseils ouvriers dans les usines de pouvoirs considérables si les industries restent déficitaires et s'il n'y a aucune marge de manœuvre pour leurs administrateurs. Il ne sert à rien de disserter sur l'état de l'agriculture en Pologne s'il n'existe aucune perspective de mécanisation ou si aucune régularisation des prix des produits alimentaires n'est possible.

Bref, la Pologne a besoin d'une aide étrangère qui lui permettra de mettre de l'ordre dans son économie. Pour l'obtenir, bravant toutes les difficultés dans ses rapports avec l'U.R.S.S., elle vient d'envoyer une mission économique aux Etats-Unis et à Londres. Il serait exagéré de dire que le succès de ces missions est la condition « sine qua non » du succès du gomulkisme ; mais il n'y a pas de doute qu'il peut jouer un rôle important.

Hiérarchie des tâches

Enfin, le nouveau parlement vient de se réunir et M. Cyrankiewicz vient de constituer, une fois de plus, un nouveau gouvernement. La plupart des personnalités gravement compromises à l'époque stalinienne ne détiennent plus de postes dirigeants ; toutefois comme un stalinien endurci, ont concertain dont M. Nawak, considéré servé leurs fonctions.

« *Gomulka se soumet à Moscou.* » « *Gomulka fait un compromis avec les staliniens.* » Telle a été la première réaction de la presse étrangère. En fait, Gomulka considère qu'il vaut mieux, dans ses rapports parfois difficiles avec son voisin de l'Est, faire preuve d'intransigeance sur les points essentiels et arracher des concessions qui sont vitales pour son pays plutôt que perdre son temps en querelles personnelles à propos d'hommes qui, de toute façon, dans les circonstances nouvelles, ne peuvent jouer aucun rôle.

K.S. KAROL.

AFRIQUE

La tournée de « Dick » Nixon

UNE fièvre insolite agite depuis quelques jours les principales capitales africaines. Les conseils de cabinet succèdent aux réunions d'experts. Les chefs de protocole sont débordés. Ici on meuble à la hâte une somptueuse villa, là on aménage un palais. Les foules sont déjà mobilisées. Bref, on attend un invité de marque.

Cet invité se nomme Richard Nixon (« Dick » pour les électrices américaines). Or, M. Nixon est vice-président des Etats-Unis et c'est la première fois dans l'histoire qu'un vice-président des U.S.A. se rend en visite officielle en Afrique... une visite qui est en fait un véritable périple : huit Etats africains accueilleront successivement le second du président Eisenhower (*voir la carte ci-dessus*).

« Un continent qui monte »

Pour Richard Nixon, ce voyage marque le départ de la campagne électorale de 1960 : il fait ses « classes » présidentielles avant de briguer la succession d'Ike à la tête de l'administration américaine. Mais il est symbolique qu'il fasse de l'Afrique son premier « tremplin » international : pour la diplomatie américaine, l'Afrique est le « continent qui monte » et les chefs d'Etat africains ne s'y trompent pas.

Les Américains ont en effet constaté l'importance considérable prise à l'O.N.U. par le groupe afro-asiatique. Or, si le visage politique des Etats asiatiques est pratiquement défini, l'Afrique est en fait en train de naître. De nouvelles nations apparaissent sur la scène internationale. D'autres suivront bientôt : stratégiquement et politiquement, la lutte est déjà ouverte entre Washington et Moscou pour ce nouvel enjeu...

C'est pourquoi M. Dulles a précisé que la « doctrine » d'Eisenhower sur le Moyen-Orient couvrait non seulement l'Egypte qui « flirte » avec Moscou, mais également la Libye et le Soudan ex-anglo-égyptien. C'est aussi pourquoi la Maison-Blanche envisage de créer à brève échéance un poste de sous-secrétaire d'Etat aux Affaires africaines et augmente considérablement les effectifs des services « africains ».

Coïncidences

Comme au Moyen-Orient du reste, mais « à froid », l'Amérique entend utiliser deux cartes maîtresses: l'anticolonialisme et l'aide économique. Ce n'est pas par hasard en effet que le voyage de M. Nixon est placé sous ce double signe. Il assistera à Accra, dans le nouvel Etat de Ghana qui fut colonie anglaise sous le nom de Gold Coast, aux « fêtes de l'indépendance ». De la même façon, on ne saurait voir une coïncidence fortuite dans sa présence à Rabat le 2 mars, puis à Tunis le 20 du même mois : les deux anciens protectorats français célébreront ces jours-là le premier anniversaire de leur accession à l'indépendance...

Sur le plan économique, M. Nixon assurera ses interlocuteurs de la bienveillance de l'administration américaine. Des missions sont déjà en place à Rabat et à Tunis. Le directeur de l'Administration de Coopération internationale, c'est-à-dire le directeur des services américains d'aide économique et financière, visite Addis-Abéba, Khartoum et Tripoli. Mais en ce domaine le dernier mot reste au Congrès qui, particulièrement jaloux de ses prérogatives, entend contrôler toute attribution de crédits.

Dick à l'épreuve

C'est dire qu'il faudra fournir aux sénateurs quelques « gages » politiques : M. Nixon tentera avec ses multiples interlocuteurs de définir la nature de ces « gages ». Bien des projets de grande envergure sont déjà dans l'air : le péché mignon de la diplomatie américaine est justement d'élaborer de vastes alliances. L'idée d'un pacte méditerranéen semble être le dernier-né de ces projets... Mais Richard Nixon qui a déjà la réputation d'un redoutable « debater » peut faire la preuve qu'il a aussi du réalisme politique et de l'imagination.

Aspirateur à pois et surah à tuyau flexible... Pardon. Aspirateur à tuyau flexible et surah à pois, cette jeune dame habillée par Dior qui joue avec le dernier-né des balais n'illustre pas une réalité mais une coïncidence : le Salon des Arts Ménagers et la diffusion des modèles de haute couture.

LA MACHINE A LAVER TOURNE-T-ELLE DANS LE SENS DE L'HISTOIRE ?

LES Arts Ménagers ont pris dans les préoccupations des Français une place que deux chiffres traduisent avec éloquence. Ils ont dépensé, en appareils électro-ménagers proprement dits (machines à laver, réfrigérateurs, aspirateurs, etc.) 68 milliards en 1954. En 1956, ces dépenses avaient presque doublé puisqu'elles ont atteint 121 milliards.

Cette ascension vers le confort a des aspects industriels et économiques intéressants. Est-elle saine pour le pays ? Elle a aussi des aspects sociologiques et psychologiques. Que se passe-t-il dans la tête de l'homme qui accède au confort ? Comment se modifie son comportement à l'égard de la société ? Ces questions et quelques autres font l'objet du débat qui réunit ici CHARLES MORAZÉ, *professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris,* EDGAR MORIN, *chargé de recherches sociologiques au C.N.R.S.,* EDMOND LISLE, *secrétaire général adjoint au Centre de recherches et de documentation sur la consommation, et enfin* COLETTE AUDRY *qui apporte à cet entretien sa double expérience de femme, en contact personnel, pratique avec la vie quotidienne, d'intellectuelle rompue à l'analyse et au combat politique.*

L'EXPRESS. — Le XXVIe Salon des Arts Ménagers vient d'ouvrir ses portes. Vous savez l'importance qu'a prise cette manifestation et, d'une façon plus générale l'équipement ménager, dans la vie des Français. Les dépenses des Français en articles de ménage sont passées de 199 milliards en 1954 à 290 milliards en 1956. Ce chiffre ne représente encore que 2 % du total des dépenses inscrites dans le budget familial, mais il marque une rapidité effarante dans la progression des besoins et de leur satisfaction. Quelles en sont, selon vous, les causes et les conséquences prévisibles, tant sur le plan des relations humaines que sous l'aspect économique ?

COLETTE AUDRY. — J'y vois d'abord l'indice d'un prix plus grand accordé au temps féminin dans la société moderne. Une petite histoire me servira d'exemple :

Une femme de mes amies a déclaré un jour à son mari : « Je n'ai plus envie de moudre le café, veux-tu le faire ? » Il l'a fait. Mais le soir, il est revenu avec un moulin électrique. Si la femme avait eu envie d'acheter un moulin à café électrique elle l'aurait acheté et cela n'aurait pas fait de difficulté, mais tant que c'était elle qui accomplissait cette petite tâche, il lui semblait naturel d'y passer du temps. A partir du moment où le mari s'en chargeait, moudre à la main devenait un gaspillage de temps, d'un temps dont il est convenu qu'il est précieux. Il me semble que la femme commence à découvrir que son temps à elle est également précieux.

L'EXPRESS. — Cela se passait dans un milieu bourgeois, je suppose ?

COLETTE AUDRY. — Dans un milieu intellectuel.

L'EXPRESS. — Cette notion intervient-elle également dans les milieux ouvriers ?

COLETTE AUDRY. — Je le crois.

L'EXPRESS. — L'appareil le plus répandu dans les familles ouvrières est la machine à laver. Or cette grosse dépense, contrairement à l'achat d'un moulin à café ou d'un réfrigérateur, ne se traduit par aucun confort supplémentaire pour l'homme, qu'il soit bourgeois ou ouvrier. En tout état de cause, il ne fera

→

jamais la lessive, il n'aidera jamais sa femme à la faire. Et il ne la voit jamais laver.

Alors comment expliquez-vous cette prépondérance dans l'achat comme dans la convoitise qu'expriment les plus récentes enquêtes ?

CHARLES MORAZÉ. — Pourquoi voulez-vous qu'un homme n'aime pas assez sa femme pour vouloir lui épargner cette peine ?

Je parle de choses que je ne connais pas ! Mais la lessive doit être un travail terrible et qui abîme les mains ; c'est probablement le plus pesant avec la vaisselle.

COLETTE AUDRY. — Il semble que la machine à laver soit quelque chose qui délivre la femme de l'élément de peine, en ce sens que c'est vraiment la lessive chez soi qui fait de la femme une femme de peine. Les autres travaux n'étant pas très fatigants, c'est par la lessive qu'elle est assimilable à la femme d'Afrique qui fait les gros travaux et les travaux les plus pénibles. A partir du moment où cet élément-là est éliminé, il n'y a plus dans la vie féminine cette contradiction qui consiste, d'une part, à parer la femme et à l'aduler et, d'autre part, à lui faire faire le pire. C'est pour cela que c'est important.

CHARLES MORAZÉ. — Moi, qui suis un affreux célibataire, j'ai cru que j'étais sûr d'avoir une domestique si j'avais une machine à laver alors que cela m'en a fait perdre !

Il y en a eu une, qui la regardait en disant : *« Moi, je ne sais pas me servir de cela ! »* Elle se mettait devant mon petit évier, elle avait une toute petite bassine — je suis mal monté — et elle lavait tout le linge là-dedans. C'est extravagant ! Or, elle m'a dit ensuite : *« Qu'est-ce que vous voulez, pendant que je lave, je ne pense pas à autre chose et si je pense à ma vie, je trouve cela trop triste! »*

L'EXPRESS. — C'était une femme âgée ?

CHARLES MORAZÉ. — Oui, âgée.

EDGAR MORIN. — Il y a une certaine difficulté d'adaptation de la part des femmes qui ont dépassé un certain âge, un attachement aux formes archaïques.

L'EXPRESS. — Il y a aussi le sentiment : « A quoi est-ce que je sers si la machine fait mon travail ? » Une femme humble peut être fière de bien laver. Et voilà que la machine fait mieux ou aussi bien qu'elle...

EDMOND LISLE. — Cette remarque évoque un exemple américain, celui du Nescafé. La publicité pour le Nescafé a d'abord été axée sur le fait qu'il évitait à la femme de moudre le café, de se livrer à tout le rite qui consiste à préparer du café. On s'est aperçu que cette publicité ne prenait pas du tout. En insistant sur le fait qu'il suffisait de mettre une cuillère dans une tasse, on dépréciait son rôle dans le ménage. Par la suite, la publicité a été axée non pas sur le temps épargné, mais plutôt sur les avantages d'arôme, de goût, etc. de ce nouveau produit.

EDGAR MORIN. — Il faut qu'elles puissent dire : « Voici *mon* café, voici *ma* tarte. » L'apéritif, le café font partie d'un ensemble de petits rituels et la petite poudre du Nescafé dérange le rituel.

COLETTE AUDRY. — Je crois qu'il y a quelque

UNE FEMME ET UNE JOURNEE COMME LES AUTRES
7 h. : LE CAFÉ. *Il n'existe pas de statistiques sur le moulin électrique. Il sera bientôt partout.*

chose de plus profond, de plus compliqué en rapport avec l'idée du rôle éternel de la femme. A partir du moment où elle donne à son mari une boîte de conserves à manger et de la poudre de café, elle apparaît être une femme qui néglige son mari, qui ne connaît pas la valeur civilisatrice de la cuisine mijotée — je reconnais qu'elle est meilleure — et c'est une espèce de drame. Elle conçoit un sentiment de culpabilité.

E. LISLE. — Lorsque la femme ne travaille pas à l'extérieur, je conçois très bien le sentiment de culpabilité sur le plan cuisine, ménage, etc. Mais dans le cas surtout des ménages ouvriers, où il est commun que la femme travaille, tout au moins jusqu'au premier ou au deuxième enfant, il semble que, là, il est indispensable que la femme soit aidée mécaniquement dans son travail, sinon elle cumule les deux : huit heures de travail en usine, deux heures de transport et quatre ou cinq heures de travail dans le ménage ! Des études ont été faites qui citent des chiffres effarants : dans la région parisienne, 40 % des femmes dans les ménages ouvriers ont des journées de travail de seize heures.

● *Révolution et réfrigérateur à crédit*

COLETTE AUDRY

L'EXPRESS. — Est-il sain sur le plan économique que des capitaux aussi nombreux s'investissent dans la production d'appareils ménagers, compte tenu de la situation actuelle de la France ?

E. LISLE. — Je crois que oui, absolument, étant donné l'existence de la demande. Lorsque le revenu augmente, la demande dans les pays occidentaux concernant l'équipement ménager augmente beaucoup plus vite que la production. Par conséquent, si l'on n'investit pas en France pour produire cet équipement, il faudra l'importer.

L'EXPRESS. — Une certaine austérité ne serait-elle pas préférable ?

E. LISLE. — Je ne crois pas qu'elle soit possible, qu'elle soit acceptée ; et puis il faut satisfaire un besoin économique très réel ; on a besoin de main-d'œuvre en France, on se tourne vers la main-d'œuvre féminine, et si on ne décharge pas les femmes...

L'EXPRESS. — Vous savez que le nombre des femmes qui travaillent n'a pas augmenté depuis 50 ans...

E. LISLE. — Je pense à une main-d'œuvre féminine absolument accablée de labeur : les femmes du milieu agricole.

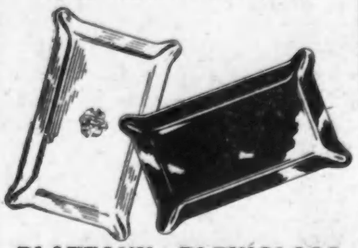
EDGAR MORIN. — Est-ce sain ? Ou n'est-ce pas sain ? La question ne me semble pas adéquate. Des besoins se sont cristallisés comme tels d'une façon extrêmement puissante après cette guerre en France. Alors, ils existent ; il faut aider à les satisfaire et tout ce qui tendrait à les freiner deviendrait profondément malsain.

L'EXPRESS. — Est-ce que vous ne croyez pas que cela tend à supprimer, d'une certaine manière, la revendication ? Est-ce qu'un homme qui a un réfrigérateur peut faire la révolution ?

EDGAR MORIN. — La question se pose sous un angle beaucoup plus large ; on assiste en France, dans les pays occidentaux, à un certain embourgeoisement sociologique et social des classes ouvrières.

Le ménage modeste qui se trouve pourvu de ce confort nouveau est relativement satisfait, c'est

Geneviève PROU
18, rue Duret - PARIS (XVI^e)



PLATEAUX PLEXIGLASS
(chiffre sur commande)
Rouge, bleu, vert, écaille, noir, blanc

Prix des plateaux chiffrés	Dimensions
5.100 francs	35 × 25
6.500 francs	50 × 36
6.900 francs	56 × 42

REMISE REELLE DE 20 %
Sur RIPOLIN, SPRED, RENAULAC, etc. et toutes grandes marques de peintures
Gerflex - Linoléum
Produits d'entretien
BODY, 2, rue Cler-7e - INV. 22-71

Vous serez satisfait d'une table à repasser si vous exigez la marque
« *Libellule* »
la plus forte production française incomparable par sa stabilité, la qualité de sa fabrication et de ses accessoires

De 6.000 à 10.000 fr. suivant le nombre d'accessoires - Franco domicile
« LIBELLULE »
Doc. 282, bd Voltaire, Paris-11e. Did.01-44
Démonstration au Salon des Arts ménagers Hall G - Stand 20 B

Un article de grande classe
LA CAFETIÈRE ÉLECTRIQUE
« LE TRITON »

Documentation :
10 bis, rue Escudier - BOULOGNE-SUR-SEINE
Téléphone : MOL. 73-64

La Batterie en cuivre, l'ornement principal des cuisines de nos grands-mères, n'est plus à la portée de tout le monde, aussi bien à cause de son poids que de son prix et de ses désagréments d'entretien bien connus.
Les fameuses batteries de cuisine SAMBONET ont résolu le problème. Elles allient d'une façon heureuse et élégante les avantages combinés de l'acier inoxydable et de la semelle de cuivre électrolytique, diffuseur de chaleur.
La Française, cordon bleu, pourra désormais se livrer à la magie de la cuisine, trouvant dans cette solution la batterie idéale qui n'attache ni ne brûle les aliments, ne garde ni ne leur donne de goût ou d'odeur.
Par l'économie de temps et de combustible elle amortit son prix d'elle-même et meuble agréablement la cuisine moderne.
En vente dans Grands Magasins et spécialistes.
Communiqué.

8 h. : LES LITS ET LE MÉNAGE. 19 % *des foyers ont un aspirateur. 370.000 appareils ont été vendus en 1956 contre 210.000 en 1950.*

10 h. : LE MARCHÉ. 13 % *des foyers (cadres : 37 %, ouvriers 6 %) ont un réfrigérateur qui élimine le gros marché quotidien.*

11 h. : L'ÉPLUCHAGE DES LÉGUMES. *C'est par le conditionnement au stade industriel que cette tâche disparaîtra (potages en sachet, aliments congelés, etc.).*

vrai. Mais dans la mesure où le nombre des instruments à posséder augmente, il a besoin de plus de revenus pour les acquérir, il en revendique davantage. Donc, le problème de la revendication se trouve placé à un autre niveau, mais dans sa donnée fondamentale, il n'est pas modifié.

COLETTE AUDRY. — Du point de vue de la révolution, je crois quand même que cela modifie la situation. Y a-t-il la même différence entre celui qui prend le métro et celui qui a une 4 CV et entre celui qui a une 4 CV et celui qui a une Cadillac ? Entre celui qui prend le métro et celui qui a une 4 CV, il y a un fossé. Et parce que les biens de l'ordre 4 CV sont beaucoup plus répandus, ceux qui ne les possèdent pas actuellement constituent une classe de véritables parias dans la société. Leur privation représente une frustration terrible. Quand on voit les statistiques à propos de l'eau courante, des baignoires, des w.-c. qui ne sont pas dans l'appartement, cela fait une espèce de scandale fantastique dans une société. Et, là, je crois qu'il y a tout de même un recours pour pousser à une transformation de la société, à une égalisation générale de ses possibilités.

E. LISLE. — J'irai absolument dans votre sens. Et je crois que la frustration ne procède peut-être pas tant du fait qu'on ne possède pas certains biens et que le voisin les a, que du fait qu'on se croit incapable, qu'on voit qu'il est impossible de jamais y accéder, et qu'il en faudrait si peu pour y parvenir.

Dans une société comme la société américaine, où l'on passe d'une classe très facilement à l'autre, où il est très facile d'acquérir un niveau de vie deux ou trois fois supérieur en cinq ans, en dix ans, il y a un moins grand élément de frustration qu'en France, où cette accession est beaucoup plus laborieuse.

L'EXPRESS. — L'habitude du crédit commence à se répandre en matière d'équipement ménager. Est-ce un élément moteur dans le comportement individuel ? C'est-à-dire qu'à partir du moment où quelqu'un a acheté quelque chose à crédit, produira-t-il plus de travail pour pouvoir honorer les traites qui, inévitablement, tomberont en fin de mois ? Ou est-ce au contraire, un élément paralysant, en ce sens qu'il empêche de prendre des risques, à cause des engagements contractés ?

E. LISLE. — Je suis persuadé que c'est un élément moteur, que s'il fallait épargner pour acheter une machine à laver ou s'installer un peu mieux, l'on épargnerait ; si l'on achète à crédit et qu'il faut honorer des traites, on se débrouille pour les honorer et je crois que cela stimule l'activité et la demande de biens.

L'EXPRESS. — Même dans la classe ouvrière, où l'amélioration du salaire ne dépend pas de...

EDGAR MORIN. — Il y a les heures supplémentaires. On assiste à un mouvement extrêmement puissant dans ce sens. En général, les ouvriers font des heures supplémentaires pour avoir un salaire plus élevé. Et, en ce moment, il est très difficile sur le plan syndical, par exemple, de promouvoir une revendication concernant la réduction de la durée du travail. Les ouvriers préfèrent en grande majorité, dans nos entreprises, faire des heures supplémentaires pour gagner plus, pour accroître leur pouvoir d'achat.

COLETTE AUDRY. — Dans un contexte de sécurité, le crédit peut être un stimulant ; dans un contexte d'insécurité, cela inquiète. Vous avez lu l'article qui avait paru dans « Les Temps Modernes » sur ce soldat déserteur américain, le moment où il se dit : « Je ne vais pas pouvoir payer mon armoire à glace, mon réfrigérateur, ma baignoire, etc. » Et ce film, « Le Sel de la Terre », où l'on voit les gens qui viennent rechercher le poste de T.S.F. parce que les ouvriers sont en grève et ne peuvent pas payer.

EDGAR MORIN. — Il y a aussi, en France, une attitude typique à l'égard de l'argent, dans les classes moyennes. On pense que donner 100.000 fr. d'un seul coup, cela vaut mieux que de donner 120.000 fr., disons, en six mois, et l'on est obsédé par l'idée des 20.000 fr. qu'on dépense en plus par le crédit.

C'est le vieux problème de l'épargne, du fétichisme des classes moyennes françaises, quant à l'argent sacré, qui tend à se désagréger lentement d'ailleurs.

E. LISLE

Droit au bonheur et potage municipal

CHARLES MORAZÉ. — C'est la sécurité sociale le drame. Les jeunes veulent, après tout, être heureux le plus tôt possible en disant : « On verra bien ce qu'on verra » ; ils n'ont pas cette espèce de peur de l'avenir. Cela atténue considérablement le sens de la responsabilité individuelle. Nous allons vers un régime d'égalité mais l'individualisme en meurt.

EDGAR MORIN. — Je pensais que c'était le contraire. J'ai l'impression que, d'abord, dans le contexte d'un monde en crise, où les gens ne font plus de projets de lendemain — on ne peut pas prévoir quel sera le lendemain de ce monde — dans un monde où les besoins de consommation deviennent de plus en plus puissants, c'est la perspective de l'immédiat qui compte et l'immédiat, c'est toujours la perspective individuelle...

CHARLES MORAZÉ. — Pas du tout ! C'est l'égoïsme. Vous développez l'égoïsme, c'est une chose. Et vous tuez l'individualisme, cela en est une autre. Après tout, c'est peut-être mieux. Mais quand on dit : la société me doit la Sécurité sociale, me doit mon travail, me doit ma santé, etc. Cela, c'est une formule égoïste.

Tandis que l'individualisme est un sentiment très différent : je vais me débrouiller tout seul, je ne dois rien à l'Etat, l'Etat ne me doit rien, j'en porterais tout seul la responsabilité si j'étais malade. Voilà de l'individualisme.

Autrefois, il y avait une tendance, une espèce de besoin, je dirais, excessif, presque morbide quelquefois, de responsabilité personnelle. Tandis que, au contraire, aujourd'hui, il y a un goût, qui va quelquefois jusqu'au morbide, de s'emparer de tout ce à quoi l'on a droit, d'avoir, essentiellement, des droits.

E. LISLE. — Est-ce que vous ne généralisez pas un peu trop ? Il semble que le type d'hommes que vous mettez en avant, c'est, au fond, une toute petite minorité française.

CHARLES MORAZÉ. — Oui, bien sûr. D'ailleurs ce sentiment d'autrefois avait peut-être quelque chose de plus honorable, mais cet énorme défaut de n'être le fait que d'une toute petite minorité.

E. LISLE. — Alors, l'énorme majorité d'autrefois, qui ne pouvait pas faire des plans, maintenant est un peu plus à l'aise, et le sens de la responsabilité se développe, au contraire.

CHARLES MORAZÉ. — Parfaitement, il se développe en quantité.

L'EXPRESS. — N'est-il pas étonnant que dans une maison ouvrière, on ne décide pas d'acheter une machine à laver en commun pour tout le monde ?

E. LISLE. — Cela commence à se faire dans certaines habitations, parce que, au point de vue de l'économie familiale, l'achat de certains appareils est certainement un non-sens; pour une famille de trois personnes, la machine à laver n'est pas rentable. Mais dès qu'on dépasse ce nombre de personnes... Déjà on a le chauffage collectif. Cela, c'est tout à fait admis maintenant. Je crois que, demain, on aura la laverie automatique dans l'immeuble.

CHARLES MORAZÉ. — Il y a toujours une grande angoisse lorsqu'on quitte un bonheur pour en retrouver un autre ; il y a un saut à faire qui est douloureux dans tous les domaines. Eh bien ! la maîtresse de maison qui est heureuse parce qu'elle a sa vie, elle fait son café elle-même, elle fait sa lessive, elle n'aborde pas sans une certaine inquiétude l'idée de ce que deviendra sa vie lorsqu'elle aura ces centres collectifs et le contact avec des voisins, qu'elle est très fière de ne pas voir. Il y a cette espèce de vie communautaire qui a sa forme de bonheur, mais c'en est une autre. Passer d'une forme de bonheur à l'autre nécessite une reconversion psychologique de la conscience, une conscience douloureuse, et je comprends très bien que les Français, qui sont tellement soucieux du bonheur et tellement fins sur ce problème, hésitent à sauter le pas. Ils se disent : dans quelle aventure nous jetons-nous ?

E. LISLE. — Tenez, à Tourcoing, par exemple, il y a un service municipal du potage. On peut acheter son potage tous les matins, et toutes les familles du quartier l'achètent, de même qu'on achète sa bouteille de lait. A priori, cela paraît tout à fait choquant ; une fois qu'on a mangé le potage, on s'aperçoit qu'il est très bon et que cela simplifie énormément les choses.

CHARLES MORAZÉ. — Des villes comme Roubaix, Tourcoing, pour moi ce n'est pas la province. Je dirai que c'est plus parisien que Paris.

Entendons-nous : je veux dire que, pour moi, les deux choses qui s'opposent, ce sont les civilisations assez proches de la nature et de la campagne, et celles très proches de la vie industrielle. Eh bien ! la zone de Lille, Roubaix, Tourcoing était déjà une zone de grande industrie quand Paris était encore une ville artisanale.

L'EXPRESS. — A propos de ce potage, justement, pensez-vous que notre société peut arriver à l'usage de la machine en passant directement au stade collectiviste — le potage livré par la ville, le lavoir dans l'immeuble, etc. — ou est-ce que la transition par le stade de l'emploi individuel de la machine est indispensable ?

CHARLES MORAZÉ. — Ça, c'est probablement le plus grand problème historique, la plus grande question de l'évolution humaine.

Moi, je crois qu'en définitive, le saut est possible, mais le saut ne se fait, je dirai, que dans des conditions de très forte dénivellation, c'est-à-dire qu'une civilisation extrêmement basse, pas trop basse non plus, mais enfin relativement basse,

→

Mme EXPRESS l'a essayé pour vous

Changez le décor de votre vie en une matinée.

nutex

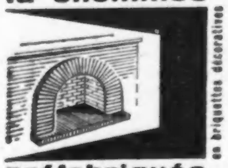
la peinture murale au caoutchouc

- mate, veloutée, moderne,
- s'applique sur tout,
- sèche en moins d'une heure,

hiver comme été.

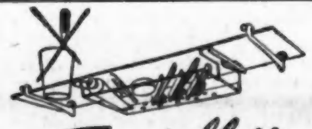
C'est un produit NOVEMAIL

la cheminée préfabriquée s.a.



30 rue d'Estienne d'Orves MONTROUGE seine ALÉ. 03-68

A PARIS : C.C.C. 108 FAUBOURG SAINT-DENIS - 10e



Sous-tablette

En plastique, pour rangement de : brosses à dents, tubes dentifrice, peigne et menus objets de toilette

SE FIXE INSTANTANEMENT SOUS LA TABLETTE

Prix : 450 francs - Stand 24, galerie Nord

ETS QUIMDOR 4, rue Mercœur PARIS

le moins cher des appareils de qualité

LA FAMEUSE TRICOTEUSE

Bernord AUTOMATIQUE

LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT

TOUTES LES CÔTES • TOUS LES POINTS • GARANTIE 5 ANS

ENTIÈREMENT MÉTALLIQUE

le maximum de qualité pour le minimum de prix

Les Laines du BERGER DU NORD

DOCUMENTATION E - GRATUITE SUR DEMANDE

VITRIFICATION DES PARQUETS

Procédé allemand Néoperlon

Plus aucun entretien... et ça tient !

Documentation et devis gratuits

J. GENESTAR, 62 rue Legendre, Paris-17e - CAR. 58-61

si elle peut, par cet effort extrêmement douloureux qu'est une révolution, arriver à un stade assez élevé, alors elle va risquer le coup. Mais la douleur d'une transformation est telle, je crois, que, lorsque l'évolution est déjà assez avancée, on peut éviter la révolution.

L'EXPRESS. — Est-ce le cas de la France ?

CHARLES MORAZÉ. — La France a fait une série de révolutions, elle en est peut-être sortie, mais elle a fait une série de révolutions. Je dirai que c'est plutôt le cas de l'Angleterre.

L'Angleterre va évoluer tout naturellement vers des formes collectives beaucoup plus avancées qu'en France. Entre l'Angleterre aristocratique de 1939 et l'Angleterre travailliste d'aujourd'hui, il y a vraiment un monde. Je ne suis pas sûr que la transformation ne soit pas comparable à celle de la Russie, mais elle a fait cela par toute une série d'évolutions progressives. Je suis persuadé que pour les Russes, ce n'était pas possible, parce qu'ils étaient dans un tel état, en 1910, en 1915...

EDGAR MORIN. — Le problème tel qu'à mon avis il existe est celui-ci : il s'agit d'empêcher que des êtres humains se fixent sur toute une série d'instruments et de choses, bibelots privés ou machines à laver, tout ce que vous voudrez, c'est d'empêcher, en quelque sorte, «l'aliénation» des êtres humains dans leur objet. C'est cela, dans le fond, le problème, celui du socialisme, c'est de réaliser la personne ou l'individu en le dégageant des choses.

Or, de nouveau le problème se trouve posé par tous ces instruments nouveaux, parce que chaque foyer, chaque intérieur devient non plus l'ancien foyer où il y avait mille petits bibelots dans les salons, mille petits tableaux, etc., mais mille petits instruments à travers lesquels les gens disent : ceci est ma propriété, mon bien. Et cela signifie : je suis prisonnier de ces machines, de ces outils, comme avant j'étais prisonnier de ces bibelots, de ces tableaux.

Alors, si vous voulez, le problème reste posé, c'est-à-dire qu'il faut trouver une réforme sociale, disons socialiste, pour libérer l'humanité qui se trouve à nouveau menacée d'être prisonnière des objets qu'elle a créés.

12 h. : LA CUISINE. *Le moulin à légumes, le batteur, la cocotte-minute réduisent le temps de fabrication. Dans l'avenir ce sera l'allumage automatique, le four infra-rouge.*

• *Ennui nordique et corvée d'eau*

EDGAR MORIN

L'EXPRESS. — S'identifier avec un objet ou la propriété d'un objet au lieu de maitriser l'objet et de s'en servir est une forme d'infantilisme tout de même.

Si vous voulez, avoir une voiture pour se déplacer, parce que c'est plus commode, c'est une réaction d'adulte, mais avoir une voiture jolie, un peu plus jolie, un peu plus puissante, c'est une réaction infantile.

CHARLES MORAZÉ. — Oui, mais c'est le bonheur.

L'EXPRESS. — Quoi ! d'être infantile ?

CHARLES MORAZÉ. — Mais, parfaitement.

L'EXPRESS. — Oh ! Ce que vous dites est épouvantable !

CHARLES MORAZÉ. — C'est une des formes du bonheur. Il y a un bonheur de la création qui est essentiellement un bonheur d'adulte, et puis il y a le bonheur de jouir de ce que les autres ont créé. Quand vous achetez une machine à laver, un moulin à café, vous n'avez pas le bonheur de les créer, mais de les utiliser ; c'est un bonheur d'enfant.

COLETTE AUDRY. — Je crois que cela va au-delà de l'infantilisme ; quand un être humain s'aliène dans l'objet, c'est qu'il n'y a pas d'avenir devant lui ; l'objet, c'est ce qu'il met, il me semble, entre lui-même et la mort. C'est une façon d'oublier, je crois. Et quand il y a vraiment, justement, quelque chose à créer, quelque chose à entreprendre, alors, à ce moment-là, il ne peut plus s'aliéner dans l'objet. L'objet n'est plus qu'un outil, un moyen, et c'est cela, je crois, qu'il faut chercher. Enfin, toute notre conversation tend à souhaiter cela.

L'EXPRESS. — Vous ne considérez donc pas que le perfectionnement dans l'équipement ménager conduit l'homme vers une nouvelle forme de bonheur ? Ni en revanche que la civilisation mécanique l'éloigne du bonheur ?

EDGAR MORIN. — Il faut voir dans quel cadre de civilisation l'on pose le problème. J'ai lu un article sur la Suède où l'on rend compte de toute une série de phénomènes aberrants. Une sorte d'ennui né du confort provoque une envie de tout détruire et il y a des jeunes gens qui mettent le feu un peu partout !

Mais j'ai l'impression que dans une civilisation, disons, italienne ou latine, qui intègre très rapidement les éléments de confort dans la mesure des moyens économiques naturellement, qui assimile ces choses ultra-modernes, alors ce confort s'intègre lui-même dans une conception de la vie beaucoup plus large. Dans une civilisation... disons nordique, où tout est centré sur la vie intérieure, la vie au foyer, où la vie extérieure a beaucoup moins d'importance que la vie à l'intérieur de la maison, il est évident que cela ne peut qu'accroître les éléments de déséquilibre humain qui conduisent à une sorte d'ennui.

L'EXPRESS. — Et où placez-vous la civilisation française ?

EDGAR MORIN. — Au croisement des carrefours, comme dans tous les domaines.

E. LISLE. — Nous sommes très loin en France du degré de saturation d'un confort matériel, qui amène l'ennui. Il semble qu'une des raisons pour lesquelles l'automobile et le scooter ont pris un tel développement en France ces dernières années, c'est précisément parce que les gens étaient mal logés. On sait qu'en gros, ils seraient d'accord pour payer 150 milliards de plus par an pour être mieux logés. Faute de logement, ils se dirigent vers les moyens d'évasion.

L'EXPRESS. — Vous voulez dire que s'il y avait la possibilité de se loger mieux, l'achat d'appareils ménagers et le confort à l'intérieur de ce logement diminueraient ?

CHARLES MORAZÉ. — Je suis persuadé que si nos mécanismes économiques et de crédit étaient montés de façon telle que le choix fût absolu, les gens renonceraient à la voiture, au scooter, etc., pour avoir une maison dans laquelle ils réaliseraient cette espèce de rêve, des arbres à côté, une piscine à proximité, un contact presque direct avec la nature.

E. LISLE. — Ils renonceraient à l'automobile pour un temps seulement. Parce que ce genre de vie est un genre de vie suburbain, qui éloigne l'homme de plus en plus de son lieu de travail.

CHARLES MORAZÉ. — C'est pour cela que Le Corbusier disait qu'il voulait construire des forêts en plein Paris. L'idéal, c'est un urbanisme tel qu'il n'y ait plus de transports, plus de communications, que l'ouvrier puisse aller à pied à son travail, de l'endroit où il habite, qu'il y soit dans la nature.

Demandez aux Français, offrez-leur le choix entre habiter loin et avoir une voiture et des appareils ménagers, ou, encore une fois, avoir cette espèce de cité radieuse et de ville radieuse dont parle Le Corbusier, je suis sûr qu'ils choisiraient la cité radieuse.

L'EXPRESS. — Le Français ne préférerait-il pas la maison Courant, le pavillon individuel ? L'Américain aussi d'ailleurs.

CHARLES MORAZÉ. — Il le croit, mais ce n'est pas vrai. Personne n'aime passer deux heures par jour en métro, ou même en voiture. C'est pour ça que Le Corbusier se met dans des colères terribles. Il dit : ils ne se rendent pas compte qu'au fond c'est ce que je fais qu'ils aiment. Ils croient aimer, mais ils la voient à leur petite échelle, la maison du plan Courant, avec ses choux, ses carrés de navets ; ils ne se rendent pas compte qu'ils préféreraient vivre dans la cité radieuse. Tant qu'ils ne s'en rendront pas compte, ce sera très difficile de monter des mécanismes.

JOAILLERIE ★ BRILLANTS ★ HORLOGERIE DE LUXE

Constant MILA FABRICANT-JOAILLIER

Concessionnaire... VACHERON-CONSTANTIN, LONGINES, JAEGER-LE COULTRE, UNIVERSAL, BREITLING, VULCAIN, ETC.

113 Rue St Charles 113, Paris 15e - Mo Charles Michels

14 h. : LA VAISSELLE. *La moitié des logements français n'ont pas l'eau courante et la machine à laver la vaisselle ne résout pas le problème des casseroles.*

15 h. : LE LESSIVAGE. 14 % *des foyers ont une machine à laver (ouvriers* 13 %, *cadres* 38 %). *La production annuelle est passée de* 55.000 (1950) *à* 390.000 (1956).

...OU LE REPASSAGE. *La machine à repasser ne traite bien que le linge plat. Et ça recommence, re-cuisine, re-vaisselle et après le dîner : raccomodage.*

On a besoin de crédit pour construire, c'est-à-dire d'acceptation préliminaire de ce qu'on va faire.

L'EXPRESS. — Si l'on prend l'ensemble des Français qui n'ont ni salle d'eau ni voiture, c'est-à-dire l'immense majorité, puisque sur 13 millions et demi de logements, un million et demi seulement sont munis d'une salle d'eau, leurs désirs et leur épargne se dirigent-ils davantage vers la voiture ou vers la salle d'eau ?

E. LISLE. — Une enquête faite par le Commissariat au Plan demandant aux gens ce qu'ils feraient, quels biens ils achèteraient d'abord si leurs revenus augmentaient de 20 %, donne des indications, mais je crois dangereux de les exploiter. Les études américaines ont montré que les réalisations, le comportement effectif ne correspondaient pas du tout aux désirs exprimés en réponse à une question brutale.

CHARLES MORAZÉ. — Les gens n'ont pas le temps de réfléchir ; ils travaillent du matin au soir. Comment voulez-vous qu'ils sachent ce qu'ils veulent ?

E. LISLE. — Les personnes interrogées auraient consacré, en gros, d'abord cet excédent de revenus à des achats de vêtements, ce qui est quand même assez frappant.

Ensuite, sur les biens ménagers, l'I.N.S.E.E. a fait une enquête il y a deux ans.

Pour l'ensemble des ménages, tous les biens ménagers se classent à peu près au même plan, ils sont tous plus ou moins concurrents les uns des autres.

L'EXPRESS. — L'achat doit sans doute varier en fonction de la composition de la famille, même de la composition de l'appartement. La salle d'eau suppose un changement de domicile. On retombe toujours sur le problème du logement.

CHARLES MORAZÉ. — La salle d'eau ne vous donne jamais que la salle d'eau, tandis que la voiture vous donne le véhicule pour aller à son travail, la promenade du dimanche, l'occasion d'épater les voisins.

L'EXPRESS. — Si vous avez été habitué à vous laver le matin sous une douche, vous la rechercherez toujours, avant la voiture. Mais il n'est pas naturel d'être propre. Regardez les enfants... Il faut lutter pendant quinze ans pour qu'ils se lavent le cou et les dents, même lorsqu'ils ont du confort et une domestique ou maman qui vient nettoyer derrière eux.

CHARLES MORAZÉ. — C'est bien pour cela qu'il est difficile de transformer une mentalité.

E. LISLE. — Dans les campagnes, qui ne sont en général pas équipées, où il n'y a pas d'adduction d'eau, il est très difficile de convaincre le paysan et sa femme qu'ils ont tout intérêt à avoir l'eau au robinet, ou un moteur installé à la pompe, pour éviter aux femmes la corvée d'eau.

L'EXPRESS. — Ne retrouvons-nous pas ici ce goût féminin du sacrifice ? A partir du moment où elles ne font plus des choses pénibles, où la machine les remplace, les femmes ne retrouvent plus leur justification.

EDGAR MORIN. — Cela pose un problème, c'est de savoir comment, à un moment donné, la corvée éternelle est soudain ressentie comme quelque chose de fatigant.

L'EXPRESS. — La publicité n'intervient-elle pas pour beaucoup ? Le film aussi, probablement ?

EDGAR MORIN. — La publicité doit jouer un rôle stimulant dans les besoins de consommation. Elle relance des besoins déjà lancés. Mais il faut voir la phase première, le moment à partir duquel une corvée n'est plus acceptée, et où on cherche son substitut mécanique ou automatique.

L'EXPRESS. — Les journaux, et en particulier les journaux féminins, doivent jouer un grand rôle. Si, pendant cinq ans, vous écrivez que ce qu'il y a de mieux à faire, au monde, c'est de mijoter des petits plats pour son mari et de lui laver ses chemises, vous enfoncez les femmes dans l'idée qu'elles accomplissent là un travail sacré. Mais si vous commencez à leur expliquer qu'il s'agit là de corvées que la machine peut accomplir, et que leur temps disponible peut être infiniment mieux employé, fût-ce pour rendre heureux les mêmes maris, cela fait aussi, au bout de cinq ans, de l'effet.

Mais il faut le faire lentement, parce que, si l'on choque...

CHARLES MORAZÉ. — Si vous choquez, en effet, vous provoquerez un refoulement. Les lecteurs refusent de penser à ce que vous leur dites et cela crée un refoulement qui peut se traduire par une haine contre le journal.

D'où la nécessité d'une grande lenteur que, moi, j'ignore complètement. Chaque fois je me fais des ennemis terribles quand j'écris quatre lignes, et c'est une grande erreur de ce point de vue. Vous avez raison, la publicité, les journaux, enfin l'éducation par la presse, par la radio, par la télévision pourrait être d'une extrême efficacité pour apprendre tout doucement à passer, encore une fois, d'une forme de bonheur, d'une forme d'équilibre à l'autre.

COLETTE AUDRY. — Je crois qu'on arrive à une véritable cristallisation, de toute façon. Je lisais l'autre jour une enquête dans *L'Humanité* sur la vie féminine et la vie à la campagne ; aux environs de Toulouse, il était question d'une ferme isolée, avec corvée d'eau. On insistait beaucoup là-dessus, et le beau-père disait à l'enquêteur : « Ah ! la vie des femmes, ce n'est pas drôle à la campagne, c'est bien dur !... »

Alors, quand on voit que c'était l'homme âgé lui-même qui disait cela, il faut croire que, vraiment, on commence à en prendre conscience.

E. LISLE. — Il y a plusieurs problèmes qui se posent. Il faut d'abord repérer les besoins.

La deuxième étape consiste à faire prendre conscience de ces besoins à l'homme. Mais ensuite le problème se pose à l'industriel de concevoir un produit qui réponde à ces besoins et permette de les satisfaire.

Ainsi, le moteur électrique dans les fermes... N'importe quel moteur ne convient pas. Cela dépend des régions, si les puits sont profonds ou pas, il y a un tas de circonstances, presque physiques ou géographiques, plus la puissance électrique installée, la tension, le secteur, les réseaux de distribution de l'énergie, qui déterminent le type de moteur qu'il faut construire.

Je crois qu'on commence tout juste, en France, à se rendre compte de l'importance de la conception du produit. Jusqu'à présent, si vous voulez, on laissait l'initiative de la conception et de la fabrication d'un produit au chef de fabrication, qui vous sortait un produit techniquement parfait, mais qui pouvait très bien ne pas correspondre du tout aux besoins du marché.

Je ne suis pas persuadé que la machine à laver actuelle soit idéalement conçue.

EDGAR MORIN. — Il y a aussi la concurrence entre besoins imaginaires et semi-pratiques ou pratiques. C'est-à-dire concurrence de fait, disons, entre la télévision et la machine à laver. Par exemple, dans les corons du Nord, la télévision est pratiquement dans tous les foyers de mineurs. Est-ce qu'il y a aussi la machine à laver ? Est-ce que, à un moment donné, il n'y a pas une concurrence qui joue ? Il est intéressant de savoir dans quelle mesure le besoin imaginaire est plus puissant que le besoin pratique ou le masque.

CHARLES MORAZÉ

Télévision et démographie

L'EXPRESS. — La télévision peut correspondre à un besoin d'évasion et, surtout dans les foyers ouvriers, à un besoin de s'instruire.

Il y a, dans les classes bourgeoises, un mythe de la « télévision abrutissante » qui est absurde.

CHARLES MORAZÉ. — La classe moyenne se ferme à la nouveauté parce qu'elle a l'impression qu'on la ruine elle-même.

Elle a une peur panique de voir que ce qu'elle a considéré comme des valeurs culturelles et des formes élevées, des formes dignes de loisirs, d'amusement, de réflexion et de pensée lui échappe.

D'où sa haine pour certaines formes d'éducation, pour certains progrès de l'éducation, pour certaines réformes de l'enseignement. Dans le subconscient et l'inconscient, une terreur panique se cristallise en une espèce de violence acharnée. Cela cause une douleur affreuse.

Tandis que les classes paysannes, les ouvriers qui n'ont pas d'idée arrêtée sur la question s'y laissent porter très volontiers. C'est un des éléments de la lutte des classes, vous savez. Si la télévision donnait à ceux qui la repoussent des pièces de Racine, des pièces de Molière, toutes les choses sur lesquelles ils se sont embêtés dans leur jeunesse, si on leur lisait l'Enéide, ils trouveraient ça magnifique, ils diraient à leurs enfants : mettez-vous devant la télévision tout de suite. Si on leur donnait tout ce qui les a assommés et qu'ils ne veulent pas perdre, si la télévision était aussi em... qu'était leur enseignement, ils commanderaient à leurs enfants d'écouter.

EDGAR MORIN. — C'est très juste, il y a une série de mythes petits-bourgeois contre des formes dites mécanisées de la culture, qui correspond à une sorte de désir inconscient ou subconscient de conserver un sentiment de supériorité.

L'EXPRESS. — Une dernière question : pensez-vous que la modernisation de l'équipement ménager peut avoir des effets démographiques ? D'une part, un certain nombre de femmes peuvent se dire que la mécanisation leur donne à la fois plus de temps et moins de mal pour élever leurs enfants. Mais la part de budget familial qui devra être consacrée à l'achat des appareils peut, au contraire, pousser à ne pas avoir d'enfants pour pouvoir s'offrir un confort supplémentaire.

CHARLES MORAZÉ. — Je crois que les deux facteurs jouent et que, par conséquent, ils s'annulent. Le problème pour et contre l'enfant se trouvera posé en termes nouveaux, mais probablement avec des effets analogues.

ON NE MET PLUS LES FE

Soie

du

soir

Et... la femme

EN MOUSSELINE
La jupe turque
Le bleu-marine
(Pierre Cardin)

EN ORGANZA
Les pois
La haute ceinture
(Lanvin-Castillo)

EN MOUSSELINE
Le fourreau noir
Le dos drapé
(Guy Laroche)

LA VAREUSE LONGUE
Les manchettes glacées (Madeleine de Rauch)

DES hommes se ruineront-ils à cause de la femme en soie ? Ou fera-t-elle, au contraire, la bonne fortune de ceux qui guettent, cette semaine, les résultats de ses premiers pas ?

Elle a jailli le mois dernier des mains des couturiers. Mais c'est seulement depuis mercredi que sa souple silhouette reproduite en noir, en couleurs, en photos, en dessins, s'insinue dans la vie de chaque Français, se glisse entre les pages de son journal, éclate dans toute la presse spécialisée ou non qui consacre ainsi l'importance nationale de ce que l'on n'ose plus appeler la frivolité.

La haute couture n'intervient elle-même que faiblement dans l'économie nationale, avec ses 4 milliards de chiffre d'affaires annuel, dont l'essentiel en commandes passées par l'étranger. Mais l'industrie textile arrive au second rang, immédiatement après la métallurgie. Elle occupe 1.330.000 employés et pour l'habillement seulement, produit pour 71 milliards de tissu.

Or, si la consommation d'acier n'est soumise à aucune fantaisie créatrice, le textile dépend pour une grande part des fluctuations de la mode.

La mode dépend des femmes, et les femmes se déterminent, croit-on, sous l'influence de la presse, qui n'est elle-même que le porte-voix de la haute couture.

Parce qu'un grand quotidien titrait l'année dernière : « *Cet été verra la femme sans robe* », pour annoncer le règne des deux-pièces, les fabricants de confection enregistrèrent le lendemain de nombreuses annulations de commandes de la part des magasins de détail.

En vérité, la relation presse-mode est, en France, assez subtile, et il est absurde de croire qu'un journal, quelle que soit sa diffusion dans le public féminin, pourrait par exemple lancer seul une mode. La vérité est qu'un certain nombre de journalistes professionnelles, mises en présence des créations de la haute couture, ont un très sûr instinct de ce qui va « prendre » et le mettent aussitôt en vedette dans les journaux. Comme la plupart des femmes absorbent une grande quantité de matière imprimée pendant la période où elles se préoccupent de mode, c'est ce qu'elles en retiennent.

MMES DANS DU COTON

Soie du jour en laine

EN CREPE MARINE
Le blousé
La manche courte
(Pierre Cardin)

EN SHANTUNG
Le coq de roche
La fausse ampleur
(Guy Laroche)

EN CREPE ROMAIN
La ceinture plate
La robe chemisier
(Madeleine de Rauch)

LA VAREUSE COURTE
La taille qui visse (Christian Dior)

Mais que les journalistes se trompent... et l'influence de leur choix sera nulle. Il suffit de feuilleter la collection d'un journal et de la confronter avec ses souvenirs pour constater *de visu* qui « sent la mode » et qui passe à côté.

L'hiver qui se termine offre un excellent test : celui de la cape et de la veste de daim. Lancée par l'automne à grand bruit, la cape n'a cependant même pas franchi les portes des théâtres — ne parlons pas de la rue. En même temps, la veste de daim, à peine remarquée, a été l'une des caractéristiques de la mode de la rue.

Ce printemps, c'est la soie qui joue sa chance et, avec elle, un certain nombre d'industriels lyonnais. La chute de la soie, matière admirable mais relativement chère, et durement concurrencée par le coton, le nylon, etc., a été impressionnante. Douze millions de mètres ont été utilisés pour l'habillement en 1956 au lieu de 37 millions en 1954.

Or, cette saison, quelques fabricants de tissus « haute création » ont décidé d'inclure, dans les collections d'échantillons qu'ils soumettent aux couturiers avant que ceux-ci se mettent au travail pour l'été, c'est-à-dire en novembre, plusieurs tissus de soie, unis et imprimés.

Ces tissus ont été retenus parce qu'ils correspondaient à une tendance générale vers l'assouplissement, mais ils l'ont aussi précipitée. La contexture d'une matière guide toujours le couturier.

En face de ces robes ruisselantes, les journalistes ont aussitôt annoncé la renaissance de la robe de soie, et, dès ce moment, les fabricants de prêt à porter ont mis rapidement au point quelques modèles supplémentaires en crêpe, en mousseline, en foulard.

La soie livre donc cette semaine une bataille énorme qui se déroule dans la tête de quelques millions de femmes.

Si, à la question traditionnelle: « *Que vais-je faire pour le printemps ?* », chacune répond individuellement : « *Une robe en crêpe, ou en twill de soie* »... Si dans les

→

vitrines qui les attirent, c'est de la robe de mousseline ou de shantung qu'elles ont envie, une envie assez aiguë pour qu'elles passent outre à la dépense supplémentaire, la soie effectuera une belle remontée.

C'est la haute couture qui aura joué le rôle de dynamo qu'elle exerce non seulement à l'égard du textile, mais aussi de toute l'industrie du vêtement.

On sait que la confection féminine monte en flèche. De 80 milliards, il y a trois ans, elle est passée à un chiffre d'affaires annuel de 130 milliards.

Mais dans cette ascension un léger fléchissement a été observé l'hiver dernier : la haute couture tournait en rond et les femmes eurent, cette saison-là, moins envie de s'habiller. Elles ont tout de même dépensé ensemble 18 milliards de « façon ».

Est-ce au climat que crée sur son sol natal cette haute couture que le Français doit d'être le peuple le plus dépensier du monde en matière d'habillement ? Il y consacre en effet 14 % de son budget — dont c'est le plus gros poste après la nourriture — alors que l'Italie n'y consacre que 11,9 % de son budget, l'Anglais 9,7 % et l'Américain 9 %.

Et le marché est en pleine expansion, les prévisions pour 1961 extrêmement optimistes. Il y aura, dans cinq ans, un million de « consommatrices » supplémentaires, un million de moins de vingt ans ! Or, c'est entre 10 et 20 ans que les Françaises dépensent le plus pour s'habiller, et ce sont les meilleures clientes du prêt à porter. Entre 20 et 40 ans, elles dépensent un peu moins et préfèrent le vêtement sur mesures quand elles en ont les moyens. A partir de 40 ans, elles achètent moins de vêtements, et on note un certain retour à la confection.

Ainsi, l'antique instinct, celui de se parer pour plaire, celui que les voyageurs ont découvert avec stupeur intact et vivace dans le cœur des femmes soviétiques les plus farouches, est-il devenu la source d'une formidable industrie dont la haute couture est la locomotive fragile mais fulgurante.

La mode vous tend ces pièges

Le décolleté échafaud ;
Les flots de mousseline ;
Le coq de roche ;
Le dos rond ;
La veste courte ;
Les tissus transparents,
parce que :

● LA TÊTE ET LE COU doivent émerger soit du tissu de la robe, soit du tissu des épaules. L'échancrure en chemise de condamné c'est l'équivalent d'un empiècement mal proportionné.

● LA MOUSSELINE et l'organza, traités flou, accusent la personnalité. S'ils conviennent, ils « romantisent », sinon, ils « endimanchent ». Un test presque infaillible : qui porte bien le chandail et le pantalon, porte mal la mousseline vaporeuse.

● LE COQ DE ROCHE tue toutes les carnations qui ne sont pas à fond doré (c'est pourquoi cette couleur très difficile devient facile dès que le teint est bronzé) et exige rouge à lèvres et vernis à ongles dans la même gamme.

● LE DOS « MOU » doit être essayé en se regardant de profil. A dos rond, estomac plat. On ne peut pas être ronde de partout.

● LA VESTE COURTE ne sied qu'aux tailles longues. Sinon, il faut la truquer, quitte à se sentir un peu moins « à la mode ».

● LES TISSUS TRANSPARENTS n'exigent pas seulement un fond de robe. Il y a les épaulettes, la barre du soutien-gorge, l'épilation rigoureuse...

La mode vous tend ces perches

Le bleu marine ;
La fausse ampleur ;
Le crêpe ;
Le blousé ;
Les pois.

● LE BLEU MARINE, qui est sombre mais printanier, se travaille bien en teinture. Beaucoup de manteaux, de jupes, de robes grises de l'année dernière retrouveront grâce à lui — et à la teinturière — une nouvelle jeunesse.

● LA FAUSSE AMPLEUR, qui donne une silhouette droite mais qui camoufle la hanche un peu large, le ventre un peu rond, la cuisse un peu forte.

● LE CRÊPE, plus léger que le lainage, plus facile que la mousseline, plus « ville » que le coton.

● LE BLOUSÉ, qui camoufle les bosses aussi bien que les creux, amincit les fortes et étoffe les maigres.

● LES POIS, le seul imprimé dont on ne se fatigue pas et qui, même dans une matière ordinaire, n'est jamais vulgaire.

Je n'en serais pas là, Maman si...

Mais oui, Madame, il n'en serait pas là si, **depuis son sevrage,** vous lui aviez fait boire, à chaque repas, **l'eau minérale de la Source BADOIT.**

BADOIT lui aurait forgé **une véritable cuirasse contre la carie dentaire,** car elle contient la dose idéale de Fluor pour faire aux tout petits, et pour toute leur vie, **des dents solides et saines.**

Notez bien, Madame, les "Trois règles d'Or", de la parfaite dentition :
- BADOIT à chaque repas...
- une bonne hygiène alimentaire...
- tous les 6 mois une visite de contrôle par votre dentiste...

...Et vous ferez de vos enfants des adultes aux dents bien protégées contre la carie.

Si votre fournisseur manque de BADOIT, écrivez à la Source BADOIT à St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.

BADOIT

BADOIT chaque jour... bonnes dents toujours !

GRATUIT

Contre simple envoi de ce bon à la Source BADOIT, St-Galmier (Loire), vous recevrez une attrayante brochure en couleurs sur le bon entretien des dents de vos enfants.

NOM ____________

ADRESSE ____________

ELVINGER 24456

roser avec la crème que l'on fera *juste chauffer* au four.

La déshydratation voilà l'ennemie...

Formulayer en triomphe!

Pour rester jeune et souple, la peau doit contenir au moins 65 % d'eau. Dès que ce taux s'abaisse, des rides commencent à se former. Employez donc Formulayer, seule crème active qui contienne de l'Ayerogen et combatte efficacement la déshydratation cutanée. Grâce à Formulayer, votre teint s'éclaircit, les rides s'estompent ! votre visage apparait lisse, pur, délicieusement jeune !

HARRIET HUBBARD Ayer

HA-70-108

Servez-vous de « L'Express » !

Vous êtes lecteur de « L'Express ». Si vous cherchez un emploi nouveau, ou si au contraire vous en avez un à offrir ; si vous désirez changer votre appartement, ou votre voiture, ou votre scooter ; si vous avez besoin de vendre ou d'acheter un appareil d'occasion, etc., il y a des chances sérieuses qu'un autre lecteur de « L'Express », comme vous, soit la personne que vous cherchez. Le chemin le plus court entre deux lecteurs de « L'Express », c'est « L'Express ». Par ses Petites Annonces exceptionnelles (voir p. 31) Essayez. Adressez votre texte à « L'Express », Service Publicité, 37, Champs-Elysées, PARIS.

RECETTE

Filets de daurade Simonne

2 daurades moyennes. — Quelques moules — 150 grammes de champignons de Paris. — 150 grammes de gruyère râpé. — 1/2 verre de vin blanc. — 1 pot de crème fraîche (moyen). — Beurre, sel et poivre.

● Ranger dans un plat beurré allant au four et pouvant être servi sur la table les filets de daurade préparés par le poissonnier ● Saler, poivrer, parsemer de morceaux de beurre abondants ● Mettre le vin blanc et les champignons coupés en lamelles ● Faire cuire à four doux dix minutes ● Préparer les moules, les faire ouvrir sur le feu, les sortir de leurs coquilles et réserver leur eau ● Ajouter les moules et leur eau au plat de cuisson et recouvrir avec le fromage râpé ● Remettre au four quelques instants ● Avant de servir, arroser avec la crème que l'on fera *juste chauffer* au four.

COLLECTION DE PRINTEMPS

STARMY

DEFILE TOUS LES JOURS A PARTIR DE 15 HEURES (SAUF SAMEDI)

27, RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE PARIS

Galatée

73, RUE DE PASSY

La boutique du Shopping

CARDIGANS et PULLS

Laine - Orlon - Cashmere

Les dernières créations en CHEMISIERS *et toujours tous les* Timwear

Quilichini

ESCARPIN ITALIEN EXCLUSIF

doldi-calf toutes teintes

A partir de .... 4.800 fr.

Sac assorti depuis . 3.900 fr.

86, rue La Boétie (8e)

Saint-Philippe-du-Roule

SANTÉ

Guérir avec des mots

MLLE T. a 30 ans. C'est une petite femme maladroitement fardée, entêtée dans sa coquetterie.

Mlle T. n'a pas de métier. Elle est trop malade pour cela. Là-dessus elle est intarissable. De sa voix monotone, précipitée et pathétique, elle peut inlassablement s'étendre sur le détail de ses fonctions organiques, elle peut pendant des heures expliquer, discuter le comment et le pourquoi de chacun de ses malaises.

Et Dieu sait que ses malaises sont nombreux, et authentiques.

Elle souffre tantôt de ceci, tantôt de cela, ou de tout en même temps, mais toujours elle souffre et elle a sur sa souffrance des idées bien précises : *« Vous ne m'enlèverez pas de l'idée, docteur, que... »* Ses idées sont précises, absolues, mais elles ne sont pas définitives. Elles changent aussi.

Il est vrai que Mlle T. a des digestions pénibles, des troubles circulatoires, une fatigue extrême, qu'elle souffre de vertiges, de douleurs dans le dos et de crampes dans les mollets. Elle ne peut pas prendre le métro, aller au cinéma. Elle dort mal, se réveille fatiguée.

Mais il est tout aussi vrai que Mlle T. n'a rien d'organiquement grave.

Est-ce à dire que Mlle T. n'a rien ? Certainement pas. Tout le monde est d'accord. Mlle T. est malade puisqu'elle souffre, elle relève de la Psychothérapie.

La psychanalyse

Psychothérapie est un mot-clé de la médecine moderne, ou plutôt un mot de passe car il ouvre toutes les portes mais des portes qui souvent semblent ne mener nulle part. Tout le monde en parle, mais peu de gens disent ce à quoi ils pensent exactement en en parlant.

Pour la plupart des gens, psychothérapie signifie thérapeutique psychiatrique et plus exactement psychanalytique. La psychanalyse s'adresse à l'esprit, à une doctrine cohérente, elle obtient des résultats. Elle est entrée dans les mœurs, dans le langage, dans les films, dans les livres. Tout le monde sait ou croit savoir ce que c'est. Le sujet est le siège d'un conflit entre des tendances inconscientes très fortes et son moi social. Le conflit est la source de ses malheurs, et il faut le libérer par une longue et minutieuse analyse. La guérison est le résultat à la fois de cette mise à jour et d'un mécanisme complexe de transfert.

Mais qui peut se faire psychanalyser ? Certainement pas Mlle T. car une analyse prend de longs mois et même de longues années, et Mlle T. n'a pas d'argent, pas de travail, elle n'est pas assurée sociale. Avant d'être, ou d'espérer être, une des bénéficiaires de cette technique, elle en est la victime, ou plutôt la victime de sa vulgarisation. Sa maladie en effet est double. Elle est cet ensemble de troubles dont Mlle T. se plaint mais elle est surtout cette construction mentale et psychologique autour des troubles de Mlle T., cette interprétation systématisée, têtue, fermée sur elle-même qui s'est enrichie de toutes les notions qui traînent les rues sur les relations sexuelles, les relations avec les parents, etc. Il se crée ainsi toute une pathologie nouvelle, de même que la publicité donnée aux premiers signes du cancer remplit les cabinets médicaux de cancérophobes désespérés et désespérants.

Du moins la psychanalyse fait appel à la personne du malade. C'est lui qui, guidé par le psychanalyste, se guérit lui-même. Il y a sur scène deux personnages : la maladie et le malade. Le médecin, avec son habileté, son autorité, ne fait que guider le malade des coulisses. Il intervient le moins possible.

Le malade absent de sa maladie

Mais le malade est justement bien gênant. A la fois complice et ennemi de sa maladie, il joue un double jeu qui fait perdre bien du temps. Il vaut mieux n'avoir affaire qu'à la maladie seule — et le malade est, ou bien remisé dans les coulisses, ou bien tout simplement éliminé. On a alors la thérapeutique par le sommeil, la narcoanalyse. Les deux méthodes sont bien différentes, mais elles ont en commun cette exclusion au moins partielle du malade volontaire et conscient.

Pratiques, élégantes, rapides, elles ont à leur actif de beaux succès. Mais il y a en elles un parfum de violence, d'effraction qui peut être thérapeutiquement utile, mais qui risque d'être ressentie par le malade avec un certain effroi.

Beaucoup de malades n'aiment pas qu'on les force à guérir, à guérir sans être là. Ils n'aiment pas être absents de leur maladie. On peut ne pas respecter cette appréhension, ou bien, par une bonne préparation, tenter de la vaincre, et c'est ce que font couramment les bons psychiatres.

La psychanalyse et la narcoanalyse visent à un traitement causal. La structure actuelle du sujet est le résultat de son histoire et en particulier d'un traumatisme ancien.

La relation de cause à effet est directe, simple, et il s'agit de modifier la structure en plongeant jusqu'aux causes profondes. Mais dans le conflit actuel il n'y a pas que des données psychologiques du sujet, et celles-ci ne sont pas déterminées uniquement par des chocs remontant à l'enfance. Il n'y a au contraire entre cette structure et sa condition actuelle des interréactions complexes où de nombreux facteurs entrent en jeu : les données physiques, sociales, familiales, sexuelles, professionnelles. Et dans une perspective à la fois plus et moins ambitieuse, le médecin peut renoncer à un traitement causal mais tenter d'agir sur tous les facteurs à la fois, sur chacun d'eux et sur leurs relations en quelque sorte dialectiques, pour essayer de les accorder ensemble, de les rendre compatibles.

La chitamnie

Un exemple de cette psychothérapie globale est donné par la chitamnie.

Le professeur Baruck propose une nouvelle méthode de psychothérapie qu'il appelle la chitamnie (de deux termes hébreux qui signifient méthode de la confiance).

Dans la chitamnie, tout le monde est revenu sur scène : le médecin et ses moyens thérapeutiques habituels (médicaments, etc.), le malade et sa maladie, mais aussi son entourage, son environnement social.

Sous son aspect le plus simple, le plus courant, c'est l'obligation pour le médecin de rassurer son malade. Cela peut paraître évident, mais le professeur Baruck cite de nombreux cas de ce qu'il appelle les « pronostics destructeurs » : Mlle T. en est un exemple à qui on a conseillé aussi bien des électrochocs que la lobotomie et qui a tout refusé. Mais tous les traitements proposés étaient autant d'affirmations de la gravité de son état, de ce qu'elle a interprété comme une condamnation.

Sous son aspect le plus difficile c'est l'intervention du médecin en tant que Juste, redressant minutieusement, fortement, avec bonté mais avec fermeté, toutes les erreurs du malade, ses interprétations abusives. Le confrontant aussi bien avec son entourage qu'avec les résultats d'examens somatiques, il tente de briser ce qu'il estime être le fondement même de ces maladies: le malentendu et la méfiance dans lesquels le malade s'enfonce de plus en plus. Pour le professeur Baruck il n'y a pas de doute que la justice et la vérité, là où elles se manifestent avec force et droiture, triomphent du mensonge et de la mauvaise foi. Il est certain que dans ce monde où les valeurs qui ont cours sont essentiellement des valeurs de force et de violence (la réussite — l'amour conquête — l'argent), elles représentent pour de nombreuses personnes un véritable traumatisme moral et la réaffirmation de valeurs plus pures ne peut qu'être d'un grand secours.

En conversant gentiment

Présentée sous cette forme, la chitamnie demande à ses serviteurs une grandeur, une droiture, une autorité morale qui semble bien plus proche de celle du prêtre ou du sage que de celle du médecin. Mais elle peut servir de guide dans ce que, avec mépris, on appelle la « Psychothérapie de parlote ».

Si on devait artificiellement analyser le cas de Mlle T., on pourrait dire qu'il se présente sous trois aspects : physique, psychique et social.

L'action sur le plan physique est la plus proche de l'activité habituelle du médecin. Elle consiste d'abord à rassurer la malade en pratiquant un examen complet. Tout organe est considéré comme malade tant qu'on n'a pas fait la preuve de son innocence. Sur les troubles purement physiques il faut agir par les moyens habituels, mais en même temps agir sur l'angoisse. Pour cela nous disposons maintenant d'armes très efficaces, maniables sous la forme, soit de médicaments (les tranquillisants), soit de techniques plus ou moins compliquées (réflexothérapie).

Sur ce traitement physique vient se brancher la psychothérapie qu'il a en quelque sorte « mordancée ». Moins anxieux, le malade est plus accessible, plus perméable à ce qu'on peut lui dire. Les résultats obtenus sur ce plan favorisent sa confiance, et il est devenu plus facile de tenter avec son aide de :

- Dissiper, selon les principes chitamniques, les malentendus, les erreurs, en agissant aussi bien sur le sujet que sur l'entourage.
- L'éclairer sur les motivations réelles de ses actes, grâce souvent à des principes psychanalytiques.
- L'encourager à guérir par la simple persuasion (à la manière de la méthode Coué).
- Diriger sa conduite selon le principe qu'une conduite souvent répétée finit par acquérir son contenu (agenouillez-vous et vous croirez).

Aucune de ces actions n'est possible isolément. Le malade ne se laisse pas persuader de se conduire de telle manière si sa condition reste traumatisante, si son angoisse persiste. Il ne peut reprendre son travail ou changer son activité professionnelle que dans la mesure où son état physique le lui permet.

Il ne s'agit donc pas de résoudre le conflit qui est à la base de la maladie, mais de permettre au malade de vivre en bonne intelligence avec ce conflit, de lui permettre d'établir un compromis qui lui donne la possibilité de vivre comme tout le monde.

Cela n'est pas toujours possible. Il faudra souvent passer la main au psychiatre.

Cela n'est pas non plus facile. Il faut du temps, des moyens. Il y faut beaucoup de patience et beaucoup de courage car cela entraîne de grosses responsabilités, que le médecin praticien n'est pas toujours enclin à prendre ni en mesure de le faire.

Mais c'est là son avenir, lui seul peut réunir sur la scène le médecin et tous ses moyens (y compris ceux de ses confrères spécialistes), le malade et tout son milieu, la maladie et tous ses aspects.

Dr KNOCK.

« Simplifions les choses, chère madame. Donnez-moi donc votre diagnostic d'abord. »

« Bon, bon. Oublions, pour une minute notre peur des serpents. »
(Saturday Evening Post.)

OH... PARDON !

- **Blaise Pascal, qui se réjouissait du naturel à chaque occasion, aurait sans doute eu la même raison que nous d'apprécier ce retour à la simplicité qu'ont voulu tous les couturiers.**

(*Vogue*, Numéro des collections.)

- **Une jeune femme qui l'observait, Mme R..., a perdu la vie : provisoirement, espère-t-on.**

(*France-soir.*)

- **Les événements ne l'ont pas ménagé (M. Guy Mollet) et il n'a pas ménagé les événements. Alors qu'il avait fallu des trésors d'immobilisme à M. Queuille pour tenir 391 jours, le gouvernement à direction socialiste entre aujourd'hui dans sa 392e journée (l'année 1956 ayant été bissextile, les 391 jours ont été atteints le 25 février et non pas le 26) après avoir accumulé les initiatives, les décisions et les solutions.**

(*Le Populaire* de Paris).

- **Bruits d'argent autour de l'autel. Pour ou contre l'abolition des classes de mariage et d'enterrement.**

(Un titre de *Panorama Chrétien.*)

☆

Pilules

★ **Des auteurs français ont isolé dans des produits de la combustion des cigarettes (papier et tabac) un hydrocarbure cancérigène connu : la combustion du papier seul donne une quantité de cet hydrocarbure deux fois et demie plus grande que la combustion du tabac.**

★ Si l'on divise les ouvriers d'une usine en deux groupes : l'un travaillant avec un horaire normal, l'autre obéissant au système des trois-huit (une semaine le matin, une semaine l'après-midi, une semaine la nuit), on trouve dans le deuxième groupe un nombre d'ulcères ou de gastrites triple de celui du premier groupe.

★ **Pour les docteurs Pathé et Morel il n'y a pas d'obésité qui ne soit due à un excès alimentaire. Quand il y a un trouble endocrinien associé, non seulement la correction de ce trouble n'atténue souvent pas l'obésité mais, en revanche, la réduction de l'obésité par un régime équilibré peut corriger le trouble endocrinien.**

→

ETUDIANTS

Le poids des mentalités collectives

LES étudiants catholiques réunis en congrès du 2 au 5 mars au grand amphithéâtre de la Faculté de Médecine (45, rue des Saints-Pères) vont analyser le poids des mentalités collectives, nationale, professionnelle, sociale, sur le comportement et la foi des étudiants. Le P. Daniélou et Henri Marrou seront les deux « orateurs de choc » de ces journées, le second surtout qui traitera des chrétiens dans la nation.

L'importance de cette manifestation est évidente quand on sait que plus de la moitié des étudiants de France sont directement ou indirectement touchés par les activités culturelles, spirituelles ou touristiques des « groupes catho » dans les Facultés de Paris et de province.

Un simple thé

La Fédération Française des Etudiants Catholiques dont l'existence remonte à l'avant-guerre 14-18 et qui coordonne l'action de ces groupes, a commencé par n'être qu'un simple thé où des étudiants à col dur venaient s'initier sous la direction d'un aumônier à l'art de la conversation mondaine et futile.

D'inspiration conservatrice, elle fut fondée pour faire pièce à la Jeunesse Etudiante Catholique (J.E.C.) qui diffusait des idées et un vocabulaire nouveaux : « apostolat du milieu par le milieu..., présence au monde moderne, etc. ».

Cette institution vieillotte s'est considérablement rajeunie depuis la dernière guerre. L'air nouveau qui soufflait sur le Centre Catholique des Intellectuels installé en 1945 au 61 de la rue Madame a pénétré également dans les bureaux voisins de la F.F.E.C.

Dans la liste des présidents où figurait déjà vers les années 1925 le nom de M. Pleven, on relève après 1946 ceux de Georges Suffert, rédacteur en chef de « Témoignage Chrétien », Gilbert Mathieu, journaliste, François Sarda, qui se fit un nom dans le procès des « fuites » comme avocat de Labrusse.

★

Emotion à la Cité

DES manifestations ont eu lieu à la Cité Universitaire pour protester contre l'exclusion arbitraire de deux résidents de la maison des Provinces de France, membres du comité de cette maison, Marc Bazin et Roger Toief.

Fait unique dans l'histoire de la Cité : les C.R.S. sont intervenus à l'intérieur de la Cité et, en particulier, dans la maison des Provinces de France. Ordre leur en a été donné par le recteur Marchand, sur la demande du directeur Clerc qui s'estimait menacé dans ses appartements.

La police a chargé plusieurs fois sur le boulevard Jourdan et dans la maison des Provinces de France, en matraquant les étudiants. Les C.R.S. sont également intervenus dans le pavillon de Tunisie, dont le responsable, à la suite de matraquages a saisi l'ambassade de Tunisie.

La lutte est engagée essentiellement sur le statut actuel de l'A.I.R.C.U.P. (Association Internationale des Résidents de la Cité Universitaire de Paris).

La Cité Universitaire de Paris a un statut particulier : c'est un organisme privé, où la représentation de l'Université est minoritaire (au conseil d'administration). Son statut est donc différent de celui des autres Cités Universitaire (cités de province et d'Antony).

Les organismes étudiants (U.N.E.F. et Fédération des étudiants parisiens) accordent une certaine importance au mouvement actuel de la Cité de Paris et le soutiennent activement. La raison en est qu'ils siègent dans les organismes régionaux des œuvres étudiantes et participent à la co-gestion des cités, alors qu'ils n'ont aucun rapport avec l'administration de la Cité de Paris. De plus, l'organisme syndical des étudiants de la Cité n'est pas reconnu par cette administration.

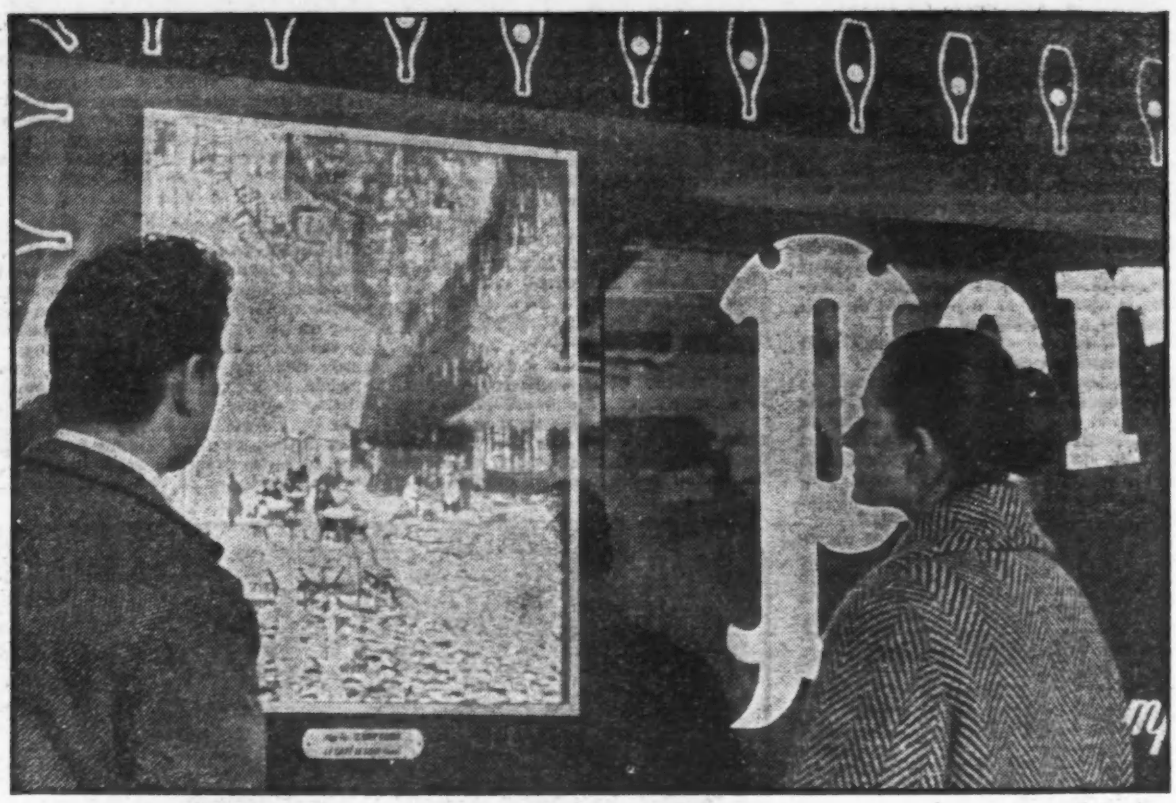
Les étudiants espèrent obtenir le rattachement de la Cité à l'Université : dans l'immédiat, ils demandent à participer à la gestion et aux conseils de discipline.

L'exemple d'Antony

L'ouverture, en octobre dernier, de la résidence d'Antony où la co-gestion fonctionne, n'est pas étrangère au mouvement actuellement déclenché : la résidence d'Antony constitue une « Cité pilote » où le mode de vie, les conditions de travail et de culture sont extrêmement différents des conditions faites à Paris.

A Antony, les activités culturelles et universitaires sont subventionnées et gérées à la fois par les étudiants, l'administration et les professeurs conseillers. Cela n'a jamais existé à la Cité de Paris, où le climat général est très peu favorable au travail des étudiants.

Ainsi il ne s'agit pas seulement d'instituer une discipline juste et une co-gestion matérielle : il s'agit de rendre à la Cité Universitaire sa véritable destination, d'en faire un lieu de travail et non une organisation hôtelière.



LA STATION DE METRO FRANKLIN-ROOSEVELT
Van Gogh à gogo

JE, TU, IL...

● LE MÉTRO PARISIEN, 56 ans, accueillera trois mille personnalités parisiennes (Picasso, Zizi Jeanmaire, Arletty, Ludmilla Tcherina, Françoise Arnoul, etc.) sur les quais de la station Franklin-Roosevelt, le 2 mars, après le passage de la dernière rame. Le Tout-Paris découvrira ainsi la nouvelle décoration de cette station. Des œuvres de Picasso, Van Gogh, Dufy, Cézanne, etc., traitées selon le procédé Gemmaux, orneront à l'avenir les murs de cette station. Elles seront enchâssées dans des panneaux publicitaires. Ainsi *Le Petit Pâtissier* de Soutine servira à vanter les mérites d'un entremets, la *Nana* de Manet sera mise au service d'une marque de gaine et *Le Café* de Van Gogh étayera la publicité d'une eau minérale.

⁂

● ALAIN DAVID, 24 ans, co-recordman de France du 100 m (10 s 5/10), vient de courir 60 yards (54 m 86) en 6 s 1/10, égalant la meilleure performance mondiale sur la distance : avant lui, seuls Owens, Metcalfe, Golliday, Baker, Ewell, Standfield et Murchison avaient couru le 60 yards dans le même temps. A noter que Murchison est champion du monde du 100 m (10 s 1/10). Les techniciens assurent qu'Alain David est complètement transformé, depuis son retour de Melbourne, en raison d'une nouvelle technique d'entraînement essayée par son entraîneur Joseph Malgrot.

● JAMES STEWART, 49 ans, comédien, vient d'être promu au grade de général de brigade d'aviation. Pendant la dernière guerre il a accompli vingt missions de bombardement et a participé au débarquement de Normandie. En cas de mobilisation il serait directeur adjoint du Strategic Air Command. Coïncidence : il y a quelques années il fut le héros d'un film appelé *Strategic Air Command.*

⁂

● SA SAINTETÉ PIE XII, au cours d'une audience accordée au Vatican à huit cents médecins italiens et étrangers, a précisé que la suppression de la douleur chez les malades est compatible avec l'esprit de l'Evangile : « *L'idéal de l'héroïsme chrétien*, a-t-il dit, *n'impose pas, du moins d'une façon générale, le refus d'une narcose d'autre part justifiée, même à l'approche de la mort.* »

⁂

● ABEL CHARBONNIER, 30 ans, facteur à Chavaniac-Lafayette (Haute-Loire), de retour d'un voyage aux Etats-Unis où il a remis à M. Spanel un million trois cent soixante et un mille lettres de remerciements envoyées par les auditeurs d'Europe n° 1, a été accueilli en triomphateur dans son village où les enfants des écoles ont entonné un hymne composé pour la circonstance :

« *Vive notre facteur Abel Charbonnier*
« *Messager fidèle du peuple français*
« *Qui, sans peur, s'envola dans un* [*grand avion*
« *Porter les cartes postales que nous* [*écrivions* (bis). »

⁂

● JEAN SEBERG, 18 ans, comédienne, qui incarne Jeanne d'Arc dans le film qu'Otto Preminger tourne à Londres, qui a failli brûler vive sous les yeux de deux mille figurants, gardera des traces de brûlure aux mains : le metteur en scène, par souci de réalisme, avait exigé que le feu soit mis au bûcher sur lequel sa vedette était attachée. La doublure de Jean Seberg avait refusé de tourner la scène, en déclarant : « *J'ai deux enfants.* »

VOGUE

Coïncidences bien orchestrées

UNE maison, un typhon, une mode, un roman policier, une exposition, une grande enquête, une ligne aérienne et un ambassadeur, parlant (et écrivant) français, ont mis le Japon à l'ordre du mois de février. La France, qui, depuis des années, avait oublié Tokyo, le redécouvre frénétiquement.

Dernière manifestation en date : la déclaration à Brangues (Isère) de M. Furukaki, nouvel ambassadeur du Japon en France, sur la tombe de Paul Claudel qui fut ambassadeur de France à Tokyo de 1922 à 1925.

M. Furukaki, d'allure jeune, lunettes d'écaille, lut en français un poème écrit dans un style « cerisier rose ». Il rendait ainsi aux Parisiens la monnaie de l'accueil qu'ils avaient fait aux réalisations typiquement japonaises comme les kimonos et les typhons.

Typhon sur Nagasaki, film tourné par Yves Ciampi au Japon avec Danielle Darrieux et Jean Marais, bat le record de la curiosité. L'annonce d'un mariage entre Mlle Kiski Keiko, la vedette du film, et M. Yves Ciampi, metteur en scène, permit aux agents de publicité d'ajouter l'amour à l'exotisme au générique du film.

La mode des « japonaiseries » était lancée.

Lanvin-Castillo lance pour le printemps la ligne « kakemono », qui s'accompagne de manteaux de bonze et de manches pagode.

Aux Arts Ménagers, l'hebdomadaire « Elle » prépare une maison japonaise, modèle populaire en bois, ce qui permet aux techniciens de révéler que les Japonais ne se baignent pas dans leurs baignoires pour se laver, mais pour se détendre. C'est aussi pour « raison de détente » que les Français apprécient les aventures du détective japonais Suzuki. Ces aventures, il est vrai, sont dues au romancier français Jean-Pierre Corty qui n'a jamais été au Japon. Ce n'est pas le cas de James de Coquet, grand reporter, qui a révélé dans un quotidien de droite les aspects secrets de la vie quotidienne du Japon. Il nous apprend par exemple que les grands cafés de Tokyo comportent cinq étages, ce qui oblige les attractions (orchestre et chanteurs) à remplacer l'estrade par un ascenseur.

Offensive de printemps

L'offensive projaponaise de Paris, où la liaison aérienne Copenhague-Tokyo par le Pôle a eu la vedette dans les journaux, est le produit d'un certain nombre de coïncidences qui ont été utilisées par le directeur du service culturel de l'ambassade du Japon à Paris, M. Teranaka, 47 ans, qui habite Paris depuis près d'un an et demi, après un séjour aux Etats-Unis.

— *Le Japon*, explique M. Teranaka, *étant un des pays dirigeants du groupe afro-asiatique, doit avoir un rôle d'intermédiaire Est-Ouest, pour adoucir s'il le peut l'attitude des pays en présence. C'est en France que porte notre offensive de paix.*

Au printemps, une série de représentations de « nô » (drames dansés), au théâtre Sarah-Bernhardt, sera le « moment vedette » de cette offensive de charme de la culture nippone.

LA SEMAINE

AUXERRE, chef-lieu de l'Yonne, était cette semaine la capitale du cinéma français. Trois ministres, de nombreuses personnalités en étaient les hôtes, samedi, pour assister à la première mondiale du nouveau film de Jean-Paul Le Chanois : *Le Cas du Docteur Laurent*. Diverses autres manifestations cinématographiques devaient se dérouler les jours suivants.

Donner aux Français le goût du cinéma, telle est la mission que s'était proposée, il y a deux ans, une équipe de jeunes « cinémanes ». Leur façon de procéder : organiser dans toutes les préfectures de France des « Journées du Cinéma », avec projections de films inédits, déplacements de vedettes, concours de vitrines, etc. Résultat : dans toutes les villes où les « Journées du Cinéma » ont eu lieu (et Auxerre est la dix-huitième), on a enregistré l'an dernier une augmentation du nombre des entrées dans les salles de 10 %.

Nous reparlerons du *Cas du Docteur Laurent* lorsque ce film sortira à Paris. Disons seulement ici que ce film, qui a pour thème l'accouchement sans douleur, est une œuvre généreuse et courageuse, qui mérite d'être diffusée aussi largement que possible. Mais la Commission de Censure n'est pas de cet avis : elle a décidé jusqu'à nouvel ordre d'interdire ce film aux moins de seize ans. On ne peut que souhaiter qu'elle revienne vite sur cette décision.

THÉATRE

Popesco passe le cap

OURAGAN, cyclone ou typhon sont les phénomènes auxquels on la compare le plus souvent. Parfois encore, on traite de bombe, de volcan ou de geyser, l'incandescente Roumaine qui, sous le nom d'Elvire Popesco, se met à brûler dès que les rampes s'allument.

Un incendie qui dure depuis plus de quarante ans et qui a commencé à Bucarest, lorsque la femme du comédien Aurel Athanesco se prit de passion pour Shakespeare et Racine et se révéla grâce à La Fontaine. Mais chez nous Elvire Popesco est née le jour où Jean Richepin, revenant de Roumanie, conseilla à Louis Verneuil d'importer rapidement cette petite blonde slave et potelée pour créer *Ma cousine de Varsovie*.

L'avis fut si profitable qu'Elvire Popesco devait jouer du Verneuil pendant quatorze ans, à la ville comme à la scène.

Sa voix tour à tour lourde ou caressante a rebondi depuis sur d'autres textes. Deval, Bernstein, Guitry lui ont donné d'autres triomphes.

Maintenant c'est André Roussin qui, après lui avoir fabriqué, il y a dix ans, une *Nina* sur mesure, l'aide à passer le cap le plus difficile d'une carrière de comédienne.

Elvire Popesco change d'emploi et, pour la première fois, les histoires d'amour ne sont plus les siennes.

Pour la première fois, Elvire Popesco est « la Mamma ». Il n'y avait jusqu'alors que sa fille Tatiana pour la connaître dans ce rôle.

★

Don Fiasco

LA MAMMA

comédie en 2 actes et 5 tableaux d'André Roussin, d'après Vitaliano Brancati, au théâtre de la Madeleine.

LE bel Antonio rentre en Sicile. A Rome, il a tombé toutes les femmes, il est le jeune coq de Catane. C'est don Juan. Il se marie. Mais deux ans après, sa charmante épouse est toujours vierge, et on découvre que sa réputation romaine était usurpée. C'est don Juan. Il se marie. Mais, deux une Mamma, virile, elle, pétulante, violente, qui pour sauver l'honneur du nom et satisfaire la jeune épouse et sa famille, imagine une substitution, une vraie ruse de comédie italienne à la manière de *La Mandragore*. Mais, le ciel soit loué, la ruse ne servira à rien, sinon à créer les circonstances favorables pour qu'Antonio soit guéri d'une impuissance qui n'était que psychique.

Partant du roman de Brancati (édité chez Robert Laffont), dont il a changé le personnage de père en Mamma, mais dont il a gardé presque mot pour mot des scènes entières, M. André Roussin a construit trois tableaux d'exposition laborieuse jusqu'à la révélation du secret d'Antonio, et deux tableaux de comédie-bouffe. Il y a des mots qui font rire par leur drôlerie, et plus souvent par leur verdeur, il y a des situations comiques préparées selon des recettes éprouvées. Pourtant, je crois que l'impuissance est un mauvais sujet de comédie parce qu'il devient gênant et même dramatique dès que les personnages sont autre chose que des fantoches. On peut en faire des contes d'une franche gauloiserie, mais on évite difficilement un malaise en montrant sur la scène un garçon jeune et beau, et qui n'est pas un homme. On pense avec regret aux *Œufs de l'autruche*, où un père apprenait « l'anomalie » de son fils comme la Mamma ici : mais on ne voyait pas le personnage, la situation était traitée avec tact et le caractère du père avec plus de finesse et de vigueur que celui de Mamma. Ici, entre les scènes pénibles et les scènes cousues de fil blanc, la comédie se traîne sans grand bonheur.

Elle peut être sauvée, bien sûr, par Mme Popesco, pétillante, tourbillonnante, courant après son texte et lui faisant un sort en une bouchée quand elle le rattrape, Mamma sur mesure et qui a un gros succès personnel. Le vieux métier de M. Paul Oettly, la drôlerie nonchalante de M. Jean Roquelle font passer bien des choses. Mlle Estella Blain a sans doute de quoi réjouir les sens d'Antonio, mais elle est une déplorable comédienne. M. Toja se tire au mieux de ses ennuis d'un ordre si particulier : il a de la prestance, de la spontanéité, de l'émotion quand il le faut, et il fait passer avec gentillesse ce qui pourrait être délicat.

ELVIRE POPESCO
Nina mamma

★

Ionesco sonne toujours deux fois

LA CANTATRICE CHAUVE

LA LEÇON

deux pièces en un acte d'Eugène Ionesco au théâtre de la Huchette.

ECOUTEES avec quelque méfiance il y a cinq ou six ans à la création, les pièces d'Ionesco atteignent aujourd'hui le grand public et le font beaucoup rire : après *Les Chaises*, voici la reprise heureuse des deux premières pièces. Cette rapide conquête d'un public explique sans doute pourquoi dans *L'Impromptu de l'Alma* M. Ionesco avait refusé de se laisser étouffer sous les compliments hyperboliques des cuistres de la dramaturgie.

Les pièces de M. Ionesco sont au vaudeville classique ce que le style « branquignol » est au style classique de music-hall. C'est un comique de désintégration : on prend les phrases de tous les jours, et on les dévisse ou on les déplace sans avoir l'air de rien, de manière à plonger les personnages et les spectateurs dans l'absurde. Au comique du gros bon sens et de la platitude que ni Labiche, ni Meilhac et Halévy, ni Alphonse Allais, ni bien d'autres n'ont ignoré, on donne un tour d'écrou supplémentaire, on passe de Bouvard et Pécuchet, simples imbéciles, à Bouvet et Pécuchard qui ont le génie de l'imbécilité. On retient des personnages médiocres dont le langage est rendu petit à petit totalement inadéquat : et de les entendre parler à contresens et dans le vide, en restant imperturbables, nous les trouvons ridicules, pitoyables et touchants. A la fin, ce comique inquiète et émeut.

Les dangers de la formule sont d'ailleurs évidents : en désossant le langage, M. Ionesco désosse ses personnages qui ne sont plus que des masses sans squelette intérieur ; en partant d'une situation (la visite d'un couple bourgeois à un autre couple dans *La Cantatrice*, la leçon d'un professeur progressivement excité à une jeune fille dans *La Leçon*) mais en refusant de la développer en action autrement que par l'accélération de la mécanique verbale, il se condamne à être bref ou à se répéter. Déjà ici la juxtaposition de deux pièces excellentes met en lumière certains procédés et montre qu'en ce sens aussi M. Ionesco sonne toujours deux fois, et même que de temps en temps il carillonne. Il n'empêche que c'est un comique d'une saveur originale et que le spectacle monté par MM. Nicolas Bataille et Marcel Cuvelier est une bonne occasion de le goûter.

★

Une fable d'amour et de mort

LE REPOUSSOIR

fable de *L'Amour et des Vieilles*, de Rafael Alberti, version française de Robert Marrast, au théâtre d'Aujourd'hui.

NOUS avions parlé du spectacle de M. André Reybaz lors de sa création, l'été dernier, à Arras. Mais ou

→

A ne pas manquer :

● Le Repoussoir (baroque) ● Patate (Achard retrouvé) ● L'Œuf (insolite) ● Requiem pour une nonne (une tragédie de Faulkner) ● Le Mal court (le classique d'Audiberti).

A voir :

● La Cantatrice chauve (l'avant-garde au théâtre) ● La Mamma (pour Popesco) ● Les Coréens (un plaidoyer contre la guerre) ● Amphitryon 38 (même sans Jouvet) ● L'Ecole des cocottes (si vous voulez rire) ● La Nuit romaine (Hugo pas mort) ● La Maison de Bernarda (femmes d'Espagne) ● Thé et sympathie (pour Bergman) ● La Chatte sur un toit brûlant (sans pudeur) ● Irma la douce (un Opéra de Quat'sous français).

Cabarets Dancings
AMIRAL BALZAC 56-66 J. RICHARD
frede présente le CARROLL'S
34, rue de Ponthieu - ELY. 46-40
CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours
Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.
Le SEXY 68, rue Pierre-Charron BAL. : 35-18 Marcel AMONT
Restaurants
LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE « C'EST MAGNIFIQUE ! »
LA MAISONNETTE RUSSE DE PARIS
6, RUE D'ARMAILLÉ (ÉTOILE) ÉTO. 52-49
Les plus célèbres et succulentes spécialités russes
font partie des déjeuners et dîners à 1500 frs avec VODKA A VOLONTÉ
avec saumon et caviar : 2250 fr.
Alhambra
MAURICE CHEVALIER
ZIZI JEANMAIRE
300 - 400 - 500 - 600 fr.
Location ouverte
THEATRE LA BRUYERE
SUZANNE FLON
LE MAL COURT
LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h
OPE 97-93 LIVRAISON DOMICILE
BOULEVARD DE LA MADELEINE

→

bien parce que la mise en scène s'est améliorée, ou bien parce que l'atmosphère d'une salle convient mieux à l'œuvre que le plein air, la représentation parisienne m'a paru plus forte.

Le thème appelle automatiquement la comparaison avec *La Maison de Bernarda :* trois vieilles femmes encore sourdement travaillées par le désir empêchent leur jeune nièce de rejoindre celui qu'elle aime. Elles y mettent une malice démoniaque, si bien qu'elles acculent la petite au suicide : et nous apprenons alors seulement qu'elles voulaient aussi empêcher un demi-inceste.

Mais alors que Lorca a quelque chose de classique, la pièce d'Alberti est baroque : le dialogue s'y transforme souvent en une folle incantation qui se délivre à travers chansons et comptines. M. Reybaz, fidèle à la pièce, s'écarte souvent du réalisme pour créer des images d'une violence presque démente : sa mise en scène est de celles qui donnent le mieux une idée de ce qu'Antonin Artaud entendait par théâtre de la cruauté. Il est bien servi par Mme Germaine Kerjean et Mlle Blancard, moins bien par Mmes Germaine Ledoyen et Florence Brière, qui ont tendance à confondre violence poétique et mélodrame. C'est un vin âpre qui peut ne pas plaire, mais qu'il est intéressant de goûter.

★

Ni fleurs ni couronnes

LE SOUVENIR ÉTERNEL

de Jean Levitte, aux « Petits Soirs » du théâtre de la Renaissance (le mardi).

TROIS nobles sœurs ruinées tiennent un café en face du cimetière de Bagneux. Mais un soir par mois, en grand cérémonial, elles évoquent leurs grandes heures, et nous voyons leurs récits s'animer devant nous : Adélaïde rêve d'un marchand de journaux rencontré en 1913 ; Aimée, d'un marin de Toulon 1911 ; Colombe, d'un camelot parisien de 1925. Nous sommes en 1943, un homme entre. Un pauvre diable, et c'est pourtant le même, celui qu'elles ont idéalisé à qui mieux mieux... Mais leur fiction sans doute sera plus forte que la réalité.

Le fantôme d'Anouilh semble s'être donné rendez-vous dans ce caveau de famille littéraire avec le fantôme de Salacrou et l'ombre de Jean Sarment. M. Levitte n'arrive pas à les ranimer. Mlle Brigitte Barbier fait une charmante apparition, MM. Alexandre Rignault et Marcel Pérès jouent deux petits rôles, et M. Georges Rollin montre de la virtuosité dans le personnage du pauvre diable d'homme orchestre de l'amour.

MUSIQUE

Luth et clavier

AU quatrième concert du *Domaine musical*, Hermann Leeb, luthiste suisse, a joué plusieurs pièces du répertoire élizabéthain, dont trois morceaux de John Dowland.

Sans cesse, on avait l'impression que ces morceaux, d'une écriture polyphonique très complexe pour l'époque, dépassaient les possibilités de l'instrument. Gaucheries, manque passager de justesse, on avait envie d'imputer ces défauts non pas à l'insuffisance de l'instrumentiste, mais au fait que les morceaux joués, encore destinés au luth, attendaient déjà, en réalité, les facilités des instruments à clavier. Ils devaient d'ailleurs précisément s'imposer au XVIe siècle, après plus de trois siècles pendant lesquels le luth avait été, hormis l'orgue, le seul instrument polyphonique existant.

En seconde partie du programme, le quatuor Parrenin a joué des œuvres de Schoenberg, de Webern, et du jeune Italien Bruno Maderna avec une incomparable virtuosité. *Le Quatuor à cordes* de Maderna est une œuvre composée selon les principes d'organisation totale du monde sonore : non seulement les hauteurs sonores, mais aussi les timbres, les intensités et les durées, obéissent à des lois de composition très précises. Ces lois laissent, tout comme celles de la musique tonale, une très grande marge de choix, où la fantaisie créatrice du compositeur peut se manifester. Le *Quatuor* de Maderna est une œuvre hautement inspirée, d'un élan et d'un lyrisme typiquement italiens.

Dans son exécution, le mérite des membres du quatuor Parrenin a été d'autant plus grand que, dans cette œuvre aussi, tout comme dans les morceaux pour luth de Dowland, on sent la nécessité d'un recours à des instruments et à une technique d'une plus haute précision. Ce que le clavier a été pour le luth, la production sonore électronique le deviendra un jour pour les instruments aujourd'hui en usage.

TÉLÉVISION

Sujets imposés

EN quarante-huit heures, cette semaine, vingt-deux ministres, secrétaires d'Etat et députés ont passé sur l'écran du Journal télévisé. Le spectacle qu'offrent une douzaine de notables en train de déjeuner, de couper des rubans ou de se serrer la main ne présentant qu'un intérêt très relatif — tant sur le plan de l'événement que sur celui de l'image — il est difficile de penser qu'il s'agit là d'un choix délibéré du rédacteur en chef du Journal télévisé.

L'explication est autre : la liberté de la presse télévisée a vécu et ce journal, qui fut une des émissions les plus attachantes de la Télévision Française, n'est plus, aujourd'hui, qu'un pantin dont les cordes sont tirées par la Présidence du Conseil. La moitié des séquences filmées qui le composent sont imposées, et certains commentaires, même sont « conseillés », sinon ordonnés.

Car il n'y a pas que ces agapes ministérielles. Il existe toute une gamme de sujets « inspirés » par le gouvernement au pouvoir.

Il y a les sujets exigés par des intérêts financiers et qui ne sont que de la publicité camouflée. Exemple : la Société Z, qui compte parmi ses actionnaires de puissantes personnalités politiques, organise et finance le voyage en France du plus vieux Canadien français. Afin de faire de la publicité autour de ce voyage, la Société Z souhaiterait que l'arrivée à Orly de cet honorable vieillard soit filmée par le Journal télévisé. Coup de téléphone de la Société Z au ministère de l'Information, et, à 20 h. 15, deux millions de Français verront ce fils de Québec poser un pied ému sur le sol de Voltaire.

Narcissisme

Il y a aussi les sujets hypocritement incolores, dont l'exemple type est l'exposition de peinture au profit de tel ou tel organisme politico-charitable auquel le gouvernement s'intéresse.

Enfin, il y a les sujets imposés par narcissisme : les plus fréquents. Exemple : le secrétaire d'Etat à la Protection des animaux, devant inaugurer un chenil à Chatou, demandera au cabinet du ministre de l'Information la présence de la Télévision.

L'amour que certains parlementaires portent à leur personne est si grand que ceux qui ont eu la malchance de manquer leur fugitif passage sur l'écran se rendent rue Cognacq-Jay afin que le film où ils apparaissent leur soit projeté en privé. Le commentateur qui, par mégarde ou manque de temps, omet un nom se verra donner un blâme le lendemain; blâme qui sera porté sur son dossier, au ministère de l'Information.

Frère jumeau du sujet imposé, le sujet interdit. Ainsi, depuis deux mois, les téléspectateurs sont privés de films d'actualité venant d'U.R.S.S. Les séquences que projetait le Journal télévisé ont déplu en haut lieu. Pourtant, elles n'avaient rien de subversif : machines agricoles perfectionnées, grands magasins à Moscou, etc. Elles ne desservaient pas l'U.R.S.S., simplement.

INGRID BERGMAN
Grande duchesse

CINÉMA

Le crime ne paie pas

LOLA MONTÈS

Nouvelle version (Monte-Carlo)

QUAND *Lola Montès* sortit il y a un an, les responsables de sa carrière commerciale axèrent tout naturellement leur publicité sur Martine Carol, sans prévenir le public du caractère difficile, inhabituel du film. C'était une erreur, cela aboutit à un échec retentissant, mais du moins c'était sans dommage pour le film. Ce que ces mêmes responsables ont fait aujourd'hui pour ressortir *Lola Montès* est beaucoup plus grave : froidement ils ont pris une paire de ciseaux, découpé le film de Max Ophüls en petits morceaux et recollé ces morceaux à leur idée. Ils ont remis l'un après l'autre, en suivant l'ordre chronologique, chacun des épisodes de la vie de Lola, de son enfance jusqu'à son engagement dans un cirque géant.

Ainsi faisant, ils ont arraché au film l'atmosphère d'envoûtement dans laquelle le maintenaient d'un bout à l'autre les scènes de cirque ; ils lui ont retiré son rythme, son mouvement hallucinant ; ces scènes de cirque elles-mêmes qui n'avaient jamais été tournées pour être mises bout à bout, mais en fonction des passages qui devaient s'intercaler entre elles, constituent maintenant un ensemble informe et cahoteux. L'histoire,

NUMÉRO SPÉCIAL

ARTS Spectacles

UNE GRANDE ENQUÊTE

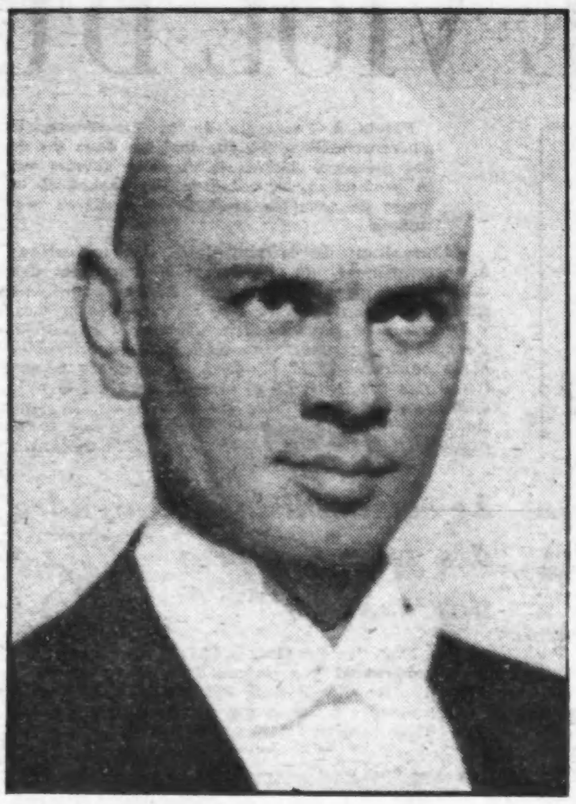
LA JEUNESSE
DE FRANCE
PARLE

Les jeunes décrivent eux-mêmes leur vie quotidienne,
définissent leurs ambitions,
jugent leur époque,
révèlent le visage de la France à venir.

dans ce numéro

UN GRAND DEBAT
LES NOUVELLES SOURCES DE LA PEINTURE CONTEMPORAINE
avec SOULAGES, ANDRE MASSON, ATLAN, BRAUNER-MORVAN, MARCEL ZAHAR.
●
MAURICE VLAMINCK
CONTRE L'ART ABSTRAIT

ARTS SPECTACLES
L'HEBDOMADAIRE DE L'HOMME CULTIVE



Yul Brynner
Homme de tête

Ingrid Bergmann
Femme de peu

enfin, ce glissement du personnage de Lola Montès vers sa propre statue vivante et dérisoire, disparaît à peu près complètement.

Il s'agit donc d'un véritable petit crime cinématographique commis à l'encontre de Max Ophüls, aussi stupide d'ailleurs qu'inadmissible. Car — et ce sera là la punition de ses auteurs, qui devraient pourtant bien savoir que le crime ne paie pas — ce *Lola Montès bis* choquera vraisemblablement autant le public que la première version. Dans la mesure même, en effet, où ce nouveau montage prétend faire de ce film un film comme les autres, il en fait ressortir davantage l'extrême originalité.

Maintenant on le voit bien : ce n'était pas à cause de ces fameux retours en arrière que cette biographie de Lola Montès rendait un son tellement étrange. C'est à cause de la façon même dont Max Ophüls a tourné chaque épisode, de sa façon de placer sa caméra dans les endroits les plus inattendus, d'escamoter les scènes à effet pour ne saisir des personnages que des bribes de conversation, des allées et venues apparemment inutiles. Bref, de sa façon de passer outre aux conventions habituelles du cinéma pour retrouver le vrai mouvement de la vie.

La seule consolation de cette aventure est qu'elle aura permis de se rendre compte de l'extraordinaire résistance fournie par le film à tous les « tripatouillages » dont il a été l'objet.

★

Le sel de la mer

Les bateaux de l'enfer

film japonais de Satoru Yamahura (Vendôme)

CES pêcheurs de crabes japonais laissent échapper le même cri de douleur que les Mexicains du *Sel de la terre.*

Battus, exploités, misérables, ils lancent un jour de bourrasque leur défi au monde entier. Révolte fomentée au fond d'une cale, grève issue des cœurs comme une libération, ils tendent leurs poitrines nues aux baïonnettes d'un ordre qui les extermine un à un sur le pont des « bateaux de l'enfer », tandis que le drapeau japonais sanglant tremble dans ce paroxysme de cruauté, où le cri devient un hurlement.

Interdit plusieurs mois à l'exportation, *Les bateaux de l'enfer* révèlera un aspect du cinéma nippon jusqu'à présent inconnu en France. L'expressionnisme sans pudeur fait place à une sobriété un peu lente et sévère, puis à une sorte de précision dans la violence, qui fait penser à Eisenstein ou à Poudovkine, mais l'audace de certaines images, surtout à la fin, et la véhémence du ton donnent à ce sel de la mer son aigre saveur personnelle.

★

Deux Fernandel

FERNANDEL tourne beaucoup, mais Fernandel tourne mal. Après un affligeant *Honoré de Marseille*, deux autres films viennent de sortir avec son aimable sourire chevalin comme étendard qui ne risquent pas de faire oublier *Angèle.*

L'Homme à l'imperméable (1) porte le label de garantie Julien Duvivier. Et, certes c'est du travail soigné, mais pourquoi Julien Duvivier l'a-t-il entrepris ? Il n'est pas comme Hitchcock de ces metteurs en scène qui sont d'autant plus en forme qu'il leur tombe davantage de cadavres sur les bras. Les cadavres dont Hadley Chase a farci le roman policier, qui a inspiré ce film, semblent plutôt l'embarrasser. Jusqu'à la fin, il ne saura pas s'il doit s'en servir pour faire frémir ou pour faire rire.

Dans un univers indécis, souvent inutilement vulgaire, Fernandel promène un personnage falot dont l'originalité se borne à casser des œufs à côté de la poêle.

Dans *Sous le ciel de Provence,* c'est le lait qu'il laisse déborder de la casserole. Et toujours avec la même imprécision, les mêmes facilités dans la composition de son personnage. Il ne semble pas s'être donné davantage de mal que le réalisateur, Mario Soldati, qui s'est contenté de faire rouler sur les routes de Provence le savoureux autocar du *Quatre pas dans les nuages* de Blasetti. Mais comme on est loin ici de la gentille naïveté de cette première tentative de cinéma néo-réaliste ! Ce qui était une pochade est devenu un mélodrame pleurnichard.

(1) Biarritz, Madeleine, Gaumont-Palace.

DISQUES

Le choix de la semaine

Verdi : Rigoletto

Orch. et chœurs de la Scala. Dir. T. Serafin, avec M. Meneghini-Callas, T. Gobbi, G. di Stefano. (1 d. 30 cm., FCX. 532/4, Columbia.)

CE disque a des couleurs et le relief de la vie ; et l'art de Callas, tragédienne musicale par excellence, s'y manifeste en pleine lumière. (Il est remarquable de penser qu'elle chante le rôle de Gilda, après avoir été Floria Tosca et Léonore dans la « Forza del Destino »). Le brillant G. di Stefano et Tito Gobbi sont ses partenaires et l'on sent, le long de l'œuvre, que ce dernier s'efforce d' « humaniser » autant que possible son personnage. Voix et orchestre sont parfaitement équilibrés.

Vous en discuterez

LE MYSTÈRE D'ANASTASIA

LE mystère d'Anastasia remplacera-t-il le secret de Mayerling dans le cœur des midinettes assoiffées d'infortunes princières ? Cela est probable, puisque Hollywood se met aujourd'hui de la partie et il n'a pas l'habitude d'engager des dépenses aussi importantes pour des causes qui ne seraient pas gagnées à l'avance. Cela n'en est pas moins, à la réflexion, assez surprenant.

Qu'est-ce qu'en effet que l'héroïne de Mme Marcelle Maurette dont la pièce a inspiré le film qui sort cette semaine à Paris ? Qui est-elle sinon une pauvre amnésique qu'une bande d'émigrés russes sans scrupules décide de faire passer pour la grande-duchesse Anastasia, miraculeusement échappée aux massacres d'Octobre, et dont la reconnaissance juridique s'accompagnerait du droit à un fabuleux héritage ? La pauvre fille a beau finir par se prendre elle-même pour Anastasia, elle n'est pas Anastasia, et l'histoire de Mme Maurette n'est au bout du compte que celle d'une imposture aux relents pirandelliens.

Croire au miracle

Mais si le public applaudit si fort Mme Maurette, il se garde bien de l'écouter. La seule chose qui l'intéresse, ce sont les moments où elle laisse entrevoir que cette fausse Anastasia pourrait bien être en vérité la fille du tsar, dont la mémoire se serait égarée au cours de ses malheureuses pérégrinations. Que Mme Maurette réfute ensuite cette thèse, il n'en a cure. Il est comme ces naïfs rescapés de la cour de Russie que nous montre la pièce, il veut croire au miracle, au moins à sa possibilité, et pour lui l'histoire n'est pas celle d'une imposture, mais d'un miracle.

Brouiller les cartes

Les auteurs de cet « Anastasia » (1) cinématographique l'ont bien senti. Pour précéder le public dans ses désirs, ils n'ont pas craint, contre toute logique, de faire d'Anastasia tantôt une simulatrice, tantôt une possible princesse. Comme, malgré tout, elle ne peut être à la fois l'une et l'autre, au moment où il faudrait trancher la question, ils brouillent les cartes habilement en faisant basculer l'intérêt du film vers un tout autre problème, celui de savoir si c'est à un gentil prince russe ou à son tyrannique manager qu'Anastasia donnera son cœur.

Le film plaira, on peut en être sûr. Il a d'ailleurs toutes les faiblesses requises pour cela. Il est fort inutilement fastueux, avec bals, parades militaires et cérémonies des Pâques russes. Il a surtout deux interprètes à qui on a moins demandé d'être leur personnage que d'être semblables à eux-mêmes : Ingrid Bergman que l'inanité de son rôle gêne tout de même un peu et Yul Brynner qui est un comédien toujours aussi charmant qu'insignifiant.

(1) Un cinémascope américain d'Anatol Litvak. (Ermitage, Max-Linder, Vedettes, Images.)

A voir :

En exclusivité :
● **Les Bateaux de l'Enfer** (un Cuirassé Potemkine japonais) ● **Ecrit sur du vent** (un mélo insolite) ● **Time in the sun** (Eisenstein au Mexique) ● **Guerre et Paix** (Tolstoï quand même) ● **Une Cadillac en or massif** (à la manière de Capra).

Nous vous rappelons :
● **Lola Montès** (Studio 28) ● **Mitsou** (Astor, Radio-Ciné-Opéra) ● **La Traversée de Paris** (Royal-Haussmann, Scarlet) ● **Drôle de drame** (Lux, Studio 43) ● **Gervaise** (dans les quartiers) ● **La Poupée de chair** (Bonaparte) ● **Le crime était presque parfait** (Studio Raspail) ● **La Loi du silence** (Cardinet) ● **Le Muchacho** (v.o. Raimu) ● **Richard III** (Ursulines) ● **Sourires d'une nuit d'été** (Agriculteurs).

Impartial, je viens d'assister
A une revue du tonnerre
Un seul conseil à vous dicter
Allez donc aux Folies-Bergère

LA PAGODE
57 bis, rue de Babylone — INV 12-15
TIME IN THE SUN
Montage de Mary SETON sur
QUE VIVA MEXICO ! d'EISENSTEIN

EXPOSITIONS
Galerie DROUANT-DAVID
52, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 79-45
UBEDA
Du 1er au 16 mars

GALERIE SIMONE BADINIER
ART GRAPHIQUE ET SCULPTURE DE L'ALLEMAGNE NOUVELLE
1, rue Laffitte - Jusqu'au 9 mars

kamer paris-cannes
90, boulevard raspail paris - bab. 00-97
du 22 février au 14 mars
BERTINI
en permanence : art nègre, océanie archéologie

Gal. St-PLACIDE, 41, rue Saint-Placide
J.-J. MORVAN
Vernissage le 2 mars - Jusq. 22 inclus

Galerie MAEGHT
BRAQUE, CHAGALL, GIACOMETTI
KANDINSKY, LEGER, MIRO

DESSIN IMPRESSIONNISTE
Au BATEAU-LAVOIR, 16, rue de Seine. Jusq. 16 mars

GALERIE BOLER
237, r. Saint-Honoré (près place Vendôme)
Les Maitres de la Peinture
400
REPRODUCTIONS
SUR TOILE
BREVET TREMOIS - DE MUNTER
TOILES DE 4.000 A 25.000 FRANCS

MUSEE GALLIERA
10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie
PEINTRES AMERICAINS CONTEMPORAINS
JUSQU'AU 4 MARS
Tous les jours sauf mardi de 10 à 18 heures

Un livre de Georges IZARD

LE VIOL D'UN

Georges Izard vient de terminer un essai brillant sur la déstalinisation, ses causes et ses effets : Viol d'un Mausolée, *que publieront cette semaine les éditions Julliard.*

Georges Izard a consacré depuis la guerre l'essentiel de son activité à sa profession d'avocat, mais il n'a pas oublié qu'il fut député socialiste et fondateur avec Emmanuel Mounier de la revue Esprit.

Il appartient à cette génération pour laquelle la déviation stalinienne a été d'autant plus profondément ressentie qu'elle l'a éprouvée comme une régression sur la voie du socialisme véritable.

Que l'on adhère ou non à tous les aspects de sa vigoureuse analyse, elle doit être connue.

L'Express *vous en présente ici une synthèse.*

(Tous les textes placés entre guillemets sont extraits de l'ouvrage.)

En dénonçant les crimes de Staline devant le XX° Congrès du parti communiste russe, Kroutchev a rendu possible la reprise du dialogue avec les communistes. Pour la première fois, en effet, un bolchevik parlait le même langage que ses adversaires.

Jusque-là, le nom de Staline avait coupé le monde en deux, les communistes niant tout ce qui lui était reproché et soutenant qu'il avait toujours eu raison, que le régime soviétique était le plus démocratique du monde, que les militants fusillés n'étaient qu'un ramassis de traitres et de scélérats.

Aujourd'hui, ils admettent que les fusillés étaient innocents et que Staline était un scélérat. L'aveu est d'une importance considérable, car il soulève beaucoup plus de problèmes qu'il n'en résout.

« Staline ayant été ce que l'on proclame, comment ces chefs, ce parti, ce peuple, cette III° Internationale ont-ils pu tolérer, nourrir, engraisser cette tyrannie, ces erreurs et ces crimes ? Staline a-t-il été un accident qui a jeté le communisme dans le bourbier où il est empêtré, ou bien le communisme porte-t-il une fatalité interne qui l'a obligé à créer Staline et qui le forcera à faire proliférer des dynasties de Stalines plus ou moins camouflés ? »

... « Aujourd'hui, comme disait Lénine, de quoi s'agit-il ? De savoir si... la déstalinisation implique un examen de conscience honnête sur les causes qui ont amené l'instauration de la dictature personnelle, assuré sa durée, entraîné l'approbation enthousiaste de ses erreurs et de ses crimes... »

Marx à l'école enfantine de la Commune

Pour juger de la sincérité de Kroutchev, il suffit de voir quelle est son attitude à l'égard des principes mêmes du communisme. Le communisme possède une doctrine extrêmement précise de l'évolution vers la liberté, selon laquelle la dictature du prolétariat — provisoirement nécessaire pour assurer la transformation économique de la société — crée immédiatement les conditions de sa disparition en permettant l'émancipation graduelle de tous, la transfiguration croissante du cœur et de la raison des hommes. Le principe fondamental de cette doctrine est celui du « dépérissement de l'Etat ».

Cette théorie a été la principale victime de Staline. Kroutchev, jusqu'à présent, ne l'a pas réhabilitée. Mais son histoire est essentielle pour l'intelligence du communisme appliqué. Seule elle permet d'établir honnêtement les origines de la dictature personnelle et de déterminer si l'U.R.S.S. est en train de repartir vers le but qu'elle avait initialement désigné au monde ; seule elle nous apprendra

« si l'idée communiste est susceptible de s'incarner sans se corrompre ou si, au contraire, quand elle veut pénétrer dans le réel, elle ne pose pas de nouveaux et dramatiques problèmes, au lieu d'être, selon sa prétention, la solution de tous ».

« Il faut citer ces phrases de l'*Anti-Dühring* qui sont restées gravées dans le marbre du marxisme, dans le marbre dont on devait faire son tombeau : *« Dès qu'il n'y a plus de classe sociale à maintenir opprimée, dès que sont supprimés, en même temps que la souveraineté de classe et la lutte pour l'existence individuelle, fondée dans l'ancienne anarchie de la production, les collisions et les excès qui en résultaient, il n'y a plus rien à réprimer et une force spéciale de répression, un Etat, cesse d'être nécessaire. Le premier acte par lequel l'Etat s'affirme réellement comme le représentant de la société tout entière — la prise de possession des moyens de production au nom de la société — est, en même temps, le dernier acte propre de l'Etat. L'intervention du pouvoir d'Etat dans les relations sociales devient superflue dans un domaine après l'autre. ...L'Etat n'est pas « aboli »* : il dépérit. »

Telle est la théorie que Lénine a intégralement reprise. Sans doute a-t-il précisé que l'Etat ne pourrait dépérir au point d'en mourir que sous le communisme intégral, et qu'une première phase — de durée indéterminée — devait être marquée par la dictature du prolétariat. Mais il rappelle loyalement que le dépérissement de l'Etat doit commencer « dès la victoire » : « Il ne faut au prolétariat qu'un Etat en voie de dépérissement, c'est-à-dire constitué de telle sorte qu'il commence immédiatement à dépérir. »

« Voilà l'orthodoxie sur la question évidemment capitale, puisque c'est elle qui engage tout l'avenir. Voilà le seul communisme authentique, celui qui a dépéri et qui a fini par être enterré depuis quarante ans, celui qui ne peut plus jamais ressusciter, puisque tous les délais sont expirés. On aura beau tourner et torturer les textes, on n'arrivera jamais à les concilier d'aussi loin que ce soit avec le communisme existant. L'Etat prolétarien n'a pas commencé immédiatement à dépérir, car il a été constitué de telle sorte qu'il n'a cessé d'être en voie d'un renforcement continu, proclamé et passé au rang de doctrine. L'U.R.S.S. a pris exactement le contre-pied du marxisme-léninisme. Elle a jeté la révolution dans un sens qui ne cesse de l'éloigner de son but et qui est devenu irréversible. Elle ne peut donc que persévérer dans cette trahison radicale et il était fatal que Malenkov, Boulganine et Kroutchev, après la mort de Staline, affirment à leur tour que l'Etat doit être constamment consolidé. C'est ce qu'ils appellent sans rire se remettre respectueusement à l'école de Lénine.

« Mais enfin, Lénine a vécu six ans après la victoire d'Octobre. N'est-il donc pas lui-même le responsable de la déviation ? Il est incontestable que Lénine a tenté d'incarner dans la réalité soviétique les thèses qu'il venait d'édicter avec tant de vigueur ; il ne l'est pas moins qu'il a presque aussitôt renoncé à leur application, mais dans des conditions qui ne devaient entraîner à ses yeux qu'un décalage dans la mise en marche. Si clairvoyant sur le but, Lénine s'est en effet lourdement trompé sur les moyens et, dès qu'il s'en est aperçu, au bout de cinq mois à peine, il a été forcé d'improviser des solutions de remplacement. Les caractères propres à l'Etat prolétarien, qui constituaient en même temps les mécanismes du dépérissement, il en a trouvé la description dans Marx et Engels. Il les a repris et analysés religieusement, avec cette révérence absolue de tout communiste devant l'argument d'autorité, dans *l'Etat et la Révolution*. Or, Marx et Engels, au moment où ils croyaient le plus faire œuvre de savants, nageaient en pleine illusion. »

C'est qu'ils avaient fondé toutes leurs théories sur l'expérience unique et avortée de la Commune de Paris. Dans « La Guerre civile en France », Marx tire des événements du 18 mars au 26 avril 1871 un enseignement majeur : Paris a supprimé partout les institutions spéciales et les a remplacées par des organismes généraux, c'est-à-dire dont toutes les fonctions peuvent être remplies indifféremment par un citoyen quelconque où par des fonctionnaires étroitement soumis au peuple. Dans l'esprit des dirigeants de la Commune, toutes les tâches d'administration et de contrôle devaient être assez simples pour que n'importe quel membre de la communauté pourvu d'un minimum d'instruction pût s'en acquitter. Les titulaires ne devaient donc en être rémunérés que par le salaire normal d'un ouvrier.

« La naïveté de l'affaire avait frappé tous les observateurs. Lénine le constate et s'en indigne : *« Il n'y a pas,* s'écrie-t-il, *un grain d'utopisme chez Marx : il n'invente pas, il n'imagine pas de toutes pièces une société nouvelle. ...Il se met à l'école de la Commune comme tous les grands penseurs révolutionnaires qui n'hésitèrent pas à se mettre à l'école des grands mouvements de la classe ouvrière... »* Malheureusement, Marx s'était mis à l'école enfantine de la révolution et Lénine ne disposait que de cet abécédaire pour passer des examens d'enseignement supérieur.

Fidèle à l'exemple de la Commune, le gouvernement soviétique institue dans un de ses premiers décrets le contrôle ouvrier sur la production, la conservation, l'achat et la vente de tous les produits et matières premières.

« Convaincu de la simplicité des opérations à accomplir et de l'universelle capacité des citoyens pour les réaliser, Lénine confirme qu'elles ne peuvent être que l'œuvre des masses. *« Ouvriers et paysans, travailleurs et exploités,* s'écrie-t-il, *...assurez* vous-mêmes *le recensement et le contrôle de la production et de la répartition des produits. Là et là* seulement *est la voie conduisant à la victoire du socialisme, le gage de sa victoire, le gage de la victoire sur toute exploitation, sur tout besoin, sur toute misère. »*

Le communiste doit prendre des leçons auprès des épiciers

Mais les prolétaires libérés de l'oppression ne le sont pas encore d'un vieux complexe d'infériorité. Il faut détruire à tout prix le préjugé « absurde, sauvage, infâme et abominable » selon lequel seules les « classes supérieures » posséderaient les dons et la formation nécessaires à l'administration de l'Etat.

JOSEPH STALINE (A VINGT ANS)
Il choisit déjà ses agents

En mars 1918, le système exposé par Lénine dans « L'Etat et la Révolution » s'écroule : les enseignements « scientifiques » déduits par Marx de l'expérience de la Commune, les mesures « immédiates » qui définissaient l'Etat prolétarien et déclenchaient aussitôt son dépérissement progressif avaient étalé leur totale irréalité. Lénine les jette rudement par-dessus bord dans son article *« Les tâches immédiates du pouvoir des Soviets »*.

... « Le peuple s'est révélé inapte à remplir les tâches de direction. L'idée qu'on entre de plain-pied dans le socialisme, c'est-à-dire dans le dépérissement de l'Etat, était erronée... Il faut en rabattre. D'où la brutalité de la conclusion : on doit faire un pas en arrière, revenir au respect des compétences, à la sollicitation de l'intérêt personnel, à la hiérarchie des salaires et jusqu'à la dictature des techniciens sur les masses.

« Lénine ne farde pas la vérité. Il n'adopte pas l'attitude cynique de Staline, remplaçant la dialectique par le sophisme et proclamant avec tranquillité que le chemin du dépérissement de l'Etat passe par le renforcement continu de l'Etat. Il avoue l'effondrement de la doctrine, car il croit loyalement à un simple retard dans son application. »

« ...La vérité, écrit-il, est qu'un communiste responsable, le meilleur, manifestement honnête et dévoué, qui a subi le bagne et bravé la mort, ne sait pas faire du commerce parce qu'il n'est pas un homme d'affaires, parce qu'il n'a pas appris cela et ne veut pas l'apprendre. ...Ce communiste, ce révolutionnaire qui a fait la plus grande révolution qu'on ait jamais vue dans le monde, ce révolutionnaire que contemplent sinon quarante siècles du haut des Pyramides, du moins quarante pays européens avec l'espoir de s'affranchir du capitalisme — ce

Un livre de Georges IZARD

MAUSOLÉE

WLADIMIR I. LENINE (DANS LE MAUSOLÉE)
La lèpre bureaucratique contre le corps de la nation

communiste et ce révolutionnaire doit prendre des leçons auprès du vulgaire commis qui a trimé dix ans dans une épicerie, qui connaît son affaire, tandis que ce communiste responsable, ce révolutionnaire dévoué non seulement ne la connaît pas, mais ne sait même pas qu'il ne la connaît pas. »

La suspicion dont on entoure les spécialistes bourgeois doit être brisé : « Il faut leur ménager des conditions de travail meilleures que sous le capitalisme. » ...Ils sont investis, dans le cadre de leurs attributions, d'une autorité dictatoriale.

« Mais la résistance des masses ouvrières contre ces mots d'ordre qu'elle juge thermidoriens a découvert dans la doctrine un cheval de bataille, celui-là même que vient d'enfourcher Kroutchev et qu'il prétend avoir hérité de Lénine : le principe du gouvernement collégial. Il exige que les techniciens soient entourés de comités, qu'ils ne puissent agir qu'après discussion et conformément à l'avis de la majorité.

« Lénine fonce sur cette opposition. Pour l'écraser plus complètement, il l'attaque du haut de la tribune du neuvième Congrès : « Les propos qu'on tient sur la collégialité, s'écrie-t-il, sont généralement empreints de la plus crasse ignorance, de la haine du spécialiste. » ...La technique a triomphé ; la conception de l'Etat prolétarien est liquidée par son auteur ; la révolution a buté sur la famine et elle ne se sauvera que si elle prend exactement le contre-pied de la Commune de Paris et des thèses de Marx.

« *Un négociant en gros*, écrit Lénine, *cela paraît être un type économique éloigné du communisme comme le ciel l'est de la terre. Mais c'est précisément là une de ces contradictions qui, dans la réalité vivante, mènent de la petite exploitation paysanne au socialisme en passant par le capitalisme d'Etat. L'intérêt personnel a pour effet de relever la production ; il nous faut augmenter la production coûte que coûte.* » Ainsi, Lénine ouvre l'évolution qui, sous Staline, va donner au socialisme des bâtards monstrueux : l'établissement d'une caste bureaucratique, l'incitation au profit réservée à une aristocratie de fonctionnaires, le paiement de l'obéissance par l'octroi de privilèges toujours accrus.

Kroutchev " déstalinise " mais la doctrine reste au rebut

« Lénine n'a pu ignorer les premières atteintes de la maladie sociale : de son vivant déjà, la lèpre bureaucratique couvrait tout le corps de la nation. ...Ses derniers écrits sont consacrés à la recherche d'un remède à cette situation « détestable » ; ils constatent qu'en cinq ans « rien n'a été fait » et réclament la réduction et l'épuration des fonctionnaires, le choix attentif des hommes, le contrôle de leurs actes par une inspection ouvrière et paysanne réorganisée.

« Dans la coulisse, Staline se prépare à exécuter ce plan à sa manière. Il choisit déjà ses agents, non pour affaiblir mais pour renforcer la bureaucratie ; il s'apprête à faire de la terreur un instrument d'inspection irrésistible qui transformera l'appareil du pays « le plus démocratique du monde » en un instrument parfait de la dictature.

« Lénine a eu le pressentiment de la catastrophe qui menaçait la révolution. Il n'avait apporté qu'un correctif à sa doctrine ; il avait cru que les événements iraient plus vite ; la Russie était trop arriérée, la culture du peuple trop faible, la vitalité des pays capitalistes trop forte encore, la conscience et la vigueur des classes ouvrières d'Europe trop lentes à s'affirmer. ...Mais le guide était fermement résolu à reprendre la marche vers le dépérissement de l'Etat et à liquider la bureaucratie dès que les circonstances le permettraient, afin de donner au socialisme le contenu sans lequel il perd toute sa signification. »

La mort, qui le frappe le 21 janvier 1924, l'en empêche et Staline lui succède. On sait la suite et le sort qu'il a réservé à la théorie du dépérissement de l'Etat.

Un seul pays a tenté de revenir aux sources du marxisme : la Yougoslavie, après sa rupture avec le Kominform. En restituant des responsabilités importantes et des fonctions de contrôle direct aux conseils ouvriers, aux comités d'entreprise et aux communes locales, les Yougoslaves se sont efforcés de découvrir la forme politique qui permet de réaliser l'émancipation économique du travail.

« L'effort yougoslave est loin d'être suffisant pour établir que le communisme est capable de déboucher dans la liberté. Mais il fournit la preuve que le dépérissement de l'Etat peut être entamé dans un seul pays et que, par suite, l'U.R.S.S. a trahi délibérément la doctrine dont elle a prétendu se réserver la primeur et l'interprétation et dont elle déclare offrir une application exemplaire. »

Aujourd'hui, Kroutchev « déstalinise ». Mais il laisse la doctrine où Staline l'avait mise : au rebut. Selon lui, l'U.R.S.S. aurait déjà dépassé la « phase inférieure du socialisme » délimitée par Lénine.

Mais Lénine avait donné une description très précise de cette « phase initiale ».

« Enregistrement et contrôle, écrivait-il, voilà l'essentiel, et pour l'organisation, et pour le fonctionnement régulier de la société communiste dans sa *première phase.* Ici, *tous* les citoyens se transforment en employés salariés de l'Etat constitué par les ouvriers armés. *Tous* les citoyens deviennent les employés et les ouvriers *d'un seul* « syndicat » du peuple entier, de l'Etat. ...Dès l'instant où tous les membres de la société ou du moins leur immense majorité ont appris *eux-mêmes* à gérer l'Etat... la nécessité de toute administration commence à disparaître. Plus la démocratie est complète et plus proche est le moment où elle deviendra superflue. »

« Comment les dirigeants actuels peuvent-ils avoir le front de soutenir que la transition entre les deux phases est en cours ? ...Où sont aujourd'hui les signes énumérés par Lénine et dont l'apparition dans le ciel de la révolution devait marquer la fin de la « première phase » ? Ce n'est pas l'immense majorité qui gère, mais une minorité de fonctionnaires. Non seulement le dépérissement de l'Etat n'est pas commencé, mais cette thèse centrale est totalement absente des 500 pages de rapports au XX[e] Congrès. Kroutchev met au contraire le « raffermissement continu de l'Etat soviétique » au premier plan des tâches du parti. ...Entre la description par Lénine des résultats de la « première phase » et la réalité qu'invoque Kroutchev pour soutenir qu'elle est franchie, il n'existe aucun point commun.

Les erreurs se paient avec le sang du prolétariat

« On ne sait plus de quoi on parle. Entre Lénine et Staline, trente ans de réalité stalinienne ont dénaturé le sens des mots. Les notions les plus précises du marxisme ont perdu leur signification ; elles gardent leur appellation, mais qui sert à désigner autre chose. Le drapeau de Lénine sert à désigner une marchandise de contrebande et le respect de la terminologie donne seul l'illusion de la fidélité à la doctrine.

« L'insurrection hongroise allait achever de liquider tous les espoirs en un revirement progressif de l'U.R.S.S. Les ouvriers de Budapest, descendus dans la rue pour hâter la déstalinisation, provoquaient un brutal retour de flamme stalinien. Plusieurs dizaines de milliers d'hommes étaient écrasés sous des chars que les résolutions du XX[e] Congrès auraient dû ramener à leurs bases nationales. Comme au temps des grandes purges, les à-coups du bolchevisme se paient avec le sang du prolétariat. En novembre, Tito révèle que deux fractions s'étaient opposées au sein du comité central et que les partisans de la déstalinisation la plus avare l'avaient emporté ; elle se bornait à instaurer la collégialité de la dictature, à porter à la toute-puissance une étroite élite.

... « Seule une révolution totale serait capable de replacer la révolution dans son sens marxiste, mais les systèmes totalitaires sont précisément conçus pour empêcher les révolutions. La déstalinisation s'annonçait dès l'origine comme une duperie, puisqu'une seule voie s'ouvrait à la sincérité socialiste, celle du dépérissement de l'Etat, et que Kroutchev lui a tourné le dos. A part quelques nuances qui seront rapidement impossibles à discerner, il ne reste donc rien, déjà, de ce grand ébranlement.

Après l'encerclement capitaliste, celui de l'horreur

...« Non, de la déstalinisation, il ne reste que ce qu'elle est impuissante à effacer : le sang des ouvriers hongrois. Cela est son œuvre et même son œuvre unique. Tout s'oublie, mais tant de sang ne se lave pas avant des siècles. Surtout quand le tueur est le pays qui se prétend le guide du prolétariat mondial et quand la victime est un peuple de travailleurs. Le capitalisme avait eu sa Commune de Paris ; le capitalisme d'Etat vient de créer sa Commune de Budapest.

...« La Russie venait de constater et de célébrer la fin de l'encerclement capitaliste. De Budapest, elle a provoqué autour d'elle un encerclement plus infranchissable, celui de l'horreur. ...Le sacrifice de la Hongrie n'a pas été vain. Elle est retombée dans son garrot, mais elle a sauvé la liberté là où elle respirait encore. Elle a eu le temps d'arracher au communisme son masque d'émancipation et il est apparu comme le spécialiste le plus moderne de l'oppression de l'homme par l'homme. »

« Par contraste, la liberté a repris sa valeur et les peuples indépendants en ont retrouvé une conscience aiguë. La phase d'ascension du communisme est terminée. Le bolchevisme a laissé échapper l'avenir qu'il s'attribue et qui n'était promis qu'au socialisme. Il restera dans l'histoire comme une technique atroce d'accélération de la production dans les pays sous-développés.

Et Georges Izard conclut :

...« Mais si le monde libre sait en profiter, Budapest lui dispense le délai qui le sauvera. La crainte réciproque de l'arme atomique garantit aujourd'hui la paix. Dans dix ou vingt ans, l'utilisation de l'énergie atomique dans l'industrie apportera la prospérité. Le communisme, acharné à faire produire sous la terreur, ne sera plus qu'une inutile et odieuse vieillerie. Le problème de la répartition, qu'il a escamoté, commencera à se résoudre par l'abondance. A l'Est, l'heure des grandes secousses aura sonné. L'univers bolcheviste, ayant rattrapé son retard industriel, se verra distancé de très loin par les autres peuples. Car, longue à mettre au point, délicate à perfectionner, impossible à improviser, la technique de l'avenir est celle de la liberté humaine. »

On vous en parlera : La dignité de l'homme

L'ESPÈCE HUMAINE

de Robert Antelme. Gallimard. 306 p., 850 fr.

ROBERT ANTELME

EN 1947, dans une maison d'édition inconnue et d'ailleurs éphémère, parut un livre que certains ont tenu, à ce moment, pour un très grand livre, un des seuls témoignages sur la déportation susceptible d'affronter l'épreuve du temps. Aujourd'hui, dix ans plus tard, dans sa récente réédition, L'espèce humaine **tient ses promesses...**

C'est que Robert Antelme n'a pas voulu écrire un livre, mais simplement présenter une expérience, promener son regard et celui du lecteur au ras du sol, tel qu'il le fit lui-même, résistant arrêté en 1943, emmené à Buchenwald, puis dans un « Kommando », enfin libéré à Dachau après une terrible et extravagante « promenade » à travers l'Allemagne vaincue.

Point de littérature ici : l'auteur s'installe dans la vie moite, la vie à l'état brut avec ses sensations confuses, ses ruses, ses vagues extases, ses mythes. En somme, ce témoignage sur les camps de concentration est peut-être le seul livre qui ait été écrit comme Sartre voulait qu'on écrivît des romans et comme il n'en fit jamais lui-même : en éliminant le « spectateur privilégié », le Dieu voyeur qui en sait plus long que les autres.

Nous comprenons ce que veut Antelme : qui serait ici un « spectateur privilégié » ? Le S.S. ? Le déporté ? Ni l'un ni l'autre ne connaissaient l'issue de cette aventure sinistre. Le couple du supplicié et du bourreau est rejeté hors de l'histoire, car L'Espèce humaine **ne tombe pas dans le défaut des livres de ce genre : il ne décrit pas l'expérience à partir de la victoire. Il nous plonge dans l'attente, l'irrésolution, la peur.**

Là réside le sens profond, métaphysique du livre d'Antelme : le S.S. veut éliminer le déporté de la race des hommes ; mais le peut-il sans se détruire lui aussi en tant qu'homme et en tant que S.S. ? C'est parce que nous sommes des hommes comme eux que les S.S. seront, en définitive, impuissants devant nous. **» Certes, la victime ne peut accuser personne de sa détresse, ni Dieu ni la fatalité. Elle n'est pas un héros de tragédie, elle est un corps qui se bat pour un quignon de pain, court aux tinettes, cherche ses poux.**

Dans les admirables pages qui terminent le livre, Antelme nous montre la troupe des déportés menés par ses gardiens affolés à travers l'Allemagne fumante et envahie. Les S.S. ignorent s'ils fusilleront tous leurs esclaves. Les esclaves ne savent pas si leurs maîtres les abattront. Le front se rapproche. Assassins et victimes se traînent le long des chemins, boivent aux mêmes sources, mangent le même pain. Une sorte de fraternité s'instaure. Et cette fraternité sanctionne la défaite du S.S. : il voulait être un dieu, il voulait prouver la supériorité de son idéologie par le prestige physique de sa puissance, mais il n'a point su éliminer le déporté de la race des hommes ; il n'a pas su arracher à l'esclave son humanité de crasse et de typhus.

Telle est la liberté de l'homme : montrer au bourreau qu'il y a la même humanité chez le persécuté que chez le persécuteur, que nul n'échappe à l'espèce.

Le temps, dirait-on, confère à certains témoignages une puissance qu'il n'accorde pas toujours à la littérature. Et L'Espèce humaine **est devenu après dix ans un des plus grands livres de l'après-guerre.**

Autrefois, les religions plaçaient la faute dans la chair. Aujourd'hui l'esprit, coupable de l'image qu'il se fait du futur, peuple un plus grand nombre de camps que les crimes crapuleux n'emplissent de prisons. Et tout se passe toujours comme le dit Antelme : le déporté fait la preuve de son humanité en montrant à l'imbécile qui le garde qu'ils appartiennent tous les deux à la race des hommes.

ETRANGER

Faulkner professeur

« J'*AI été terrifié* », avait avoué Faulkner à l'issue de son premier cours à l'Université de Virginia. Le roi de Suède et tous les notables de Stockholm l'avaient moins intimidé lorsqu'il reçut, en 1950, le Prix Nobel que les seize étudiants qui s'étaient inscrits pour suivre son cours.

Pendant cinq mois, Faulkner va faire un cours de littérature. « *Il n'est pas sûr que ses conférences aient la moindre influence sur un apprenti-écrivain. Mais qui sait ? Une chambre bien chauffée a-t-elle de l'importance pour un romancier ? Parfois oui, car certains écrivains sont absolument incapables de rester dans une pièce froide.* »

Pourquoi a-t-il choisi justement l'Université de Virginia ? « *Parce que tous les habitants de la Virginie sont des snobs. J'aime les snobs. Il leur faut tellement de temps pour exercer leur snobisme qu'il ne leur reste pas une minute de libre pour ennuyer leurs contemporains.* »

Dans son premier cours, Faulkner a, une fois de plus, exposé ses vues sur la littérature américaine contemporaine. « *Un écrivain ne désire pas simplement dépasser mon ami Hemingway ou mon ami Dos Passos, mais il voudrait être plus grand que Cervantès ou Dostoïevsky. Aucun de nous n'est aussi grand que ces deux-là. Nous avons échoué et en art il n'existe pas de degré dans l'échec. On a réussi ou on a échoué.* »

Qui sont les plus grand écrivains américains ? « *Thomas Wolfe, Faulkner, Dos Passos, Caldwell, Hemingway. Cet ordre est intentionnel, il représente ma hiérarchie des valeurs. Wolfe est le plus grand, car il a osé le plus et il a essayé de ramasser toute l'histoire du cœur humain sur une tête d'épingle.* »

En Europe, on trouvera que Faulkner surestime Thomas Wolfe et surtout Erskine Caldwell et qu'il néglige quelque peu Hemingway — et Faulkner.

★

Peintre et académicien

UNE nouvelle étonnante vient d'arriver d'Amérique. Bien que vivant retiré au fond de sa résidence de Big-Sur, en Californie, Henry Miller, 66 ans, qui fut peut-être l'écrivain le plus scandaleux du siècle, a été nommé membre du « National Institute of Arts and Letters », l'équivalent de l'Académie Française.

On ne peut manquer d'être surpris: Miller est moins connu en Amérique qu'en France et ses deux *Tropiques* y sont toujours interdits. Toutefois, il s'est racheté dernièrement une conduite en publiant quelques livres plus sages : *Souvenirs... Souvenirs, Le Sourire au pied de l'échelle, Hamlet, Un diable au paradis*, et s'est également fait un nom dans un nouveau domaine en reprenant un de ses vieux dadas : la peinture...

Une exposition « éducative » de ses aquarelles, qui rappelleraient Miro, Rouault et Chagall, vient en effet d'avoir lieu à la « Bridgestone Art Gallery » de Tokyo et un critique japonais en donne le ton : « *J'étais désireux de voir comment ses goûts littéraires s'étaient reflétés dans son œuvre peinte. Je fus surpris, très surpris, car je n'y trouvai aucune trace de tout ce qu'il exprimait dans ses livres, aspirations à la liberté sexuelle, critiques acerbes de l'actualité*, etc.

« Je vis qu'il était surtout occupé par quelque chose qui visait plutôt le monde non actuel. Les titres de ces tableaux témoignent suffisamment de ce virement : *Le port du rêve, Rêveur, A la recherche du cœur, Quelque part en Chine, Près du Tibet, Mariage hindou, Fantaisie arctique, Fantaisie enfantine...* »

Voilà donc, en façade, un Miller assagi, doux, sérieux. Ses amis eux-mêmes commençaient à l'accuser de pontifier. Et lorsque sortit, il y a deux mois, sous le titre *Quiet Days in Clichy*, quelques chapitres oubliés du *Tropique du Cancer* qu'il réécrivit en 1956, ils pensèrent qu'il vidait simplement ses tiroirs. Or, il n'en est rien. Au bas d'une lettre à un ami, où il annonce sa nomination au « National Institute », dans le style de discours officiel qu'il affectionne particulièrement en ce moment, il déclare :

« *Si je suis aujourd'hui académicien et respectable*, écrit-il, *c'est à la libéralité de la France et à sa merveilleuse culture que je le dois. Elle a toujours été mon havre de grâce : mon pays refuse encore d'accueillir les* Tropiques *qui ont survécu à la persécution grâce à elle seule.*

« *Je crois du fond de mon cœur que l'homme doit se débarrasser de la contrainte imposée par des censeurs à l'âme obscure ; le sexe n'a rien de honteux, et ce n'est pas en entretenant des préjugés du XIX[e] siècle que nous préparerons la voie à la civilisation cyclopéenne que nos fils vont bâtir.*

« *Quand je dis XIX[e] siècle, je suis généreux. Lisez John Milton* (discours prononcé au Parlement d'Angleterre en 1654) : « *Nous devrions nous bien garder des persécutions que nous entreprenons contre la vie des œuvres des écrivains comme de sacrifier l'expérience contenue dans les livres. C'est un homicide que nous commettons, un martyre, un massacre.* » *Et écoutez surtout Eisenhower* (discours au sujet de McCarthy le 14 juin 1953) : « *The freedom to read is essential to our democracy* » (*La liberté de lire est essentielle à notre démocratie.*)

« *Je souhaiterais tant qu'à la suite des déclarations de ces hommes éminents, ma parole d'académicien soit entendue.* »

WILLIAM FAULKNER
Une tête d'épingle

SCIENCE FICTION

Comment peut-on être Martien ?

MARTIENS, GO HOME

par Fredric Brown, coll. « Présence du Futur » (Edit. Denoël, 192 pages, 500 francs).

AUTEUR de romans policiers et de science-fiction, Fredric Brown est le paradoxe fait homme.

Quel est en effet le thème de « Martiens, go home » ? L'invasion de la Terre (est-il prétexte à anticipation plus éculé ?) par les classiques « petits hommes verts » dont les illustrés les plus infantiles ne veulent même plus

KAMALA MARKANDAYA
"la Pearl Buck indienne"

publie
après... le riz et la mousson
14ème mille
Quelque secrète fureur
18ème mille
un grand roman d'amour dans l'Inde moderne

Collection Pavillons
ROBERT LAFFONT

RECHERCHES EN SCIENCES HUMAINES

DENISE PAULME
les gens du riz
kissi de haute-guinée française

JEAN STOETZEL
jeunesse sans chrysanthème ni sabre
la jeunesse japonaise d'après-guerre

FRANKLIN FRAZIER
bourgeoisie noire
les bourgeois noirs aux états-unis

PIERRE AUBERY
milieux juifs de la france contemporaine

P L O N

entendre parler: polydactyles, ubiquistes et possédant l'inévitable don de téléportation. Allez donc faire du neuf avec ces extra-terrestres, pervers sans doute, mais qui, impalpables et désarmés, ne sauraient faire de mal à la moindre mouche, à la planète la plus chétive !

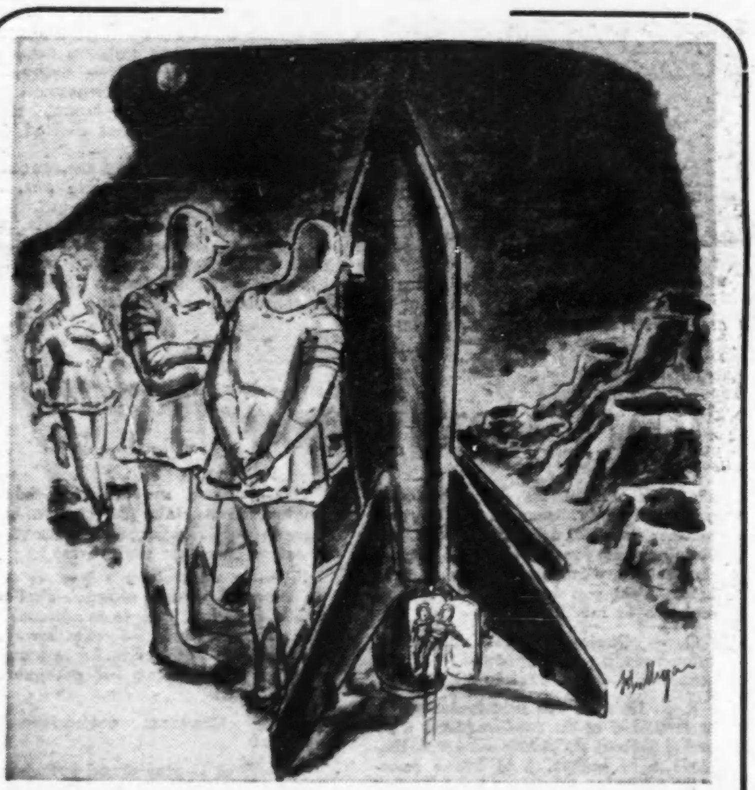
Pourtant, à partir de données sadiquement choisies en fonction de leur médiocrité, Fredric Brown a réussi un roman plein d'humour et d'inventions ; une charge de la S.F. qui, sans atteindre à la verve parodique de « L'Univers en folie », ne manque pas de truculente saveur ; un canular dont le lecteur sera la victime ravie lorsque la solution se dévoilera.

Il est bon que l'humour vienne tirer la barbiche de la pédante science-fiction. Fredric Brown possède sur nombre de ses pontifiants confrères la supériorité de ne rien prendre au sérieux : ni son sujet, ni son public, ni lui-même. Celle aussi de bouillonner d'idées. Enfin, troisième atout, d'être quelque chose comme le fils spirituel de Lewis Carroll.

Cela nous permet de ne pas lui tenir trop rigueur de tirer un peu à ligne. Le divertissement que l'on prend à lire M. Brown nous incite à l'indulgence. Mais l'on ne peut pas ne pas regretter que l'auteur ait cru devoir étirer jusqu'aux dimensions d'un roman de longueur normale la remarquable nouvelle qu'aurait normalement dû constituer ce récit plein d'allant. Le « tonus » de l'œuvre se ressent de cette opération... extra-littéraire.

Il est dommage que le grand humoriste qu'est M. Brown soit si économe de son talent. Un peu plus d'intransigeance suffirait pour qu'il puisse briguer un autre titre que celui d'écrivain mineur.

HENRY MILLER DEVANT SES TABLEAUX
John Milton et Eisenhower



Imagine qu'ils nous soient aussi intellectuellement supérieurs ?
(« New-Yorker ».)

TRADUCTION

Des pieds de chèvre

LA PIERRE DE LUNE

par Tommaso Landolfi, traduit de l'italien par Michel Arnaud. Ed. Gallimard, 182 pages, 450 fr.

ESSAYEZ d'imaginer un jeune homme (il s'appelle, par exemple, Giovancarlo) qui fait ses études à la ville. Supposez-le prenant ses vacances dans un village de montagne et profitant de l'occasion pour rendre visite à l'oncle et aux cousins, comme se doit de le faire un jeune homme bien élevé. Il est là à bavarder, gentiment, honnêtement, familialement. On l'écoute ou bien on l'interroge ; il répond ou bien pose des questions. C'est une conversation de famille, pleine de petits riens qui pourraient ne pas être dits mais qu'il est nécessaire de dire. Alors arrive une jeune fille. Tout le monde la connaît et la salue. « Entre, Gouroue. » Gouroue entre. Elle est belle, d'une beauté sauvage. Giovancarlo la dévore des yeux. Mais il voit pointer sous la jupe de la jeune fille deux pieds fourchus de chèvre. Naturellement, son sang se fige dans ses veines.

Si Tommaso Landolfi tenait à écrire un roman policier, il chercherait une explication à ce phénomène et finirait bien par la trouver. S'il avait décidé d'écrire un récit fantastique à l'américaine, il nous mènerait loin, passant entre la science-fiction et le roman noir. Mais Landolfi n'est pas pressé. Il s'établit dans l'ironique, le piquant, le fantaisiste, le rêveur. Et c'est un métier difficile que de bien rêver et de donner à rêver. Voyons, où en sommes-nous ? Giovancarlo, grisé par l'air de la montagne, a-t-il été victime d'une hallucination ? Est-il possible de rencontrer ainsi l'une de ces filles de la lune dont on sait seulement qu'elles participent à de mystérieuses fêtes nocturnes ? Gouroue est-elle une véragne et Giovancarlo, tombé amoureux, va-t-il, avec elle, se livrer à la cérémonie lunaire ? Il suffit de le croire et de vouloir le croire. Et alors le livre est le récit d'un amour impossible.

Ce roman est le plus allemand des romans italiens. Hoffmann l'a d'abord écrit, avec Achim d'Arnim, et Landolfi l'a semé ensuite de touches ironiques, le sous-titrant « Scènes de la vie de province » par antiphrase et par défi.

ESSAIS

Vocation d'Israël

MOISE ET LA VOCATION JUIVE

par André Neher. Le Seuil, 191 p., 350 francs.

SANS doute les hommes n'ont-ils jamais montré un si grand orgueil que le jour où ils se sont découverts nécessaires à Dieu. Que Dieu ait besoin des hommes, Moïse est le premier à l'avoir enseigné, et c'est parce qu'il le savait qu'il s'est battu alternativement contre Dieu et contre les hommes. En même temps qu'il menait ce double combat, à travers les vicissitudes qui étaient infligées à son peuple, Moïse apportait au monde les trois grands thèmes de l'Exode, de la Loi et de l'Alliance qui allaient constituer l'essence de ce que M. Neher appelle la vocation juive. (1)

Il enseignait ainsi, aux Hébreux d'abord, au monde judéo-chrétien ensuite, trois convictions parallèles que les hommes n'oublieraient plus : l'Exode, en arrachant les juifs aux camps de concentration d'Egypte, leur apprenait que l'homme est le prochain de l'homme, mais que Dieu aussi est le prochain de l'homme. Avec la Loi naissait l'exigence de sainteté, et avec l'Alliance l'obligation assumée par Dieu, au regard du peuple juif, de sauver tous les hommes : « *En enracinant l'Altiance dans les fondements mêmes de l'histoire*, écrit M. Neher, *Moïse a gravé la vocation universelle du peuple juif dans la mémoire de Dieu* ».

Ce beau livre ne laissera personne indifférent. Que le lecteur soit juif, chrétien ou agnostique, il trouvera dans le « Moïse » de M. Neher trop d'échos à ses inquiétudes ou à ses espoirs les plus profonds pour le lire sans émotion. Mais il y trouvera aussi, en termes de pensée actuelle, l'explication mystique de ce double aspect de la vocation judaïque : la solitude dans l'attente et la participation dans l'histoire. Israël, dit M. Neher, est dans le siècle s'il n'est avec le siècle. Depuis six mille ans, il attend, selon le mot d'un écrivain juif, que le siècle soit avec Dieu pour être avec le siècle.

Le rôle de témoin d'Israël n'est pas un rôle de médiateur. Le judaïsme croit au contact immédiat de Dieu et des hommes et ne parle jamais du Dieu de Moïse, car il n'est pas davantage le sien que celui de tout autre. Entre l'histoire et les hommes, Israël non plus ne s'insère pas. Mais il se trouve seulement qu'il est toujours atteint.

C'est en montrant cela, ou en le suggérant, que le Moïse de M. Neher sort de l'imagerie pieuse ou pittoresque pour créer ce qu'on pourrait appeler un mythe actuel, ou plutôt pour restituer à l'actualité un des plus vieux mythes de notre civilisation.

(1) Cf. Edmond Fleg : Moïse raconté par les sages (Albin Michel).

→

Lu cette semaine

« PRENONS garde, l'obscurantisme clérical est en train de faire des ravages dans nos campagnes. Un candidat a écrit textuellement que la houille blanche est un miracle et qu'on en produisait beaucoup dans la région de Lourdes. »
(JEAN L'HOTE : *La Communale*, Ed. du Seuil).

« Clemenceau à son docteur, à qui on a coupé la jambe : « Vous qui avez déjà un pied dans la tombe. »
(MAURICE BARRÈS : *Mes Cahiers*, Ed. Plon.)

« Je crois avoir dit quelque part que s'il me fallait choisir entre la France et Giono, je choisirais Giono. »
(HENRY MILLER : *Les livres de ma vie*, Ed. Gallimard.)

« Les charmeurs de serpents sont organisés en syndicats et quelque part, dans le Pendjab, du côté de l'Inde, vit un « Swami » qui en est le président. »

(EDOUARD CALIC : *Le Prophète et l'Atome*, Ed. A. Bonne.)
« Tricoter, c'est prier. »
(Princesse BIBESCO : *La vie d'une amitié*, Ed. Plon.)

Un nouveau "Boussardel"
LES GRILLES D'OR
roman par
PHILIPPE HÉRIAT
de l'Académie Goncourt
1 vol. in-8 soleil 392 pages 750 fr.
nrf

JEUX DE MAINS EN ESPAGNE

Signé par un inconnu, un roman,* Jeux de mains, *fait sensation cette semaine dans les milieux littéraires. Son auteur : Juan Goytisolo, est Espagnol. Mais, né en 1932, il n'a pratiquement connu que l'Espagne de Franco.

On sait que la censure franquiste est extrêmement sévère pour les opposants au régime. Mais Goytisolo ne s'occupe pas du régime, il est romancier. Il écrit ce qu'il voit et ce qu'il sent. Cela se traduit par un sourire, une façon d'aimer, de parler, aussi par des égarements. A cela, le régime franquiste n'a rien à reprocher. Aussi, les livres de Goytisolo sont-ils, à quelques coupures près, librement publiés en Espagne avec un grand succès.

AUTREFOIS on attendait le retour d'âge pour écrire « L'Education sentimentale » ou « Les Illusions perdues ». Aujourd'hui on a vingt ans, on prend son stylo et on écrit d'urgence ce que c'est que d'avoir vingt ans.

Ainsi « Jeux de Mains » écrit à vingt et un ans par Juan Goytisolo traite du mal d'âme, de la débauche, des révoltes avortées de la jeunesse espagnole, comme « Chocolates for Breakfast », de Pamela Moore, renseigne sur l'Amérique et, comme Sagan, traduit, plus encore qu'on ne veut l'accorder, son temps.

Œuvres vertes qui donnent du monde adulte une vue qui paraît neuve d'être réfractée à travers le prisme de l'innocence.

Innocents ces petits cyniques, insolents et pervers ? C'est que l'innocence n'est pas chasteté mais ignorance, autrement dit manque d'habitude. Quand remarque-t-on qu'une personne est innocente ? Non lorsque son ignorance est protégée mais au moment où justement elle se trouve en question. A l'époque, brève et trouble, des premières révélations.

En ce sens, l'univers des tout jeunes écrivains est bien un univers de l'innocence et des « premières fois ». De là sa violence, son tremblement, son charme vite épuisé.

Aussi délicieux en effet que puissent, sur l'instant, paraître ces jeunes auteurs, ils n'apportent rien de bien nouveau ; s'ils valent c'est par leur vulnérabilité de proies non formées encore à ce vieux monde où les voilà qui se risquent, et vont se perdre sous nos yeux intéressés.

Monnaie d'adultes

Ainsi les héros de Juan Goytisolo, jeunes hommes et jeunes filles nés innocents sous un régime qui est loin de l'être et parmi des familles complices, suffoquent tout vifs sous l'incompréhension, puis le dégoût, puis la douleur.

Convulsions dont le lecteur, vieux routier de l'existence, connait déjà les vieux remèdes, ceux que tout être torturé croit un beau jour inventer pour son propre compte : l'alcool, la perversion, l'attentat ou la poésie.

Et Cortezar, Uribe, Rivera, Paez, Gloria, Ana, accablés par la lourde tâche d'avoir vingt ans dans l'Espagne d'aujourd'hui vont, chacun selon son tempérament, essayer de ces soulagements divers. A l'issue de discussions passionnées, de séances de soulographies, de vols, de défis, de promenades exaltées dans les rues de Barcelone, un crime sera commis ; un crime affreux qui a toute l'apparence de l'acte gratuit et qu'il faut cependant payer très cher, en monnaie d'adultes.

Le schème semble familier : on insulte des parents passifs, on crache dans la soupière, on commet menue délinquance, on croit s'agiter dans l'irréel, et puis soudain on tue un bœuf et on se retrouve en maison de correction. Et nos jeunes auteurs de pleurer amèrement sur le triste sort que l'irresponsabilité des parents impose aux progénitures. D'ordinaire.

Goytisolo, plus pénétrant et plus révolutionnaire, montre justement le contraire : dans « Jeux de Mains » rien n'est grave comme la période préparatoire où jeunes hommes et jeunes filles cherchent une solution à leur angoisse, un moyen d'entamer l'oppression ; rien n'est plus vain, « jeux de mains », que le produit de tant de réflexion sérieuse : le crime.

JUAN GOYTISOLO
L'attentat ou la poésie ?

Renversement de la comédie

Il y a dans ce refus d'exploiter les bons sentiments et de s'abandonner au courant, dans ce renversement de la comédie, une rigueur exceptionnelle. Rigueur qui est à elle seule la marque d'un grand tempérament d'écrivain.

Qu'on lise « Jeux de Mains », difficile d'accès dans la mesure même où il ne s'y trouve aucun des gros défauts communs aux auteurs adolescents (partie aussi de leur talent) — complaisance à soi, plaisir de s'entendre, étonnement de s'exhiber — ce premier roman va comme une flèche à ce qui exige de la plupart l'effort de toute une œuvre : le vrai.

Et si le style semble parfois trop nu, encore contraint l'exposé, qu'on ne s'inquiète pas, le livre, déjà, est suivi de plusieurs autres qui, tout prochainement, seront publiés en français. Il faut savoir aussi que Goytisolo n'est pas seul, il y a à côté de lui, en Espagne, un printemps de jeunes écrivains qu'il est grand temps de connaître et que l'on commence à traduire.

M. C.

SIX QUESTIONS A JUAN GOYTISOLO

Q. — Dans la préface de « Jeux de Mains », Maurice E. Coindreau parle de l'indifférence de l'étranger envers la littérature espagnole. Quelles sont, à votre avis, les causes de cette indifférence ?

R. — **Je crois qu'elles remontent à la guerre civile. Entraînés par les hasards de la lutte, la plupart des écrivains prirent le chemin de l'exil et laissèrent un vide difficile à combler. Ce fait seul suffirait à faire comprendre les difficultés des jeunes écrivains espagnols et le long laps de temps que la vie littéraire mit à se ressaisir. Mais la littérature ne disparut pas comme on l'a souvent affirmé. Elle vit et malgré tous les obstacles se développe de jour en jour avec plus de force.**

Q. — Cette renaissance dont parle Coindreau date-t-elle d'aujourd'hui ou remonte-t-elle au lendemain de la guerre ?

R. — **Je crois qu'on peut parler de deux périodes. Jusqu'en 1950, la vie intellectuelle espagnole était, sauf quelques rares exceptions, presque inexistante. C'était l'époque où, redoutant les sujets d'actualité, le cinéma exploitait des sujets historiques et folkloriques, la poésie chantait Dieu et l'Ame et, à croire certains romanciers, le pays n'était habité que de riches rentiers et d'aristocrates tourmentés par de petits problèmes de conscience.**

Vers 1950, un tournant se produit. C'est le moment où Cela publie « La Ruche » et Buero Vallejo présente « L'Histoire d'un escalier ». A l'assoupissement des années précédentes succède un véritable réveil. La poésie trouve un nouvel accent avec Plas de Oteros, le théâtre avec Alfonso Sastre. Au cinéma, c'est l'ère Bardem.

Q. — Qu'est-ce qui caractérise, à votre avis, cette nouvelle génération ?

R. — **Essentiellement, elle se définit par sa prise de position par rapport à la réalité. Tournant le dos aux problèmes du jour, nos aînés parlaient volontiers de choses sublimes et nobles. Mais il faut du courage pour parler des petites choses de la vie courante. Il est difficile de ne pas s'incliner devant les exigences des gens qui vous lisent et de ne pas tromper ceux qui ne peuvent vous lire. Mais nous croyons à l'efficacité sociale de l'œuvre d'art. Pour nous, le problème n'est pas de décrire la réalité, mais de la modifier.**

Q. — Quels obstacles s'opposent, selon vous, au développement de cette conception de la littérature ?

R. — **Ils sont dus principalement à la méfiance et au conservatisme d'un grand secteur du public espagnol. Habitué à la facilité, à la bonne conscience que lui donnaient les écrivains de 1940-1950 (et certains écrivains actuels) il ne demande pas qu'on lui montre ce qu'il est mais qu'on le reflète tel qu'il croit être. Les portraits que Bardem, Alfonso Sastre ou moi-même faisons ne sont pas flatteurs ; je dirai plutôt le contraire. Nous autres, écrivains espagnols, nous sommes obligés d'être méchants.**

Il est vrai que d'autres obstacles existent, mais ceux-ci ne sont pas de notre ressort.

Q. — On a souvent reproché à Bardem de ne faire du cinéma que pour le public espagnol. Peut-on dire la même chose de vos œuvres ?

R. — **Je ne crois pas que ce soit un défaut. Ecrivain espagnol, c'est au public espagnol que je m'adresse. Je suis donc obligé de chercher les moyens pour l'atteindre. La technique de tous mes romans est déterminée par ce souci.**

Q. — Comment envisagez-vous l'avenir ?

R. — **Avec le plus grand optimisme. Malgré les difficultés que j'ai signalées, le roman espagnol, à la suite du cinéma, connaît un essor sans précédent.**

Une collection de romans espagnols contemporains dont « Jeux de Mains » est le premier volume, doit paraître prochainement chez Gallimard. En lisant les œuvres de Cela, Sanches Ferrosio, Delibes, Anna-Maria, Matufe, le public français aura l'occasion de constater de ses propres yeux que la littérature n'est pas morte chez nous.

les manuscrits de la mer morte

MILLAR BURROWS
Chef de la mission américaine sur les bords de la Mer Morte

" le livre essentiel sur la question "
R. P. DANIÉLOU, S. J.
(L'Express)

ROBERT LAFFONT

Dans le numéro de mars de
cinéma 57
deux grandes exclusivités :
● « 25 ans de boulot bien fait »
Mémoires de
Jean Gabin
● « Les Statues meurent aussi »
Commentaire intégral du film d'Alain Resnais et Chris Marker
et
LE GUIDE DU SPECTATEUR
Tous les films - 100 pages - 100 francs
Dans tous les kiosques

LES TRAINS FRANÇAIS marcheront-ils bientôt tout seuls ?
La S.N.C.F. a déjà battu tous les records du monde de vitesse ferroviaire. Elle a fait mieux encore... Lisez *Sélection* de Mars, vous verrez comment *un train sans conducteur* a réalisé la vitesse incroyable de 125 kms à l'heure et quelles en sont les conséquences extraordinaires. Achetez votre *Sélection* de Mars.

COURRIER

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8)
Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES :
Pierre VIANSSON-PONTE
Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET
LETTRES : François ERVAL
PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE
SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :
Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :
Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Jean-Claude BRISVILLE, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

Il serait temps

Le parti S. F. I. O. (sauf A. Philip) se désavoue journellement ; le P. C. sombre dans l'assassinat (Hongrie) ; que nous reste-t-il, à nous, Français moyens qui avions cru au socialisme et à une régénération du parti radical-socialiste avec P. M. F. ?

Il serait temps qu'il prenne une décision, car la campagne de dénigrement ne cesse pas, nous voudrions espérer néanmoins, car nous sommes las des *gestes mollettistes* et des *radicaux dissidents*, soi-disant républicains !

Un mot au sujet du « mendésisme ». On comprend mal la position de P. M. F. Il devait, en janvier 1956, ou prendre les Finances, où il excelle et dépasse de cent coudées les autres politiciens plutôt « politicards », ou ne point participer au gouvernement. Il devait bien entrevoir le désaccord avec Guy Mollet. La grande partie des gens de gauche non communistes s'en trouve désemparée, et sa popularité a bien baissé, de par les articles de presse bien tendancieux et le critiquant à tour de bras.

Le plus important des quotidiens des Alpes-Maritimes le fustige à toute occasion ! Il est vrai que le député *soi-disant radical* de la région (E. Hugues) a voté la loi Barangé et suit M. Médecin dans sa ligne politique réactionnaire. Or, ce quotidien a patronné E. Hugues et a démoli le candidat mendésiste.

Jean Ferrand,
Monaco.

Cette semaine

Le Dr. Knock a reçu un nombreux courrier cette semaine.

M. Soubiès, ingénieur agronome à Toulouse, lui signale que :

« Les blés cultivés en France ont été obtenus par des sélectionneurs français. Dire que les blés s'adaptent mal à nos climats et à nos sols, qu'ils sont fragiles et vulnérables tout en affirmant qu'ils ont été choisis pour leur grand rendement, renferme une contradiction. Comment un blé mal adapté peut-il se reproduire abondamment ? ».

M. Jannasch, de Strasbourg, le félicite :

« Depuis longtemps, nous avons constaté la mauvaise qualité du pain blanc dans notre pays.

M. Lizan, boulanger aux Rousses, lui suggère :

« Vous avez sûrement raison, le pain n'est pas ce qu'il était jadis.

« Les légumes non plus. Le lait non plus. La viande non plus. Votre organisme non plus. Votre vie non plus. Même votre chemise de nuit ne vaut pas celle de votre grand-mère, raide, inusable et inconfortable.

« Hâtez-vous de revenir aux sources, y compris la marche à pied pour supprimer l'auto-suicide. »

M. Pellerin, pâtissier à Deauville, s'étonne :

« L'adjonction d'environ 500 grammes de levure par quintal de farine pour la panification n'est pas recommandée...

« La farine blanche n'est pas convenable... et les mêmes hygiénistes préconisent, pour remplacer ce pain-poison, les biscottes, dont la fabrication nécessite les farines les *plus blanches* du marché, *une* fermentation accélérée obtenue par l'adjonction de huit à dix kilos de levure par quintal de farine ! ».

Enfin, M. Jean Chappat, de Paris, précise :

« Dans les expériences du Dr. Gastaux, la stimulation est obtenue par des éclairs lumineux d'une très forte intensité : de 80.000 à 800.000 bougies. Le but de ces expériences était de déterminer la cadence de ces puissants éclairs susceptible d'amener des troubles épileptiques. Les cadences qui ont provoqué ces troubles sont situées entre huit et quinze éclairs par seconde, avec un maximum d'effet autour de onze éclairs par seconde.

« Or, la lumière produite par une seule lampe fluorescente, qui est de l'ordre de quelques centaines de bougies seulement, a une cadence de cent par seconde.

« Tant par l'intensité émise que par la cadence des fluctuations, le phénomène produit par les lampes fluorescentes n'a donc absolument rien de commun avec les expériences du Dr. Gastaux. Si ces lampes devaient produire les effets signalés dans votre article, il n'en existerait pas actuellement des millions en service dans le monde entier. »

Pierre Le Brun et les 213 articles :

Nous avons reçu de M. Pierre Le Brun, secrétaire de la C.G.T., la lettre suivante :

J'ai été fort étonné, en lisant l'avant-dernier numéro de *L'Express*, par votre prise de position, d'un parfait conformisme gouvernemental, sur le problème de l' « échelle mobile ». Permettez-moi de vous signaler, à toutes fins utiles, un certain nombre d'erreurs et d'omissions :

1°) Au-delà du seuil fatidique (149,1) de l'indice des 213 articles, « se déclencherait automatiquement l'échelle mobile des salaires », le S.M.I.G. étant caractérisé comme « base de toute la hiérarchie » : il n'en est rien, ni en droit, ni en fait. Depuis que le S. M. I. G. ou plus précisément la « rémunération sociale minimum » (S. M. I. G. plus primes) a été artificiellement bloquée à 126 francs à Paris, les salaires horaires nominaux recensés par le Ministère du Travail, ont augmenté en moyenne de 14 %.

2°) Il n'est pas vrai que le salaire minimum « s'applique à la France entière » : il est en effet affecté par des abattements de zone, dont d'ailleurs les organisations syndicales estiment le maintien injustifié.

3°) Il n'est pas vrai que, depuis un an, « la hausse des salaires réels anticipe sur l'augmentation... de la production » : depuis la fin de 1955, l'augmentation du pouvoir d'achat des salaires, presque continue depuis les grandes grèves d'août 1953, a été brisée par l'augmentation réelle du coût de la vie (de l'ordre de 10 %), alors que la production a continué de croître.

Permettez-moi enfin de vous signaler quelques lacunes de votre étude :

a) Vous n'avez pas évoqué la situation particulièrement difficile des millions de travailleurs les plus défavorisés dont le salaire ne dépasse pas la rémunération sociale minimum, encore diminuée non seulement par les abattements de zone, mais aussi par la violation, dans de nombreuses entreprises, de l'importante garantie légale que constitue le S. M. I. G.

b) Vous n'avez pas évoqué les inconvénients économiques de la distorsion entre les salaires minima et les autres salaires effectifs, inconvénients qui expliquent peut-être la récente, l'intéressante évolution du C. N. P. F., relativement aux questions du S.M.I.G. et de l'indice des 213 articles.

c) Les expériences étrangères tendent à confirmer ce que suggèrent les théories modernes de l'inflation : l'effet *anti-inflationniste* de l'échelle mobile des salaires.

d) Vous ne vous êtes pas demandé dans quelle mesure une application loyale de la législation sur l'échelle mobile du salaire minimum n'aurait pas contribué à la solution du problème de la rémunération des catégories les plus défavorisées dans la Fonction publique, tout en coûtant moins cher à l'Etat que le blocage artificiel et malsain de l'indice des 213 articles.

Pierre Le Brun.

[*Nous n'ouvrirons pas ici de controverse avec M. Pierre Le Brun. Il est bien évident que, dans une étude aussi brève que celle qui a été consacrée par* L'Express *aux dernières manipulations gouvernementales de l'indice des prix, il était impossible de traiter tous les aspects du problème des salaires. En particulier, il n'était pas possible d'exposer de façon détaillée les raisons pour lesquelles le S.M.I.G. risque de constituer une base de la hiérarchie des salaires.*

On constate pourtant une tendance d'autant plus forte à ce que se reconstitue assez largement la hiérarchie à partir du S. M. I. G., que le plein emploi assure aux salariés de larges possibilités de pression. M. Le Brun déplore lui-même « les inconvénients économiques de la distorsion entre les salaires minima et les autres salaires effectifs ».

Pour les mêmes raisons, il était impossible d'étayer longuement l'affirmation selon laquelle la hausse des salaires réels anticipe depuis un an sur l'augmentation de la production. Il est exact que, dans le second semestre 1956, la hausse des prix a annulé à peu près l'avance qui avait été constatée en 1955 et pendant le premier semestre 1956 et que la consommation n'a pas augmenté plus que la production, bien que la masse salariale ait marqué, en moyenne 1956 par rapport à la moyenne 1955, un progrès nettement plus rapide que le volume de la production.

Entre 1953 et 1955, en revanche, il y a eu avance de la consommation sur la production et, partant, un progrès certain des niveaux de vie.

Enfin, en écrivant par exemple que le salaire minimum « s'applique à la France entière », il a paru aller de soi que cette extension à l'échelle nationale s'effectuait selon les modalités fixées par le système des zones de salaires. M. Le Brun note lui-même que de nombreux salaires s'établissent en-dessous du S. M. I. G., diminué des abattements de zone réels, ce qui prouve bien que ce n'est pas la loi qui fixe les tarifs, en dépit des menaces de sanctions visant les entrepreneurs qui ne respectent pas les règles fixées.

Pour le reste, M. Pierre Le Brun apporte d'intéressantes précisions et comble utilement les lacunes inévitables d'une brève note d'actualité. Nous l'en remercions.]

Cruciverbiste

Votre rédacteur de mots croisés est plein d'esprit et j'ai grand plaisir à essayer de déchiffrer ses rébus : ses définitions sont pertinentes, sauf dans le problème n° 69 du 8 février, en ce qui concerne le mot « Harpagon ».

Dans « L'Avare » de Molière, il y a une Mariane et non une Marianne ; cela fait que la définition proposée au cruciverbiste ne le plonge que dans la perplexité : il est trompé... et proteste.

A. Goldet.
Paris.

Vrai et faux

La fin de l'article de Pierre Bost (avant-dernier numéro) m'a chagriné, eu égard à la sage administration de cette justice incertaine qu'est la gloire des Lettres. Bost attribue au père de « Patate » une autre paternité, plus ancienne puisqu'elle date de 1933 : celle du procédé dit du « retour en arrière », par quoi le théâtre et le cinéma sont devenus des machines à remonter le temps.

C'est vrai et c'est faux. Achard a bien inauguré le procédé à la scène, mais ce n'est (sans doute) pas lui qui l'a inventé. En 1929, un inconnu nommé Salacrou expliquait comment il aurait dû écrire « Tour à Terre », en utilisant le « retour en arrière ». Il concluait :

« Ce procédé permettrait d'éviter certaines expositions indirectes, et pourrait par ailleurs provoquer des effets dramatiques dont on soupçonne mal la grandeur et l'inattendu. »

J. van den Esch.
Paris.

Oh ! pardon...

Je tiens à féliciter votre critique de jazz pour l'impayable façon dont il débite les pires sornettes en gardant son sérieux jusqu'au bout. Quel pince-sans-rire ! Ses plaisanteries sont excellentes : dès que j'ai parlé à mes amis du swing de la musique atonale, ils ont ri aux éclats. Mais quelle idée d'avoir placé cet article sous la rubrique « Jazz » où il n'a rien à faire !

H. Alexandre,
Ronchin (Nord).

Soyez justes

Je ne suis ni vieille ni bigote, mais je m'occupe d'une bibliothèque d'hôpital — et si nous prêtons 6.000 livres par an, nous sommes bien contents d'avoir un guide comme « Livres et lectures » qui nous donne quelques renseignements sur l'abondante littérature qui paraît tous les jours (et qui nous évite quelques gaffes).

La littérature telle que vous la concevez, croyez-vous qu'elle s'adresse à des gens peu évolués intellectuellement et sans culture, tels nos clients dans les hôpitaux ?

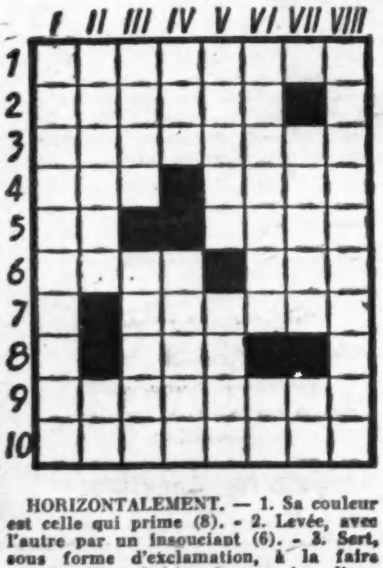
D'ailleurs, « Livres et Lectures » ne se présente pas comme une critique littéraire, mais comme un guide pour des gens comme nous.

Soyez justes, ou même objectifs.

Sans rancune.

Y. T...
Fécamp.

Mots croisés n° 72



HORIZONTALEMENT. — 1. Sa couleur est celle qui prime (8). - 2. Levée, avec l'autre par un insouciant (6). - 3. Sert, sous forme d'exclamation, à la faire prendre (8). - 4. L'un des premiers d'une assemblée de 22 (3). Edifiant banlieusard (4). - 5. L'une est en Beauce, l'autre en Roussillon, et toutes deux en Bresse (2). - Préfixe qui indique l'élévation (4). - 6. Une question de déménagement finit par le faire déménager (4). Complétait, heureusement pour la décence, l'honnêteté d'un patriarche (3). - 7. Un parallèle détermine son régime politique (6). - 8. Suffixe féminin (3). - 9. On lui doit une rouille végétale (8). - 10. C'est mettre avant de remettre et de remettre encore (8).

VERTICALEMENT. — I. La quatrième a vécu plus que la deuxième (10). - II. En désordre (6). Initiales d'un célèbre poète de l'Inde (2). - III. Nous amusa avec un employé des postes et un estivant (4). L'un s'appelle Martin (5). - IV. Commence trois tragédies de Racine (3). Plus droite que l'anglaise (5). - V. Connaît mieux le Coran que la Bible ou le Talmud (5). Les calculs y sont peu appréciés, même par le mathématicien (4). - VI. Ne fait pas preuve de bonne volonté (7). Aux deux bouts d'un refus (2). - VII. Un certain nombre d'hommes à Rome, un grand homme chez nous (5). Les plus fréquentes de tout discours (2). - VIII. N'est pas fournisseur de l'infanterie (10).

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	H	I	S	T	R	I	O	N
2	E	N	T	O	U	R	E	E
3	R	H	U	M	E	■	I	G
4	B	A	C	■	L	A	L	O
5	O	B	■	P	L	I	■	C
6	R	I	C	H	E	S	S	E
7	I	T	E	■	S	A	C	S
8	S	U	R	S	■	N	E	■
9	T	E	N	U	■	C	A	S
10	E	L	E	C	T	E	U	R

Solution du n° 71

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
700 francs la ligne,
minimum 5 lignes (encadrées)
sont reçues 37, Champs-Elysées.

OFFRES D'EMPLOIS (Cadres)

SI FORTS VENDEURS
abandonnez représentation avec fixe et commission dérisoires. Sous contrat agent salarié, gagnez selon force 2 à 4 MILLIONS PAR ANNEE, vente produits connus de consomm. régulière
Ecr. HAVAS-LYON n° 5.162

CENTRE MARCOULE recherche toute urgence
Techniciens de Fabrication
préférence Anciens Elèves Titulaires diplôme ENP partie mécanique, électrique ou électronique. Libérés obligations militaires. Logement assuré à titre onéreux. Ecrire C. E. A. Centre de MARCOULE - CHUSCLAN (Gard)

2 jeunes Ingénieurs 25 ans environ attachés au service
ORGANISATION
grande entreprise, l'un habitant Paris, l'autre Lyon. Déplacements fréquents dans les nombreuses usines du groupe. Ecr. Sté Fse Psychotechnique, 117, rue Réaumur (2e)

S. F. R. recherche : SECRETAIRE EXPER.
25-35 ans format. secondaire et connaissance anglais de préférence. Envoyer curr. vitae à Mme ZAVRIEW, 55, rue Greffulhe, LEVALLOIS

APPARTEMENTS (Échanges)

ECHANGE APPARTEMENT
5 pièces, salle de bains, tout confort, 7e arrdt contre 4 pièces, 2 salles de bains même quartier. Ecrire L'EXPRESS n° 127, 37, Champs-Elysées (8e)

CHAMPAGNE EPERNAY
G.H. Martel & Co
Recherchons Agents sérieux et actifs pour Région Parisienne, Bretagne et Côte-d'Azur notamment

LE F.L.N. ET NOUS

par François MAURIAC de l'Académie française

MON dernier article a déconcerté quelques lecteurs. Une lettre de Jean Amrouche, surtout, affectueuse mais véhémente, me frappe. Je le connais bien, et les auditeurs de la Radio le connaissent aussi. Il est un de ces spécialistes qui soumettent un écrivain à la question, qui le tournent sur le gril et le retournent jusqu'à ce qu'il ait tout livré de lui-même devant une immense foule à l'écoute. J'y suis passé. Je me suis trouvé face à ce lecteur impitoyable si familier de mon œuvre qu'elle m'en devenait à moi-même étrangère.

Or Jean Amrouche, grand inquisiteur des écrivains français, Français lui-même et baptisé, mais d'origine kabyle, nie que le drame de l'Algérie soit, comme je l'ai prétendu, une affaire de famille. Tout notre malheur, selon lui, naît de cette équivoque. Il mesure à son propre déchirement l'erreur que c'est de croire que l'Algérie se confond avec la France. Il m'écrit : « *On n'a pas l'air de s'aviser de cette vérité déchirante pour tout Algérien : l'affreux vide historique, le sentiment de ne pas exister à ses propres yeux pas plus que dans la conscience d'autrui, le sentiment de n'être pas au monde. Demander au F.L.N. de renoncer à une revendication qui n'est pas seulement une revendication majeure, mais la pierre angulaire et comme l'âme de toutes les autres, je veux dire la revendication d'une nationalité algérienne, qui seule restituera au peuple algérien son existence de peuple et son honneur de peuple, ce n'est pas lui demander une concession, c'est lui demander de signer, sinon pour toujours, du moins pour de très longues années, l'acte officiel de décès du peuple algérien. Il faut que d'abord l'Algérie soit l'Algérie, qu'elle soit tout simplement, qu'elle soit reconnue étrangère à la France, qu'elle resurgisse du néant politique et juridique où la conquête et l'entreprise coloniale avaient prétendu la précipiter (...). Ce sera la fin d'une fraternité illusoire, mais le commencement d'une relation nouvelle où l'amitié pourra s'établir entre étrangers, sur la base d'une égalité nouvelle, et non plus sur la relation de maître à esclave ou de maître à élève.* »

☆

VOILA ce que pense un homme de haute culture qui porte dans son esprit et dans sa chair la double filiation kabyle et française. Il convient d'ailleurs que son expérience est très singulière et qu'il ne peut parler au nom d'aucun groupe. Je me garderai de discuter ce qui semble à Amrouche hors de discussion : que le peuple algérien tout entier aspire à retrouver sa personnalité historique. Il y aurait des distinctions à établir. Mais enfin admettons que les rebelles manifestent et définissent une passion ressentie, plus ou moins confusément, par les masses arabes et kabyles. Eh bien ! je ne vois rien là que mon dernier article contredise.

☆

J'Y rappelle aux chefs du F.L.N. ce qu'ils ne sauraient ignorer : qu'il ne se trouve en France aucun homme d'Etat pour proclamer, contre la volonté du Parlement et de la nation, l'indépendance de l'Algérie, mais je ne doute pas qu'il ne s'en trouve plus d'un pour reconnaître, avec toute la solennité requise, ce que vous-même, précisément, réclamez : le fait national algérien — expression à laquelle il aurait fallu se tenir, car elle contient à la fois tout l'essentiel et tout le possible : l'essentiel, si je vous ai bien compris, à vos propres yeux et ce qu'aucun Français de bonne foi ne refuse plus puisqu'il s'agit d'une évidence, d'un constat, et qui n'entraîne pas la rupture de notre lien avec l'Algérie.

☆

CE lien, vous me demanderez quel droit nous avons à le maintenir. Rassurez-vous, je n'invoquerai pas celui du plus fort. Je connaissais mal, je connais mieux aujourd'hui l'histoire algérienne. Moi aussi, je suis déchiré. Quel Français ne l'est, s'il est chrétien ou s'il est humain, au sens profond de ces deux termes ?

Mais comprenez-moi : il y a l'Histoire en train de se faire qui, dans la mesure où nous détenons quelque influence, exige de nous le scrupule, la rigueur. Et puis, il y a l'Histoire toute faite, ce trouble et confus héritage, somme de beaucoup d'injustices et de violences, mais aussi de travaux, de dévouements, de sacrifices. Ce qui s'investit dans une terre conquise — et quelle terre ne l'a été ? — ne s'évalue pas aisément. Nous avons devant nous un « précipité » de gloire et de crime, de misère et de grandeur, de droits acquis — injustement ou justement, qui le démêlera ? — ce « précipité », est-ce à dire qu'il ne doive pas être retouché ? Il doit l'être, cher Amrouche, il le serait déjà profondément et substantiellement, si nous avions pu inspirer la politique française, mais dans les limites des nécessités de l'Histoire concrète : elle nous impose le fait national algérien, elle nous impose aussi le fait de la communauté franco-algérienne.

Leur contradiction ne se résoudra-t-elle pas avant que nos deux peuples aient touché le fond d'un abîme de honte ? Vous le croyez et je le nie. Et en tout cas, je le refuse. Il nous est interdit, à nous chrétiens, de donner notre consentement à ces deux désespoirs affrontés — car ce qu'ils enfantent est immonde. Il ne nous sert à rien de nous taire. Les témoins reviennent et parlent. De jour en jour ils se multiplieront. Je nie, quant à moi, que les jeunes hommes de France soient condamnés à faire ce qu'on leur fait faire, par le décret d'un destin inéluctable.

☆

MON appel aux chefs du F.L.N. correspondait à cette pensée : je n'attends rien, je n'espère rien, sinon de conversations entre eux et nous. Que seraient ces élections promises par le président du Conseil ? Quel en serait le mode ? Sous quel contrôle se dérouleraient-elles ? Que pourraient des contrôleurs internationaux ne parlant pas l'arabe ? Mais surtout, de quelle Assemblée s'agit-il ? Tout autre projet que celui d'une Assemblée algérienne paraîtra dérisoire aux Algériens. Or cette Assemblée, dès le premier jour, se lierait par un Serment du Jeu de Paume, proclamerait l'indépendance de l'Algérie, le massacre à peine interrompu reprendrait.

Il faut que les élections s'accomplissent dans une Algérie déjà pacifiée ou près de l'être, et lorsque les adversaires se seront entendus sur l'essentiel. Voilà le raisonnable et le juste, d'une évidence qui éclaterait à tous les regards si nous cherchions sincèrement et avec bonne foi une solution de raison, de justice, si de part et d'autre nous ne gardions pas au cœur une volonté de domination, une espérance d'écrasement.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

UN NOUVEL
Électrophone portatif
SENSATIONNEL
Toute la Gamme du Son :
TOURNE-DISQUES 3 VITESSES
plus
AMPLIFICATEUR
plus
HAUT-PARLEUR DÉTACHABLE
le tout : **14.750 f.**
EN VALISE DE LUXE

Moteur asynchrone 110/220 volts ★ 2 pointes en saphir véritable (une pour les microsillons, l'autre pour les disques ordinaires) ★ Cellule Piezo réversible avec protection des saphirs ★ Bras extra-léger en plastique moulé (10 gr.) ★ Changement de vitesses (78, 43 et 33 ¹/₃ tours) et réglage de pression pour chaque vitesse ★ Plateau équilibré de précision, friction caoutchouc ★ Potentiomètre logarithmique interrupteur contrôlant le pilot-light ★ Ampli 3 lampes ★ Haut-parleur détachable
Courbe de réponse high-fidelity 40 à 15.000 hertz
Mallette de luxe en maroquin véritable.
Adressez les bons de commande à la GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE, 222, rue de Rivoli. *Mais vous pouvez aussi nous rendre visite à* PARIS, 4, rue de Vienne, 222, rue de Rivoli, 49, rue Vivienne ★ LILLE, 9, pl. de Béthune ★ LYON, 23, pl. des Terreaux ★ STRASBOURG, 52, rue du Vieux Marché aux Poissons
GARANTIE contre tout vice de fabrication
DROIT DE RETOUR

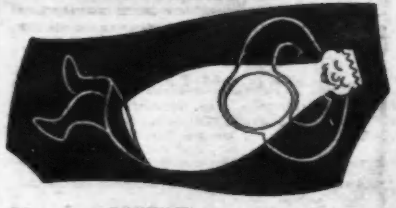
BON DE COMMANDE
GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE
222, RUE DE RIVOLI, PARIS
NOM
ADRESSE
Cochez ci-dessus ☒ formule et mode de règlement adoptés.
EX-3

L'EXPRESS
DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8°
Tél. ELY. 88-61
Administration, publicité, vente :
ABONNEMENTS :
37, Champs-Elysées, Paris-8°
Tél. BAL. 19-68

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : **100 francs.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique : **18 francs.**
Italie : **250 lires.**

ABONNEMENTS (1 AN)
France, Union française : **3.000 francs**
Etranger : **3.500 francs**
PAR AVION
3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U. R. S. S., Yougoslavie.
5.100 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
5.800 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
6.400 fr. - Congo Belge, Ethiopie.
7.200 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie, Afrique du Sud.
8.500 fr. - Canada, Etats-Unis.
9.500 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
12.700 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, **750 francs**
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.
Administrateur **J.-F. Coblence**

c'est le sommeil !



Monsieur PSCHITT nous dit : "Dormez naturellement !". Les insomnies n'ont souvent pour cause qu'une digestion laborieuse. Le soir, au coucher, buvez donc un grand verre d'eau PERRIER. L'eau PERRIER supprime la pesanteur des repas, prépare aux nuits calmes et reposantes !

Perrier
minérale gazeuse naturelle

CRÉATION SOURCE PERRIER